Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

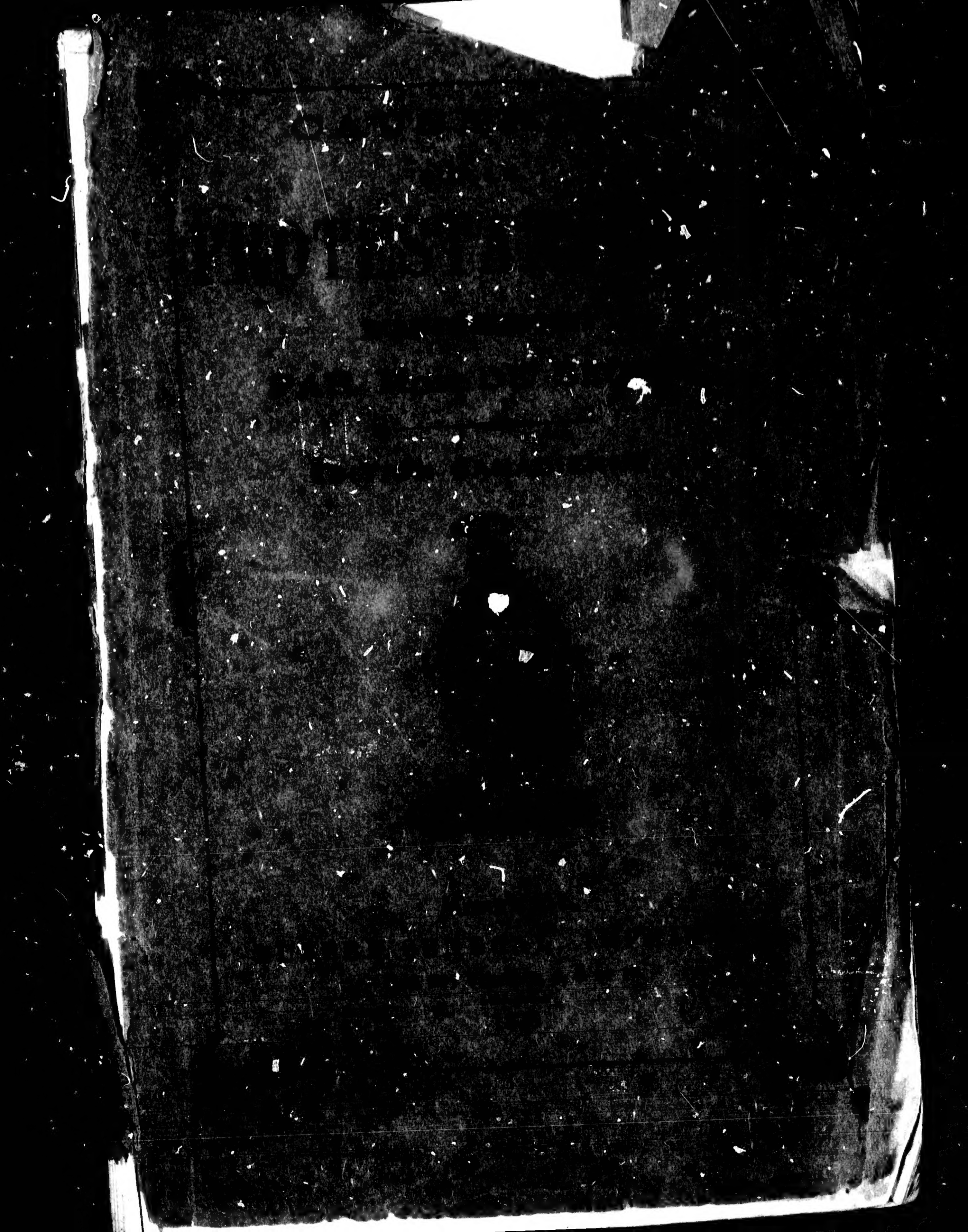
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [x] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
		✓									



CAUSERIES

SUR

LE PROTESTANTISME.

CAUSERIES
SUR LE
PROTESTANTISME
D'AUJOURD'HUI

PAR MGR DE SEGUR.

EDITION CANADIENNE.



MONTRÉAL.
EUSEBE SENECAL, IMPRIMEUR
RUE ST. VINCENT, 6, 8 ET 10.

1876

1876-9

APPROBATION.

Nous soussigné, Evêque de Montréal, recommandons à tous les Fidèles de notre diocèse l'Opuscule intitulé : *Causeries sur le Protestantisme d'aujourd'hui par Mgr de Ségur ;* et nous les engageons instamment à faire une étude particulière de cet excellent écrit, parce qu'ils y trouveront certainement des principes incontestables, propres

à les affermir dans la foi catholique, et à les rendre capables de réfuter les objections que pourraient leur faire les ennemis de notre Sainte Religion.

Montréal, le 3 Mars 1876.

† IG. EVÊQUE DE MONTRÉAL.

BREF DE SA SAINTETE PIE IX

A

MGR. DE SÉGUR.

Bien-aimé fils, salut et bénédiction apostolique.

« Tout en demeurant fixé chez vous,
« vous prêchez la religion et la saine
« doctrine sur un champ plus vaste
« peut-être que ne le font les Mission-
« naires qui vont ça et là annoncer
« l'Evangile. »

« Les innombrables exemplaires de
« vos petits traités et opuscules de
« piété pénètrent en effet dans les mai-
« sons, et se répandent si bien parmi
« le peuple qu'on les trouve dans toutes
« les mains. »

« Pleins d'esprit et de grâce, ils affer-

« missent la foi ; et ils excitent à la
« pratique des vertus, ils réfutent les
« erreurs courantes ; et comme ils sont
« le fruit d'une longue expérience, en
« même temps que d'une profonde con-
« naissance du cœur et du caractère des
« jeunes gens, ils sont d'un très-grand
« secours pour tous, et parfaitement ap-
« propriés aux diverses situations, à
« l'esprit, à la condition de chacun. »...

....

....

Donné à Rome près St. Pierre, le 15 Novembre 1875.

30me année de notre Pontificat

PIE IX, PAPE.



CAUSERIES

SUR

LE PROTESTANTISME

D'AUJOURD'HUI

PREMIERE PARTIE

I

Pourquoi ce petit livre

Ces *Causeries sur le protestantisme* s'adressent aux catholiques bien plus qu'aux protestants ; ce n'est pas une attaque, ce n'est pas même une controverse, c'est une œuvre de *préservation* et de *défense*.

On s'est demandé : A quoi bon parler encore du protestantisme à l'époque où nous sommes ? Ne s'est-il pas tellement fusionné avec le rationalisme et l'incrédulité, qu'il n'existe plus comme secte religieuse ? et d'ailleurs, les Français n'ont-ils pas trop de bon sens et trop de logique pour lui laisser prendre racine chez eux ?

Il est certain que le protestantisme est pro-

fondément antipathique à notre pays, et il n'est pas moins incontestable que du protestantisme religieux il ne reste que des ruines. Mais il est des ruines dont il faut se méfier, parce qu'elles peuvent servir de réceptacle et d'abri aux malfaiteurs, qui n'osent se montrer à découvert sur les grands chemins. Telle est l'enceinte délabrée du protestantisme dans laquelle affluent de plus en plus tous les ennemis de l'Eglise, les révolutionnaires et les incrédules, et qui couvre de son ombre facile leurs projets impies. On y fait bon accueil à toutes les révoltes contre l'Eglise et contre la société ; ces ruines deviennent une forteresse, et le protestantisme mourant devient, s'il ne l'est déjà, une immense force de destruction.

Ravivé et réchauffé par les impies qu'il reçoit dans son sein, on le voit se débarrasser pièce à pièce de son armure théologique du seizième siècle, et montrer à nu son principe essentiellement révolutionnaire. Gardant, pour le besoin de la cause, un certain langage biblique et des formes religieuses, il se dresse devant nous dans une attitude agressive. Il ne rêve rien moins que la destruction absolue de l'Eglise et de JÉSUS-CHRIST, et pour cela il multiplie, au milieu de nos populations catholiques, ses temples, ses oratoires, ses établissements de tout genre. Ses agents inondent de brochures nos villes et nos campagnes. Cherchant à corrompre les intelligences plus élevées par le moyen de jour-

aux et de publications philosophiques ou ittéraires, il cherche en même temps à se aire un avenir dans les classes ouvrières en ccaparant les enfants et en leur ouvrant des écoles, des asiles, des orphelinats, où l'on apprend à ces pauvres petits, non point à devenir chrétiens, mais à blasphémer l'Eglise. Une foule d'associations se fondent pour faire la guerre à la religion catholique, et ces sociétés bibliques, évangéliques, et autres, relatent publiquement, dans leurs comptes-rendus annuels, les efforts et les progrès de leur propagande, en même temps qu'elles étalent triomphalement les millions que l'esprit de parti sait réunir en France, et surtout à l'étranger, pour alimenter leur zèle et payer leurs succès.

Ce n'est donc point une chose oiseuse de s'occuper du protestantisme. Si des esprits timides objectaient qu'il n'est point bon de réveiller des discussions fâcheuses, je leur dirais que c'est pour nous non-seulement un droit, mais un *devoir* de défendre la religion attaquée et de sauvegarder ce qui nous est plus cher que la vie, la foi que nous avons reçue de Dieu et de nos pères. Ce petit livre n'a pas d'autre objet que de coopérer à cette grande œuvre, dans son humble mesure. J'ai pensé être utile à plusieurs âmes, en leur montrant, dans une suite de causeries familières, ce qu'est le protestantisme, en leur dévoilant les faussetés et le vide de son système, les hontes de son origine, sa nullité comme

culte religieux, son affinité avec tout ce qui est révolution et anarchie, et enfin l'abîme où il conduirait infailliblement notre France, trop logique pour s'arrêter sur la pente de l'erreur.

On ne trouvera dans ces pages ni controverses savantes, ni discussions métaphysiques. Parlant surtout à des catholiques qui connaissent leur religion, je n'ai point insisté sur certains points de doctrine qui leur sont connus et que j'aurais expliqués plus au long si je m'adressais à des protestants.

Pour étudier à sa source la question de la *Réforme*, j'ai dû parcourir un grand nombre de publications et d'ouvrages luthériens, calvinistes, méthodistes, etc. ; j'y ai trouvé des aveux écrasants de la part de pasteurs et d'écrivains protestants entre lesquels j'ai cité de préférence les plus universellement estimés par leurs coreligionnaires.

Comme ce livre pourra soulever des récriminations de la part des hérétiques, je ne puis trop insister sur ce point, que je ne fais ici que *défendre* la foi contre des attaques dont la violence dépasse toute mesure, contre des hommes qui se disent hautement appelés à détruire notre sainte religion, et dont l'un des chefs les plus autorisés, M. Agénor de Gasparin, osait dire naguère, en parlant de l'Eglise catholique : “ *Il n'est pas permis devant Dieu de ne la haïr que médiocrement !* [1] ”

1. *Les Ecoles du doute et l'école de la foi*, p. 26.

II.

Protée

Protée était un personnage de la Fable qui prenait toutes les formes et se dérobait ainsi à toutes les recherches, à toutes les attaques.

Protée est le vrai type de ce qu'on appelle le protestantisme. On ne sait comment faire pour le définir, et on sait encore moins par où le prendre. Il est différent à Paris et à Londres, à Genève et à Berlin, à Berne et à New-York. Bien plus, il diffère de lui-même dans chaque quartier de la même ville, dans chaque temple, dans la tête de chaque pasteur, j'oserai dire dans la tête de chaque protestant. Ce qu'il enseigne, ce qu'il dit, ce qu'il croit ici, est diamétralement opposé à ce qu'il dit, à ce qu'il croit, à ce qu'il enseigne ailleurs ; et cependant, c'est toujours le protestantisme.

Qu'est-ce donc que le protestantisme ?

Est-ce une religion ?—Non, ce sont des sectes.

Est-ce une Eglise ou même une agglomération d'Eglises ?—Non, ce sont des individus.

Est-ce une institution ?—Non, c'est une révolte.

Est-ce un enseignement ?—Non, c'est une négation. [1]

---

1 Voici une leçon de catéchisme qui pourrait être considérée comme le résumé de la doctrine protestante.

D. Qui vous a créés, pauvres protestants, et qui vous a mis au monde ?

Le protestantisme *proteste ;* et son œuvre se borne là. Son nom même est purement négatif, et c'est ce qui explique comment depuis trois cents ans, ce nom n'a pas varié, bien qu'il couvre des variations sans nombre. Le protestantisme n'étant qu'une renonciation à l'antique foi chrétienne, moins il croira, plus il *protestera* et plus il sera lui-même. Son nom devient tous les jours plus vrai, et lui-même doit subsister jusqu'au moment où il périra, comme l'ulcère périt avec le dernier atôme de chair vivante qu'il a dévoré.

Toutefois, il est dit dans la Fable qu'on est venu à bout de saisir Protée ; essayons d'en faire autant, et de surprendre le protestantisme sous les mille formes qu'il revêt ; essayons de le démasquer et de prémunir ainsi les chrétiens auxquels il tend ses piéges.

R. Luther nous a créés et mis au monde.

D. Pourquoi Luther vous a-t-il créés et mis au monde ?

R. Pour *protester* à son exemple, contre Dieu et son Eglise, *pécher fortement* à son exemple, et, par ce moyen, arriver à la vie éternelle.

D. Qu'est-ce qu'un protestant ?

R. Un protestant est celui qui, étant baptisé ou n'étant pas baptisé, ce qui est la même chose, croit tout ce *qu'il veut et fait ce qu'il veut.*

D. Quelle est la marque d'un protestant ?

R. C'est l'horreur de la croix, la haine de la Sainte Vierge, du Pape et des Saints, et l'oubli des pauvres morts du purgatoire.

D. Quand faut-il que les protestants manifestent cette horreur, cette haine et cet oubli ?

R. Le matin, en se levant, le soir en se couchant,

III

Protestantisme et Protestants.

Protestantisme et protestants, est-ce la même chose ?—En aucune sorte.

Les protestants sont des hommes que DIEU aime comme il aime tous les hommes : et le protestantisme est une révolte contre la vérité, révolte que DIEU déteste et maudit sur la terre, comme il déteste et maudit dans le ciel la révolte de ses anges rebelles. Il faut aimer les protestants et détester le protestantisme, comme il faut aimer le pécheur et détester le péché.

Le protestantisme est mauvais de sa nature ; le protestant est souvent un fort brave homme, toujours infiniment meilleur que son protestantisme. Le plus souvent, il n'est protestant que de nom, et ce qui lui manque, en fait de religion, doit être bien plutôt imputé à son éducation et au milieu protestant dans lequel il vit, qu'à un sentiment personnel et coupable.

Dans ces causeries, ce n'est point le protes-

---

au commencement et à la fin de leurs principales actions.

D. Cela suffit-il pour être protestant ?

R. Oui, il suffit de faire cela pour être protestant et parfait protestant

D. Cette première leçon de catéchisme peut-elle, pour un protestant, remplacer toutes les autres ?

R. Oui, toutes les autres sont inutiles, celle-ci contient toute la vraie doctrine protestante.

tant, mais le protestantisme que j'attaque et que je dénonce comme un grand ennemi des âmes. Avant tout, je plains les pauvres protestants, dont beaucoup, je le sais, sont dans la plus parfaite bonne foi. DIEU leur fera miséricorde, si, dans cette grande ruine qu'on appelle le protestantisme, ils aiment, ils cherchent de leur mieux les vestiges de la vérité.

Le protestantisme est une doctrine trompeuse : guerre à l'erreur !

Le protestant est un homme pour lequel Notre-Seigneur a souffert et est mort comme pour tous les hommes ; c'est un frère que nous devons tous aimer.

IV.

Catholicisme et Catholiques.

Si *protestancisme* et *protestants* ne sont pas une seule et même chose, il en est de même de *catholicisme* et *catholiques.*

Le protestantisme est toujours plus mauvais que les protestants. Cela est absolument vrai et très-facile à concevoir. Le pécheur vaut toujours mieux que son péché, l'homme qui se trompe vaut toujours mieux que son erreur ; le péché et l'erreur sont, en effet, absolument et totalement mauvais, tandis que l'homme qui pèche et qui se trompe conserve toujours quelque chose de bon, quelques débris de vérité et de pureté de cœur.

Le catholicisme, au contraire, est toujours meilleur que les catholiques ; le catholique, quelque saint, quelque parfait qu'on le suppose, conserve toujours les imperfections de la faiblesse humaine et les traces du péché originel. L'Eglise catholique, qui le guide dans la voie de DIEU, lui présente la vérité, pure de tout mélange et absolument bonne ; elle lui propose la sainteté parfaite et se trouve toujours, par conséquent, supérieure à son disciple.

Bien souvent, dans les reproches que les ministres protestants font à l'Eglise, ils confondent les catholiques avec le catholicisme ; ils confondent le disciple, toujours imparfait, avec la doctrine parfaite en soi. De là, des récriminations injustes, de là souvent, une irritation fâcheuse ; de là enfin de chimériques, mais puissants obstacles, qui empêchent le retour à la vérité.

V.

Catholiques et catholiques.—Protestants et protestants.

"Il y a fagots et fagots," dit le bûcheron de la Comédie. Disons ici de même, et distinguons encore.

Il y a catholiques et catholiques : vrais catholiques et catholiques de contrebande ; catholiques sérieux, qui connaissent leur religion, la pratiquent de tout leur cœur, s'appliquent à la prière, à la pénitence, aux œuvres

de charité, à l'union intime avec Notre-Seigneur; et catholiques, au contraire, qui ne le sont que de nom, qui vivent dans l'indifférence religieuse, qui ne prient point, qui ne fréquentent pas les sacrements et négligent le service de DIEU. Il faut bien se garder de confondre les uns avec les autres, et surtout se garder de prendre le mauvais catholique comme type des catholiques en général.

Il y a de même protestants et protestants : protestants ardents, âpres à la guerre contre l'Eglise, animés de l'esprit de secte et de propagande ; et protestants, au contraire, qui restent protestants parce qu'ils sont nés tels, qui se soucient fort peu de ce que prêchent leurs ministres, et ne savent même pas à laquelle des mille sectes protestantes ils appartiennent. Ne confondons pas ces deux classes de protestants. Les premiers sont des sectaires, des ennemis actifs, dont le zèle aveugle revêt tous les déguisements pour atteindre son but désastreux, et qu'il faut démasquer et combattre ; les autres sont tout simplement des dormeurs, qui ne sont ni amis ni ennemis de la vérité, et qu'il s'agit seulement de réveiller et d'éclairer.

A la première classe appartiennent presque tous ceux pour qui le protestantisme est un état quand il n'est pas un métier, auxquels il faut joindre un petit nombre de protestants, et surtout de protestantes exaltées, qui paient largement leurs agents et font de leurs succès une affaire de parti.

A la seconde classe appartient, sauf de rares exceptions, une foule d'industriels, de commerçants, de bourgeois indifférents, qui sont protestants parce que leurs parents l'ont été. Ils n'ont d'autre religion que celle de l'honnête homme, et se rapprochent en cela des mauvais catholiques.

Cette double distinction était fort importante à établir au début de ces causeries.

VI.

Comment il se fait qu'il y a des protestants fort bons et fort religieux.

De même que nous avons dans le catholicisme des frères dont il faut rougir, et qui, appartenant au corps de l'Eglise, sont étrangers à son esprit, de même nous avons, hors du catholicisme, des frères séparés, des protestants qui, tout en étant détachés extérieurement du corps de l'Eglise, mènent une vie chrétienne et pratiquent d'une manière vraiment édifiante les préceptes de l'Evangile. Appartenant à l'esprit de l'Eglise, tout ce que ces belles âmes ont de foi et de vertu n'est ni plus ni moins que du catholicisme ; ce sont des catholiques qui s'ignorent, et l'Eglise les reconnaît hautement pour ses enfants. Ils sont bons chrétiens, non point *parce qu*'ils sont protestants, mais *quoiqu*'ils soient protestants.

Le protestantisme, n'étant qu'une négation, n'a pu rien leur donner ; son action s'est bornée à les priver d'une partie des secours

religieux qu'ils auraient reçus s'ils étaient nés catholiques.

Combien ces protestants droits et vertueux seraient meilleurs encore, s'ils avaient une certitude absolue quant à la foi, un culte complet et vivant, les consolations si sanctifiantes des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, l'amour de la sainte Vierge et tant d'autres trésors que l'Eglise catholique présente aux fidèles? Avec l'aide de ces puissants secours, ils deviendraient des saints; privés de ces secours, ils ne peuvent atteindre bien haut, et leur piété, toute réelle qu'elle puisse être, ne dépasse jamais un niveau vulgaire.

Quel abîme entre nos Saints, qui ne sont autre chose que de *bons catholiques*, entre un saint Vincent de Paul, par exemple, un saint François de Sales, un saint François-Xavier, une sainte Thérèse, et ces hommes honnêtes et honorables dont on essaye parfois d'apporter la vie comme preuve de la vérité du protestantisme!

"Les catholiques ont des saints, dit le pasteur protestant Lavater[1], je ne puis le nier, et nous n'en avons point, du moins qui ressemblent à ceux des catholiques."

---

1. LAVATER, *Lettre au comte de Stolberg.*

VII.

Pourquoi l'on trouve plus de mauvais catholiques que de mauvais protestants.

D'abord, parce qu'il y a beaucoup plus de catholiques que de protestants. Dans une grande ville comme Paris, il doit y avoir évidemment plus de mauvais sujets qu'à Carpentras ou à Quimper-Corentin.

Puis, la religion catholique est une religion *pour tout de bon*, qui nous impose, de la part de Dieu, une croyance précise et obligatoire, une foule de devoirs élevés, un culte déterminé, et des moyens précis et nécessaires de sanctification.

Quoique tout cela soit divin, ce n'en est pas moins gênant, et les passions n'y trouvent pas leur compte. Le catéchisme catholique prévoit tout et ne laisse rien au caprice. Il ne se contente pas d'une religiosité vague et vaporeuse ; il met les points sur les *i*, et dit nettement ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, sous peine d'être mauvais catholique. Il ordonne un ensemble d'observances extérieures destinées à réprimer nos penchants corrompus, et qui, pour cette raison, sont souvent fort déplaisantes, telles que l'abstinence, le jeûne, la confession, etc...; il faut une grande énergie et une volonté persévérante pour demeurer dans cette voie étroite.

Il n'en est pas de même dans la voie large, ou plutôt dans le désert sans bornes où les

sectes protestantes voudraient nous faire entrer. De nos jours plus que jamais, le bagage religieux du protestant n'est pas lourd à porter. Rien n'est plus facile que d'être bon protestant. Ce n'est pas moi qui le dis, mais un des pasteurs les plus connus et les plus remuants de Paris. Voici le portrait qu'il trace d'un écrivain[1] dont il fait le panégyrique et qu'il nous présente comme un excellent protestant : " Dogmatiquement, *il croyait peu de chose...* Quant au vrai, il ne savait guère le chercher dans le dogme, ni *même dans l'Evangile.* Il croyait que les vérités sont en germe dans les livres saints ; mais il les croyait mêlées à toutes les erreurs, et s'imaginait qu'à l'aide de ces livres on peut tout soutenir et tout prouver également... *Il croyait peu à la prière...* IL DÉTESTAIT VIVEMENT LE CATHOLICISME." Voilà le chrétien suffisant, voilà le bon protestant, de l'avis du pasteur Coquerel.

Vous le voyez, cher lecteur, il n'est pas difficile d'être bon protestant : croyez tout ce que vous voudrez en matière de religion ; ne croyez même rien du tout, si cela vous va mieux ; soyez honnête homme selon le monde ; lisez ou ne lisez pas la Bible ; allez ou n'allez pas au temple ; n'oubliez pas de souscrire à deux ou trois sociétés bibliques et

---

1. M. de Sismondi, historien protestant.—Voir le ournal *le Lien.*

rtout détestez l'Eglise catholique : vous
erez un bon protestant[1].

Un protestant illustre[2], converti à la reli-
ion catholique, répétait souvent cette obser-
ation qui, dans sa bouche, a plus de poids
ue dans toute autre : "J'ai toujours vu que
u plus mauvais catholique on faisait facile-
nent un excellent protestant, voire même un
asteur, et je m'aperçois chaque jour qu'un
bon protestant tel que j'étais, a bien de
a peine à devenir un catholique médiocre."

Quand on ne suit pas de près les ministres
protestants et quand on ne lit pas leurs écrits,
on a peine à croire au néant religieux qu'on
découvre sous le manteau commode du pro-
testantisme. L'impie Eugène Sue avait bien
raison de dire, en voyant ces facilités, "que
protestantiser l'Europe était le plus sûr moyen
de la *déchristianiser*."

VIII.

De l'abîme qui sépare le Protestantisme de l'Eglise.

Lorsque les agents de la propagande protes-
tante ont affaire avec quelque âme naïve et
ignorante, il leur arrive quelquefois de com-

1. "Pour eux, disait J.-J. Rousseau en parlant des protestants de Neufchâtel, un chrétien est un homme qui va au prêche tous les dimanches ; quoi qu'il fasse dans l'intervalle, il importe peu." (*Lettre au maréchal de Luxembourg.*)

2. Le comte de Stolberg.

mencer leurs tentatives par cet exorde insinuant "Protestant ou catholique, c'est à peu près la même chose." Et bien des catholiques répètent ce blasphème, sans se douter que c'est là une grave insulte contre la sainte Eglise, leur mère.

Le protestantisme avec ses mille sectes, *à peu près* la même chose que la religion catholique ! Mais y pense-t-on ? Mieux vaudrait dire que la fausse monnaie est *à peu près* de même valeur que la bonne.

Là où l'Eglise affirme, les protestants nient ; là où l'Eglise enseigne, les protestants se révoltent. Dans l'Eglise catholique régne l'unité la plus complète, la plus fondamentale, d'enseignement et de croyance, de culte et de religion.—Chez les protestants, chacun croit comme il veut et vit comme il croit ; c'est l'anarchie religieuse, c'est l'opposé de l'unité. Ils ne sont unis que sur un seul point : la haine du catholicisme.

Le catholique a pour règle de sa foi l'enseignement net, infaillible de l'Eglise.—Le protestant rejette l'Eglise, méprise son autorité et ne connaît que la Bible, qu'il interprète comme il peut et comme il veut.

Le catholique vénère dans le Pape le Vicaire de JESUS-CHRIST, le chef des fidèles, le pasteur suprême, le docteur infaillible de la loi.—Le protestant ne voit en lui que l'Antechrist, le vicaire de Satan et l'ennemi principal de l'Evangile.

Le catholique adore dans l'Eucharistie JÉ-

us-Christ qui y est réellement présent.—Le rotestant n'y voit qu'un symbole vide, un ragment de pain.

Le catholique vénère, invoque, aime la ainte Vierge Marie, mère de Dieu.—Le protestant a pour elle un éloignement invincible, ui va souvent jusqu'au mépris, jusqu'à la aine.

Le catholique puise la vie chrétienne dans les sept sacrements de l'Eglise, et l'entretient principalement par la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.—Les protestants ne reconnaissent pas ces sacrements ; c'est à peine si quelques sectes conservent encore la vraie notion du Baptême.

Et ainsi de tous les dogmes : oui, de tous, même des plus essentiels, des plus intimes de la religion, des dogmes sans lesquels on cesse d'être chrétien. Plus nous allons, plus le protestantisme *proteste* contre la foi qu'il a abandonnée. A Genève, à Strasbourg, à Paris, dans toutes les Facultés de théologie protestantes françaises, allemandes, américaines, etc., on entend des pasteurs nier la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nier le mystère de la sainte Trinité, le péché originel, et détruire ainsi le christianisme par sa base.

Voilà comment les sectes protestantes s'accordent *à peu près* avec la sainte Eglise catholique. Elles en sont séparées plus ou moins, selon qu'elles sont plus ou moins logiques, et qu'elles appliquent mieux le principe protestant du libre examen ; celles qui paraissent le

plus rapprochées de l'Eglise en sont néanmoins séparées par un abîme.

Le protestantisme est à la religion ce que NON est à OUI. Sauf cette discordance, c'est absolument la même chose.

IX.

Le Catholicisme et le Protestantisme peuvent-ils être vrais tous les deux.

Evidemment non.

La religion étant la connaissance et le service du seul vrai-DIEU, elle est nécessairement *une*, comme DIEU lui-même. Il n'y a qu'un DIEU, qu'une vérité, qu'un Christ, qu'une foi, qu'une religion véritable.

Ceux qui disent qu'on trouve la vraie religion du Christ dans le protestantisme comme dans le catholicisme, et *vice versâ*, sont, ou bien des incrédules qui se soucient fort peu de la vérité, ou bien des ignorants, des étourdis qui parlent sans réfléchir.

Si deux religions absolument opposées, telles que la religion catholique d'un côté et les sectes protestantes de l'autre, pouvaient être également véritables, il faudrait dire que le OUI et le NON sont également vrais, et que deux hommes qui se contredisent sur un même point peuvent avoir également raison tous deux.

Je viens de montrer surabondamment l'opposition fondamentale de l'Eglise catholique et des diverses fractions du protestantisme.

Prenons un exemple entre mille. L'Eglise enseigne que dans le sacrement de l'Eucharistie Notre-Seigneur Jésus-Christ est réellement et substantiellement présent ; or, presque toutes les sectes protestantes nient cette vérité, et taxent d'idolâtrie la croyance de l'Eglise. Il faut bien que l'une de ces deux affirmations soit fausse. Or, une religion qui se trompe, ne serait-ce que sur un seul point, ne peut être la vraie religion. Donc il est matériellement impossible que le catholicisme et le protestantisme soient vrais tous les deux.

X.

Aller au plus sûr.

La mère de Mélanchthon, un des plus fameux disciples de Luther, avait été entraînée par son fils, et l'avait suivi dans la prétendue réforme luthérienne. Sur le point de mourir, elle fit appeler le réformateur, et, dans ce moment suprême, elle l'interrogea solennellement : " Mon fils, lui dit-elle, c'est par votre conseil que j'ai abandonné l'Eglise catholique pour embrasser la religion nouvelle. Je vais paraître devant Dieu, et, je vous adjure par le Dieu vivant, de me dire, sans me rien cacher, dans quelle foi je dois mourir." Mélanchthon baissa la tête et garda un moment le silence ; l'amour du fils luttait en son cœur contre l'orgueil du sectaire. " Ma mère, répondit-il enfin, la doctrine protestante est

plus facile, la doctrine catholique est PLUS SURE[1] !"

Si la religion catholique est plus sûre, il faut donc la prendre, et surtout il ne la faut point quitter pour aller au moins sûr.

C'est ce raisonnement de simple bon sens qui engagea le roi Henri IV[2] à se faire catholique. Une conférence sur la religion avait lieu à Saint-Denis, en présence du roi et de toute sa cour. Les controversistes étaient, d'une part, plusieurs théologiens catholiques, et, d'autre part, les ministres Duverdier, Morlas, Salette et quelques autres.

"Le roi, dit l'historien Péréfixe[3], voyant qu'un des ministres n'osait pas nier qu'on pût se sauver dans la religion catholique, Sa Majesté prit la parole et dit : "Quoi ! vous tombez d'accord qu'on puisse se sauver dans l'Eglise romaine ?" Le ministre répondit "qu'il n'en doutait pas, pourvu qu'on vécût bien."—"Et vous, messieurs, dit le roi aux docteurs catholiques, pensez-vous que je puisse faire mon salut en restant protestant ?" —"Nous pensons, Sire, et nous vous déclarons qu'ayant connu l'Eglise véritable, vous

---

1. Voir AUDIN, *Vie de Luther*, t. III, p. 288.

2. Les historiens protestants se plaisent à accuser ce grand roi au caractère si noble, si généreux, si chevaleresque, d'avoir vendu lâchement son âme au profit de son ambition. On souffre de voir des *Français* insulter par esprit de parti, une mémoire aussi chère à la France.

3. PÉRÉFIXE, *Histoire d'Henri IV*, p. 200.

êtes obligé d'y entrer, et qu'il n'y a pas de salut pour votre âme dans le protestantisme."

"Sur quoi le roi repartit fort judicieusement, en se tournant vers les ministres : "La prudence veut donc que je sois de la religion des catholiques, et non point de la vôtre, parce qu'étant de la leur, je me sauve selon eux et selon vous, et étant de la vôtre, je me sauve bien selon vous, mais non pas selon eux ; or, la prudence demande que je suive le plus assuré."

Et il abjura son erreur.

XI.

Si l'hérésie est un grand péché.

L'hérésie est un des plus grands crimes dont un enfant de Dieu puisse se rendre coupable. C'est l'apostasie de l'Eglise.

La *foi* est le fondement de tout l'édifice religieux. Elle est la condition première de la vie chrétienne. Aussi Notre-Seigneur résume-t-il toute la religion dans la foi, en répétant à chaque page de son Evangile que pour être sauvé, il faut *croire* en lui, *croire* à sa parole, croire à la parole de son Eglise. "*Celui qui* CROIRA *sera sauvé, et celui qui ne* CROIRA *pas, sera condamné*[1]."

L'hérésie est le péché contre la foi ; c'est la révolte volontaire et obstinée contre l'en-

---

1. "Qui crediderit salvus erit ; qui vero non crediderit condemnabitur." (S. Marc, ch. xvi.)

seignement divin de l'Eglise de Jésus-Christ. L'hérésie bouleverse l'ordre établi de Dieu, et sépare l'homme de la grande famille catholique qui est, sur la terre et dans le ciel, la famille de Dieu.

A cause de cela, l'hérésie est de sa nature un péché beaucoup plus grave, un mal beaucoup plus profond et pernicieux que la débauche et tous les désordres des sens. Ces péchés, certes, sont bien mauvais, et séparent beaucoup de Jésus-Christ, mais ils n'apportent pas dans l'âme un désordre aussi fondamental et aussi dangereux que l'hérésie.

Qu'on juge par là de la responsabilité religieuse et de l'énorme culpabilité de ces prétendus pasteurs évangéliques qui sèment l'hérésie autour d'eux! Ils font plus de mal à la société que les apôtres même du libertinage.

XII.

Si le salut d'un protestant est possible.

Oui, certes; mais distinguons avec soin: "Autre chose est d'être dans l'*erreur*, autre chose dans l'*hérésie*," disait saint Augustin enseignant son peuple sur le salut des hérétiques. On peut, en effet, se tromper sans être coupable. L'*erreur* involontaire est un malheur et non pas un péché; on peut donc se sauver même dans l'erreur; mais l'hérésie étant la révolte contre Dieu et son Eglise, elle est un péché, elle est un crime; et pour cette raison on ne peut se sauver dans l'hérésie.

Cela revient à dire que la *bonne foi* INVINCI-
LE *seule* excuse un protestant du péché
hérésie, et lui donne dans son malheur la
ssibilité du salut. Hors de cette bonne foi,
hérétique est perdu, parce qu'il se sépare de
vérité qui est JÉSUS, et de la société de la
érité qui est l'Eglise catholique, apostolique
romaine.

Quels sont les protestants de bonne foi ?
ette bonne foi *invincible* est-elle possible
ans un pays catholique comme le nôtre, au
ilieu de catholiques et avec tant de facilités
'arriver à l'Eglise ? C'est le mystère connu
e DIEU seul, et dont DIEU seul sera juge. A
n croire l'apparence, on peut dire que cette
onne foi se rencontre assez souvent chez les
rotestants, et surtout chez les protestants de
classe ouvrière, déshérités des moyens
'instruction qui rend les classes lettrées
nexcusables, ce semble. J'avoue que, tout
n admettant la *possibilité* absolue de ce mi-
acle, je n'ai aucune dévotion à la bonne foi
es ministres, et que je tremble pour leur
alut éternel.

J'ajouterai au sujet des protestants de bonne
oi, des protestants qui peuvent se sauver, une
bservation qui doit nous attrister sur leur
ort. Le salut, possible pour eux, leur est ce-
endant beaucoup plus difficile qu'à nous
utres catholiques, vrais disciples de JÉSUS-
HRIST.

Il y a bien des raisons pour cela. D'abord
foi d'un protestant est toujours plus ou

moins incertaine. Or, la foi est le point de départ et le principe vivifiant des vertus chrétiennes par lesquelles on sauve son âme. Le catholique a une foi nette, précise et indépendante de tous les caprices de son esprit. Ensuite, comme nous l'avons déjà vu, le protestant ne participe point aux secours que l'Eglise présente à ses enfants pour les aider à vivre de manière à gagner le ciel. Entre ces secours, j'en signalerai deux plus importants: la confession et la communion. Quand un homme a eu le malheur de commettre un péché mortel, il ne peut se réconcilier avec Dieu qu'en allant se confesser et en recevant l'absolution du prêtre. Si, par hasard, il ne peut pas absolument se confesser, il faut qu'il joigne au désir sincère du sacrement un repentir très-profond et un amour très-pur et très-élevé que l'on appelle la contrition parfaite. Cette contrition étant parfaite est, par là même, assez rare et assez difficile. Elle est toujours désirable, mais elle n'est pas indispensable dans le sacrement de Pénitence, où un repentir ordinaire suffit, parce que, dans ce sacrement tout de miséricorde, Notre-Seigneur daigne suppléer à ce qui manque chez les pauvres pénitents.

Le protestant qui a commis un péché n'a pas le secours de la confession. Il lui faut donc avoir la contrition parfaite, le parfait repentir et le très-pur amour de Dieu ; sans quoi il ne peut obtenir la rémission de son péché, ni le salut éternel. Il ne peut joindre

cette contrition le désir de se confesser,
uisque je le suppose de bonne foi, et dès
rs ignorant la nécessité de ce sacrement.
onc, il lui est beaucoup plus difficile qu'à
ous autres de rentrer en grâce avec DIEU.
'il y parvient néanmoins par une grâce
ute spéciale, il n'a pas, comme nous,
sainte communion que Notre-Seigneur a
stituée précisément pour alimenter nos
rces spirituelles, pour nous garder du
éché, si nous sommes encore innocents,
our nous empêcher d'y retomber, si, après
voir failli, nous nous sommes relevés et
urifiés. Nous avons, dans la sainte Eucha-
istie, dans la communion, comme nos pro-
isions de route durant le voyage de la vie.
e pauvre protestant en est privé et court
rand risque de défaillir en chemin. Donc
lui est difficile de se sanctifier et de se
uver ; donc, nous devons tâcher de le
onvertir et de le mettre aussi dans des con-
itions infiniment meilleures pour son salut,
ui est l'unique but de la vie de tout homme
n ce monde.

XIII.

De la différence qu'il y a entre une conversion et une apostasie.

La conversion est un devoir ; l'apostasie
t un crime.

Qnand un protestant rentre dans le sein
l'Eglise, il se convertit. Quand un ca-
holique abandonne l'Eglise pour une secte

protestante, il apostasie. Pourquoi cette différence ?

La foi catholique, invariablement enseignée par l'Eglise depuis dix-huit siècles, se compose d'un certain nombre de dogmes positifs, tels que l'unité de Dieu, la Trinité, l'Incarnation, la présence réelle, la Papauté, etc., etc. Pour avoir un chiffre rond, supposons un instant que ces dogmes soient au nombre de cinquante. En admettant cette supposition, tous les chrétiens croyaient donc cinquante dogmes jusqu'au commencement du dixième siècle, époque à laquelle il n'y avait jamais eu qu'une foi dans la chrétienté. L'Eglise grecque ayant nié, au dixième siècle, que le Saint-Esprit procède du Fils aussi bien que du Père, et la suprématie du Pape, au lieu de cinquante elle n'eut plus que quarante-huit dogmes ; par où l'on voit que, nous autres catholiques, nous croyons toujours tout ce que croit l'Eglise grecque, tandis qu'elle, au contraire, nie deux vérités que nous croyons.

Les sectes protestantes du seizième siècle poussèrent les choses beaucoup plus loin, et nièrent plusieurs autres dogmes. Sur cinquante, les unes en abandonnèrent vingt, les autres trente ; d'autres en conservèrent à peine quelques-uns ; mais, peu ou beaucoup, ceux qu'elles ont retenus, nous les possédons comme elles. La religion catholique croit tout ce que croient les sectes protestantes ; ce point est incontestable.

Ces sectes, quelles qu'elles soient, ne sont donc point des *religions*, puisqu'elles ne se forment qu'en niant tel ou tel dogme ; ce sont des *négations*, c'est-à-dire rien par elles-mêmes, car dès qu'elles affirment, elles sont catholiques.

Il suit de là une conséquence de la plus grande évidence : c'est que le catholique qui passe dans une secte protestante *apostasie* véritablement, puisqu'il abandonne des croyances et qu'il nie aujourd'hui ce qu'il croyait hier ; tandis que le protestant qui passe dans l'Église n'abdique, au contraire, aucun dogme, il ne nie rien de ce qu'il croyait ; il croit, au contraire, ce qu'il niait : ce qui est bien différent. Ce raisonnement sans réplique est du comte de Maistre.

M. de Joux, pasteur protestant de Genève, puis président du consistoire réformé de Nantes, disait en 1813 : " Pour moi, je blâmerais un catholique qui se ferait protestant, parce qu'il n'est pas permis à celui qui a le plus de chercher le moins ; mais je ne saurais blâmer un protestant qui se ferait catholique, parce qu'il est bien à celui qui a le moins de chercher le plus."

En 1825, M. le pasteur de Joux abjura le protestantisme et se convertit à la foi de l'Église.

XIV.

Pourquoi l'on se fait protestant et pourquoi l'on se fait catholique.

1—Sauf de bien rares exceptions qui s'expliquent *toujours* par une ignorance profonde de la religion catholique que l'on quitte et du protestantisme auquel on se livre, j'affirme que jamais un catholique ne s'est fait protestant par des motifs chrétiens et avouables.

J'ai connu plusieurs soi-disant catholiques qui voulaient se faire protestants. L'un d'eux était un jeune homme aimable et intelligent, mais amoureux fou de la fille d'un pasteur ; de là un ardent désir de se faire protestant, et une conviction on ne peut plus *désintéressée* de l'excellence du protestantisme. Un autre était un prêtre qui avait abandonné tous ses devoirs et qui vivait dans le désordre. Son Evêque avait été obligé de lui interdire toute fonction ecclésiastique...; il est maintenant pasteur protestant. Une troisième prosélyte, jeune institutrice allemande, qui se trouvait humiliée de demeurer dans une famille étrangère, et à qui les protestants offraient une position confortable à condition qu'elle renirait sa religion, m'écrivait à moi-même en m'annonçant qu'elle acceptait cette offre : " *Coûte que coûte* , je veux avoir un chez-moi."

Ce ne sont là que des échantillons de ce

qui se passe tous les jours. Le caractère de
es prétendues conversions est tellement
connu, que les protestants loyaux en gémis-
ent les premiers. Un de leurs écrivains a
dit : "Le protestantisme est l'égoût du catho-
icisme :" et un autre [1] ajoutait : "Quand le
pape sarcle son jardin, il jette les mauvaises
herbes par dessus nos murs."

"Tandis que l'Eglise catholique, dit un
journal protestant suisse, s'agrége continuel-
ement les protestants les plus instruits, les
plus éclairés et les plus distingués par leur
moralité, notre Eglise réformée est réduite à
ne recruter que des moines lascifs et concu-
binaires." En effet, depuis Luther et Calvin,
Zwingle, Œcolampade, Bucer, etc., qui furent
ous des ecclésiastiques interdits pour leurs
vices, des prêtres ou des religieux défroqués,
es mauvais prêtres [2], marchant sur leurs
traces, se jettent instinctivement dans les bras
du protestantisme, et y trouvent sympathie
et protection. Ils étaient l'opprobre et la lie
de l'Eglise catholique, ils deviennent sans

---

1. Le protestant DEAN SWIFT. Ce mot est passé en
proverbe en Angleterre.

2. Comme spécimen du genre, voici un fragment
d'une lettre adressée, il n'y a pas longtemps, à Mgr.
l'évêque de Breslau par le seul prêtre qui ait apos-
tasié en Silésie :

" ...... Comme mes supérieurs ecclésiastiques n'ont
pas daigné prendre en considération les motifs que
j'ai fait valoir pour obtenir une cure correspondant à
mes mérites, je suis obligé, après avoir longtemps,

transition, ministres du PUR Evangile. On les écoute, on les honore, on les applaudit; plus que cela, on fait parade de leur apostasie, et ce que rejette avec dégoût la sainte Eglise, les sectes protestantes s'en glorifient comme d'un trophée de victoire. On a vu l'Angleterre porter en triomphe le moine apostat Achilli, chassé de son couvent et même de son pays pour son infâme libertinage; d'autres misérables, ses pareils, ont trouvé bon accueil et emplois lucratifs chez les protestants de Genève et de Paris. Que la *Réforme* garde ces conquêtes, nous les lui cédons de grand cœur!

Il y a peu de temps, une dame prussienne, qui s'était faite catholique huit ou dix années auparavant, et qu'un ecclésiastique de mes amis exhortait à ne pas céder, comme elle semblait le vouloir faire, aux sollicitations et aux offres séduisantes de sa famille, avait la triste franchise de lui répondre: *Je me suis faite catholique pour l'amour de Dieu; je vais*

" mais en vain, espéré de l'avancement, et *par dépit*
" contre une telle conduite, de retourner au christia-
" nisme primitif. En conséquence, je me propose d'é-
" pouser Mlle Léontine Krause, fille de feu M. le con-
" trôleur Krause, qui depuis quelque temps fait mon
" ménage de la façon la plus désintéressée.

" Signé: SCHULICH, *curé démissionnaire.*"

Pauvre prêtre! pauvre protestantisme condamné à devenir le refuge de pareils pécheurs et à légitimer de pareils sentiments!

faire protestante pour l'amour de moi-même !
ci résume parfaitement la question.
On est pauvre, et on veut se tirer d'affaire ; a des passions, et on ne veut pas les réprier ; on est orgueilleux, et on ne veut pas se umettre ; on est ignorant et on se laisse séire... Voilà pourquoi on se fait protestant.

II.—Il en est tout autrement des protesnts qui se font catholiques.

J'accorde qu'il peut arriver parfois que s motifs humains aient poussé un protesnt à entrer dans l'Eglise ; mais ce n'est là ce ne peut être qu'une imperceptible ception. Les protestants qui se font tholiques sont, nous l'avons vu, et de veu des protestants eux-mêmes, ce qu'il y de plus honorable, de plus savant, de plus rtueux dans le sein du protestantisme. De s jours, plus que jamais, ce fait est palpable.

En Angleterre, depuis quinze ou vingt s, un nombre considérable de ministres glicans ont abjuré leur hérésie : c'était la eur des universités d'Angleterre, les maîes de la science, et il suffit de citer ici ewman, Manning, Faber, Wilberforce, pour rmer la bouche à toute dénégation. Tous s jours les feuilles anglaises enregistrent ec dépit de nouvelles conversions dans le ergé protestant [1], dans la noblesse, la mastrature ou l'armée.

---

1. Dans son N.o du 10 Janvier 1876, la *Minerve* de ntréal, a donné une liste de vingt-huit ministres glicans tout récemment revenus dans le sein de glise.

Un des faits les plus remarquables en ce genre est la conversion de l'illustre lord Spencer, seigneur anglais de la plus haute noblesse, qui, devenu catholique, est entré dans l'ordre si humble et si austère des Passionistes, où il est connu sous le nom de Père Ignace Encore hérétique, il engageait les protestants de toutes les classes à prier pour la conversion de l'Angleterre, au moins conditionnellement, c'est-à-dire pour que, si l'Eglise catholique était celle de JESUS-CHRIST, le Seigneur daignât faire entrer l'Angleterre dans cette Eglise. Devenu catholique et prêtre, il a continué d'être le zélé promoteur de cette croisade de prières qui a déjà valu tant de grâces à son pays.

L'Allemagne a fourni les exemples les plus illustres de conversions à la foi catholique, particulièrement dans les familles souveraines et princières. Dès l'an 1817, le duc de Saxe-Gotha, proche parent du roi d'Angleterre, rentra dans le sein de l'Eglise, et devint, par sa vive piété, l'édification des catholiques comme des protestants. En 1822 eut lieu la conversion du prince Henri-Edouard de Schœnbourg ; en 1826, celle du comte d'Ingenheim, frère du roi de Prusse ; du duc Frédéric de Mecklembourg, de la comtesse de Solms-Bareuth, de la princesse Charlotte de Mecklembourg, épouse du prince royal de Danemarck [1], etc., etc. A

1. Plusieurs écrivains ont publié la série des conversions les plus célèbres qui ont eu lieu pendant ce

s conversions de personnes princières, il
faut pas oublier d'ajouter celle du frère
roi actuel de Wurtemberg, accomplie à
ris, en 1851.

Chacun a entendu parler du fameux comte
Stolberg, l'un des hommes les plus émi-
nts du commencement de ce siècle. Con-
rti à la religion catholique par une étude
rieuse de l'Écriture, des Pères et des con-
oversistes, il sacrifia à la vérité les espé-
nces de la plus brillante carrière, et DIEU
i donna la consolation de voir son exem-
e suivi par sa famille tout entière.

A la suite de M. de Stolberg, un grand
ombre d'écrivains, de philosophes, de juris-
onsultes allemands du premier ordre, se
conciliérent avec l'Eglise vers cette même
poque. La conversion du fameux littéra-
ur Werner fut une des plus éclatantes.
levé à Berlin aux plus hautes charges, il
bandonna tout pour se faire catholique,
uis prêtre. Il mourut religieux Rédemp-
riste. On raconte de lui que, se trouvant
dîner en compagnie de quelques hauts
ersonnages protestants, l'un d'eux, qui ne
ouvait lui pardonner d'avoir abandonné la

ècle. Voyez en particulier : ROHRBACHER, *Tableau s principales conversions qui ont eu lieu parmi les rotestants depuis le commencement du dix-neuvième ècle* ;—et, du même écrivain : *Motifs qui ont ramené l'Eglise un grand nombre de protestants.*—Voyez ssi ALZOG, *Histoire universelle de l'Eglise*, t. III, §§ 6 et suiv.

prétendue réforme, lui dit, devant tout le monde, qu'il n'avait jamais pu estimer un homme qui avait changé de religion. " Moi non plus, répliqua Werner ; et c'est précisément pour cela que j'ai toujours méprisé Luther."

L'exemple de Werner fut imité par d'autres savants de la même nation, tels que Frédéric Schlegel, le baron d'Eckstein, le conseiller aulique Adam Muller, etc., etc.

En Suisse, parmi les protestants les plus distingués qui sont revenus au catholicisme, il faut citer au premier rang Charles-Louis de Haller, patrice de Berne et membre du Conseil souverain. Il eut l'honneur, comme la plupart de ceux que je viens de nommer, d'être persécuté, privé de tout titre et de tout emploi, en même temps qu'exilé par les protestants, dont la *tolérance* est la même partout où ils sont les maîtres.

Cette conversion fut suivie en Suisse par celles du pasteur Esslinger de Zurich, de M. Pierre de Joux, pasteur de Genève, et de celle, particulièrement illustre, du célèbre pasteur-président du consistoire de Schaffhouse, Frédéric Hurter. Il fit profession de la foi catholique à Rome, en 1844, et eut pour parrain le grand peintre Overbeck, converti lui-même depuis plusieurs années et devenu à Rome le modèle des plus admirables vertus.

La France n'a pas manqué de fournir son contingent en fait de conversions de protestants et même de ministres. Une des plus

arquables a été celle de M. Laval, pasteur ondé-sur-Noireau ; elle fut suivie de celle I. Paul Latour, président du consistoire Maz-d'Asil.

eux ans après, en 1846, eut lieu à Lyon onversion de M. A. Bermaz. Il avait pro-é pendant quatre ans les doctrines des aires protestants connus sous le nom de *iers*, et s'occupait très-activement de les pager dans le diocèse de Lyon. Il abjura errenrs et fit connaître, dans un écrit pu- à Lyon, les motifs de son retour au vrai stianisme.

e nos jours, que de protestants en France, urtout que de pasteurs, se jetteraient avec heur dans les bras de la sainte Eglise, n'étaient arrêtés par les liens si puis-ts de la famille et des intérêts temporels ! consistoires protestants savent bien ce ls font en mariant les jeunes pasteurs dès sortie des écoles. Le plus grand obs-e à la conversion d'un ministre protes-, c'est sa femme et ses enfants ; je pour- citer plus d'un exemple à l'appui.

'Amérique ne reste pas en dehors de ce uvement qui porte vers le catholicisme les lligences élevées, droites et religieuses. our abréger, je me contenterai de citer la version récente de l'évêque protestant de Caroline du Nord, le docteur Yves, mme vénéré de tous ceux de sa secte, pour cience et ses vertus. Il chercha la vérité c un cœur droit, et, lorsqu'il l'eut trou-

vée, il abandonna tout pour la suivre. L'évêque protestant se démit de son riche évêché, et résolut d'aller à Rome se jeter aux pieds du Souverain-Pontife. Le 2[illegible] décembre 1852, il fit profession de la foi catholique dans la chapelle particulière du Pape. Se prosternant devant le Saint-Père il lui présenta l'anneau et les sceaux, insignes du poste élevé qu'il occupait précédemment parmi les hérétiques, avec la croix qu'il portait aux occasions solennelles, s'écriant, les yeux tout baignés de larmes *Holy Father, here are the signs of my rebellion.* Saint Père, voici les signes de ma rébellion —« Ils seront à l'avenir les signes de votre soumission, répondit le Vicaire de Jésus-Christ, et comme tels, vous irez les déposer sur le tombeau de saint Pierre.»

En face de ces hommes si grands par leurs vertus, leur position, leur amour de la vérité, que le protestantisme nous montre ses conquêtes ! Nous ne lui demanderons pas des noms illustres, des hommes qui, par l'éclat du talent et la noblesse du caractère puissent faire équilibre à ceux que nous venons de citer ; évidemment il n'en a point car il les crierait sur les toits. Qu'il nous montre, du moins, quelques personnes honnêtes et vertueuses, quelques catholiques *instruits* et *pratiquants*, qui soient sortis de nos rangs, pressés par le besoin de mieux croire, et qui aient édifié leurs nouveaux

religionnaires par le spectacle d'une vie emplairement chrétienne[1] !

On le défie d'en produire *une seule.*

Les apostats qui passent au protestantisme nt presque toujours des individus à qui changement de religion fait espérer un angement de fortune, ou des cœurs aigris i veulent se venger par un scandale.

Les chrétiens qui sortent des sectes protantes pour entrer dans l'Eglise de Jésus-RIST viennent y chercher et y trouvent, effet, la foi solide, claire et précise, la nsolation, la paix, la sainteté et l'amour.

Je finirai par un fait de notoriété publie, dont la considération a ébranlé déjà

1. On sait la conversation qu'un ministre protestant a e, ces dernières années, avec un prêtre des Missions France qui voyageait dans la même diligence. Le nistre reprochait vivement, quoique poliment, au ssionnaire nos conquêtes récentes dans les rangs protestantisme. " Mais, lui dit en souriant le être, vous en faites autant de votre côté.—Ah ! quelle férence, s'écria naïvement le pasteur, vous nous dez vos rebuts et vous nous prenez la crême." (*Foi lumières,* 2e édition, p. 193.)

" Si j'avais le malheur de n'être pas catholique, dit écrivain cité par M. Foisset dans son opuscule : *tholicisme et protestantisme,* deux choses m'inquiéaient, je l'avoue : la première, c'est le nombre et supériorité d'esprit de ceux qui ont cru à l'Eglise maine *après examen,* depuis Luther et Calvin ; la conde, c'est le nombre et la supériorité d'esprit de ux qui, *après examen,* ont quitté Luther et Calvin ur revenir à Rome. J'en conclurais qu'il y a au oins lieu d'examiner, et J'EXAMINERAIS."

3

bien des consciences protestantes. Il n'y a guère de prêtres catholiques, pour peu que leur ministère soit étendu, qui n'aient été appelés souvent pour recevoir dans l'Eglise des protestants mourants, tandis qu'il serait impossible de citer l'exemple d'un seul catholiqe sérieux, se faisant protestant au moment de paraître au tribunal de Dieu.

L'ignorance, les mauvaises passions, l'oubli de la justice divine poussent les âmes au protestantisme.

La droiture de la conscience, la science véritable, l'amour du vrai et la crainte de Dieu ramènent les âmes à l'Eglise catholique. Concluez.

XV.

Le protestantisme est-il vraiment une religion.

Je vais peut-être étonner quelque bonne âme en répondant : non.

Qu'est-ce qu'une religion.? C'est un lien de doctrine et de culte qui réunit un certain nombre d'hommes dans la même croyance religieuse et dans une manière uniforme de servir Dieu. Telles sont, par exemple, parmi les fausses religions, le judaïsme, le mahométisme, le boudhisme, etc.

Or, le protestantisme a pour principe fondamental que chaque homme est libre de croire tout ce qu'il veut en matière de religion, et de servir Dieu à sa guise. Il détruit

l'idée même de *religion*, c'est à-dire de
d'*union*, d'*unité*. Je le sais, les protes-
s ne tirent pas toujours les conséquences
êmes et rigoureuses de ce principe. Dans
pays catholiques, et surtout en France,
gardent autant que possible les appa-
ces de l'union entre leurs différentes
es ; mais en Allemagne, par exemple,
Suisse, en Amérique, là où ils ont leurs
dées franches, ils se font gloire de comp-
autant de croyances que d'individus.
l, entre toutes les institutions religieuses
iquées de main d'homme, le protestan-
e a ce caractère inouï de détruire ce qui
l'essence, je ne dis pas de la vraie religion,
s de toute religion en général. Les
sses religions, à l'imitation de la véritable
un ensemble de doctrine et de culte
s duquel on ne leur appartient plus ;
s ce que MM. les ministres essayent de
e passer pour une religion n'est qu'une
rchie sans règle et sans frein, qui ne
que nier, détruire, *protester*, et qui se
damne elle-même en affichant le nom
i-religieux de protestantisme. « Leur
igion consiste à attaquer celle des autres, »
ait Jean-Jacques Rousseau en parlant des
lvinistes de Genève.

Mais, dites-vous, je connais tel ou tel pro-
tant qui croit en Jésus-Christ et en quel-
es autres vérités, d'une manière qui paraît
t nette et fort précise. Ceux-là, du moins,
t une religion ?—Non pas ; ils ont des

convictions, ce qu'on appelle en Angleterre des *persuasions* ; c'est très-bon et très-louable, et il faut en bénir DIEU. Mais ces convictions personnelles, ces persuasions privées, ce n'est pas le protestantisme qui les leur donne ; ils peuvent les abandonner demain sans cesser le moins du monde d'être protestants. Combien de pasteurs se glorifient du titre de protestants, qui ne croient à aucun des dogmes conservés par Luther et par Calvin, et qui se moquent de la Bible et de la divinité de JÉSUS-CHRIST, tout en parlant bien haut du christianisme et du pur Evangile.

On connaît la réponse du célèbre protestant et incrédule Bayle à un grand personnage qui l'interrogeait sur sa croyance.—" Vous êtes protestant, monsieur Bayle ; mais à quelle secte appartenez-vous ? Etes-vous luthérien, calviniste, zwinglien, anabaptiste ?... —Je ne suis rien de tout cela, repartit impudemment ce protestant trop logique. Je suis protestant, c'est-à-dire que je *proteste* contre toute espèce de religion."

Le protestantisme, malgré ses réclamations, n'est pas et ne peut pas être une religion. Encore moins est-il la vraie religion.

XVI.

Y a-t-il un seul Protestant qui puisse dire ce qu'il croit, et pourquoi il croit ce qu'il croit.

Jamais un protestant ne pourra rendre un
npte raisonnable de sa croyance ; et il est
t simple qu'il en soit ainsi. Croire, c'est
mettre son esprit à l'enseignement d'une
torité personnelle, indépendante de la vo-
té de ceux qui lui sont soumis, et qui a
oit à leur soumission. Or, cette autorité,
est elle pour le protestant ? Est-ce dans la
ble ? De l'aveu même des protestants les
s considérés, on y trouve ce que l'on veut,
chacun l'interprète selon son bon plaisir.
protestant, par suite du fameux principe
libre examen, ne *croit* plus, n'a plus *la foi*.
a foi il substitue sa propre raison ; à l'au-
ité divine de l'Eglise, il substitue les diva-
ions de l'esprit humain.

Le protestant qui, malgré sa séparation de
glise, conserve certaines croyances chré-
nnes, est un déserteur qui, dans sa déser-
n, conserve certaines parties de ses armes
de son uniforme. Ses croyances ne reposent
r rien ; je le défie d'en rendre raison dans
e discussion sérieuse, non-seulement à un
tholique, mais à un incrédule.

Rien de plus logique et de mieux justifié
contraire que la foi d'un catholique. Il est
lié à JÉSUS-CHRIST, auteur de cette foi, au
oyen de la sainte Eglise, institution vivante

et permanente établie à cet effet par le Sauveur lui-même, et qui remonte jusqu'à lui à travers les âges.—Le protestant a rompu ce lien divin ; et, par ce motif, il est séparé du Christ lors même qu'il croit en lui. Il ne suffit pas d'appeler Jésus le Seigneur et le Sauveur pour faire partie de son royaume, mais il faut accomplir sa volonté, comme il le déclare expressément.

Je ne m'arrêterai pas à montrer ici qu'un protestant ne peut appuyer ses croyances sur l'autorité et l'enseignement des pasteurs de sa secte. Tout le monde sait qu'un des principes mêmes du protestantisme, c'est que tous les chrétiens sont égaux, et qu'il ne sied à personne de trancher du maître. " Les ministres, disait le protestant Jean-Jacques Rousseau que nous aimons à citer en cette matière, les ministres ne savent pas ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent ; on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire [1]."

" Quand un de ces prédicants prend la parole, ajoutait le spirituel comte de Maistre, quels moyens a-t-il de prouver ce qu'il dit, et quel moyen a-t-il encore de savoir qu'en bas on ne se moque pas de lui ? Il me semble entendre chacun de ses auditeurs lui dire avec un sourire sceptique : " En vérité, je crois qu'il croit que je le crois ! "

---

1. *Lettres sur la Montagne*

XVII.

Le Protestantisme et le Christianisme primitif.

Une prétention assez commune parmi certaines sectes protestantes est d'avoir ressuscité le christianisme primitif, ou mieux encore de n'être pas autre chose elles-mêmes que ce christianisme des premiers temps. Pour donner quelque vraisemblance à ces prétentions d'antiquité, des auteurs protestants ont pris un soin infini de former des généalogies interminables, et de rechercher avec un zèle digne d'une meilleure cause tous les caractères de l'Eglise primitive dans les diverses fractions de la Réforme. On a beau saupoudrer de poussière ce protestantisme qui n'existait pas il y a trois siècles, on a beau le couvrir de toiles d'araignée comme les bouteilles que les marchands de vin mettent pour enseigne à la devanture de leurs boutiques ; quand on débouche les bouteilles, on n'y trouve que de la piquette ou du vinaigre.

Aussi ces vanteries ne sont-elles guère prises au sérieux, et il ne manque pas d'écrivains protestants assez instruits et assez consciencieux pour en reconnaître l'absurdité. Mais ce n'est pas au profit de l'Eglise catholique qu'ils déboutent de leurs prétentions les sectes protestantes. Ne découvrant pas dans l'Evangile et dans les écrits des Apôtres toutes nos pratiques actuelles de piété et toutes les formes de notre culte, ils accusent en même

temps l'Eglise catholique d'avoir surajouté au christianisme des dogmes et des usages qui l'ont défiguré ; et le catholicisme est pour eux tout aussi différent du christianisme des premiers siècles que le protestantisme actuel[1]. C'est ici une occasion de donner une idée nette et vraie de cette Eglise catholique qu'on accuse si contradictoirement tantôt d'immobilité et de stagnation, et tantôt d'innovations et de changements.

Il n'y a jamais eu et il ne peut y avoir qu'une seule Eglise du Christ, Eglise immuable comme son chef et son fondateur qui est Dieu. Mais cette Eglise est un corps vivant, et, toute parfaite qu'elle est dès son origine, elle va toujours se développant à travers les âges. L'homme n'apporte pas en naissant cette plénitude de forces, cette beauté de conformation, cette expansion de toutes ses facultés, qui constituent la perfection de sa nature. Il possède tout cela, mais en germe ; et il reste toujours le même individu, qu'il soit petit enfant, adolescent ou homme fait. De même l'Eglise, qui a commencé par douze hommes dans le Cénacle, a grandi et s'est développée avec les siècles. Comme une splendide étoffe lentement déployée et déroulant progressivement ses magnifiques couleurs, elle manifeste successivement au monde les trésors de doctrine et de sanctification qu'elle recèle dans son sein.

---

1. Voir M. de Gasparin, *les Ecoles du doute et l'école de la foi.*

L'Eglise catholique est toujours ancienne et toujours nouvelle ; son enseignement d'aujourd'hui est son enseignement des premiers temps, plus nettement défini en certains points dont l'importance s'est accrue, soit à cause des attaques des impies, soit à cause des besoins nouveaux du peuple fidèle.

Du reste, tout homme qui s'occupe sérieusement de l'étude des choses anciennes, des origines du christianisme, des écrits des Pères, est habitué à retrouver dans ces témoins des siècles antiques les preuves répétées de l'unité parfaite de la foi et de la religion chrétienne, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours. La Papauté, la hiérarchie catholique, le sacerdoce, le sacrifice de la Messe avec la présence réelle, la confession, le culte de la sainte Vierge, des saints, des reliques, la prière pour les morts ; en un mot tout ce que nous contestent les sectes hérétiques, trouvent dans ces monuments aussi authentiques que vénérables une pleine justification.

Les fouilles opérées depuis vingt ans dans les catacombes de Rome [1] produisent jour-

---

1. On appelle ainsi les antiques galeries souterraines creusées par les chrétiens des trois premiers siècles dans la campagne de Rome, et qui leur servaient à la fois de cimetières et de refuge durant les persécutions. Plusieurs des nombreuses conversions qui s'opèrent journellement à Rome ont eu pour point de départ une visite aux catacombes. C'est à ces monuments de la vérité catholique que M. le vicomte de Bussière doit de compter aujourd'hui parmi les fils les plus fervents et les défenseurs les plus zélés de la sainte Eglise de Dieu.

nellement de nouveaux témoignages à l'appui, et les savants protestants qui viennent visiter la capitale du monde chrétien reconnaissent à la fois l'authenticité incontestable et l'importance religieuse de ces découvertes. Inscriptions, peintures, monuments, etc., tout y rappelle les formes de notre culte, tout retrace nos croyances. Les catacombes contiennent de nombreuses chapelles avec des autels renfermant les reliques des martyrs; sur les parois des murs, des fresques à demi effacées révèlent la foi des premiers chrétiens à la présence réelle, au sacrifice eucharistique, à la confession : tout y atteste que les catacombes ont connu la Papauté, l'Episcopat et le Sacerdoce.

Il m'est arrivé un jour de conduire moi-même dans les catacombes un jeune protestant qui venait de Strasbourg, où il étudiait pour devenir pasteur. Il était tout ébahi de ce qu'il voyait; c'était un bon jeune homme, intelligent et loyal; il ne pensait pas à nier l'évidence et ne savait plus que dire. Je ne l'ai pas revu depuis; DIEU veuille que la grande voix des catacombes ait été assez puissante pour le faire rentrer dans le sein de l'unité catholique!

XVIII.

Pourquoi l'Eglise catholique parle latin.

Parce qu'elle est *apostolique*, parce qu'elle est invariable dans sa doctrine, parce qu'elle est une et catholique.

1° L'Eglise est *apostolique ;* elle est l'Eglise de saint Pierre et des Apôtres, et elle a gardé comme de précieuses reliques tous les souvenirs des Apôtres. Quand ils se sont répandus dans le monde pour accomplir l'ordre du Seigneur, et annoncer à tous les peuples l'Evangile du salut, ils ont trouvé l'univers parlant deux langues : en Occident la langue latine ; en Orient la langue grecque. Ils ont prêché la foi en latin et en grec ; leurs écrits et leurs constitutions ont été rédigées en ces deux belles langues ; l'Eglise a conservé ces monuments avec une religieuse vénération ; et voilà pourquoi sa langue est en Occident le latin et en Orient le grec. Ce qu'on reproche à l'Eglise est précisément ce qui témoigne en sa faveur.

2° La Providence avait du reste préparé ces choses à l'avance ; le latin et le grec, devenus *langues mortes* et dès lors invariables, se sont trouvés merveilleusement aptes à formuler les doctrines d'une Eglise qui ne connaît pas la variation, parce qu'elle est divine. On a fait un curieux calcul sur les variations des langues vivantes, et on a trouvé que si l'Eglise, au lieu de s'en tenir au latin de saint Pierre, de saint Paul, de saint Marc, etc., avait adopté le français, elle eût été obligée de modifier plus de deux cent soixante fois la formule du sacrement de baptême ; sans quoi cette formule n'aurait plus exprimé dans le langage courant l'idée qu'elle renferme. Qu'on juge par là des transformations qu'au-

rait subies le *Credo*, ainsi que les décrets de foi des Conciles primitifs et des premiers Papes !

3° L'Eglise parle latin, non-seulement parce qu'elle est invariable, mais parce qu'elle est catholique, c'est-à-dire universelle, et s'adressant à tous les temps, à tous les peuples et à tous les pays. Dans les trois ou quatre premiers siècles, le latin était la langue du monde civilisé, et, quoique langue vulgaire, avait ce caractère *catholique*, universel indispensable au langage de l'Eglise. Mais quand le monde s'est fractionné, l'Eglise a conservé et a dû conserver avec sa belle langue primitive, l'unité dans sa forme aussi bien que dans son fond.

Ainsi l'Eglise parle latin, 1o parce qu'elle est apostolique, 2o parce qu'elle est invariable, 3o parce qu'elle est catholique.

Saint Paul, dit-on, ordonne que l'on se serve, dans les assemblées chrétiennes, d'une langue connue de tous, afin que tous puissent comprendre ce qui se dit.—Saint Paul dit cela, en effet, dans son Epitre aux Corinthiens ; mais l'objection que les protestants tirent de ses paroles est complètement hors de la question. L'Apôtre ordonne l'usage de la langue vulgaire pour les prédications, les exhortations et instructions destinées à édifier toute l'assemblée. Le mot *prophetare* veut dire prêcher, parler des choses divines. L'Eglise catholique a toujours pratiqué à la lettre l'enseignement apostolique ; ses évê-

ues, ses prêtres, ses missionnaires, ses caté-
histes se servent toujours du langage
ommun à tous, entendu de tous ; et ils
escendent jusqu'aux *patois* les plus obscurs
our faire arriver la parole divine à toutes
s intelligences.

Les sectes protestantes ont bien raison de
arler une langue vulgaire et moderne ;
es langues divisées, essentiellement varia-
les, toujours changeantes et toutes moder-
es, s'adaptent parfaitement à des doctrines
ui leur ressemblent.

XIX.

De la simplicité du culte protestant.

La simplicité est une bonne chose ; mais
ncore faut-il qu'elle ne soit pas déplacée.
u reste le culte protestant n'est pas *simple*,
est vide et nu.

Etes-vous jamais entré dans un temple
rotestant ? Souvent c'est une ancienne
glise que l'on a enlevée au bon Dieu, et
est une chose navrante de voir ce qu'en a
ait la froide et mesquine hérésie de Calvin.
près la chute d'un roi, son palais devient
ne maison, et son trône un fauteuil ; en
hassant de nos églises usurpées le Roi des
ois qui daignait y demeurer, les protestants
es ont dépouillées, vulgarisées. Ils ont
asé l'autel où s'offrait le divin sacrifice ; les
mages de la sainte Vierge ont disparu, ainsi
ue celles des saints patrons ; on a brûlé les

confessionnaux où les pécheurs venaient retrouver l'innocence et la paix. Quatre murs, des bancs, une chaire, une table, c'est bien suffisant pour rendre honneur au Créateur du ciel et de la terre.

" Chez les catholiques, dit un écrivain protestant [1], les plus admirables productions des arts sont consacrées à l'embellissement des églises, tandis que les protestants s'emprisonnent dans un temple dépourvu de toute espèce d'ornements, ce qui ne les empêche pas de prodiguer les trésors de l'art à leurs habitations privées. La musique d'église est considérée chez les catholiques comme partie essentielle des solennités religieuses ; dans les pays protestants, la musique est employée partout, excepté dans les églises."

Les protestants ont, en effet, le goût du confortable ; ils aiment et recherchent dans leur maison tout ce qui est somptueux et commode ; mais dans la maison du Seigneur, c'est autre chose : il faut, disent-ils, que tout soit de la plus grande *simplicité* dans le temple et dans la religion. Mais il serait plus *simple* encore de se passer de temple et de religion. Dormir, boire, manger, faire ses affaires, vivre et mourir sans s'inquiéter de rien, ne serait-ce pas la perfection de la *simplicité* ?

Tout en constatant cette nudité désespé-

1. Clausen.

tte et glacée du culte protestant, il ne faut pas s'en étonner. Les temples ne sont point des édifices sacrés, mais des lieux de réunion ; encore se rassemble-t-on quelquefois, pour raison de commodité, à Genève dans un casino, à New-York dans un théâtre, et cela revient absolument au même. Si on ôte son chapeau en y entrant, c'est par habitude, et nullement par respect pour les murs et les bancs.

Les pasteurs n'ont point de vêtements sacerdotaux : et pourquoi en auraient-ils ? Ils ne sont pas prêtres, rien ne doit les distinguer de leur coreligionnaires, et la robe qu'ils mettent le dimanche par-dessus leur frac noir, me paraît contradictoire avec les principes qu'ils professent.

Il n'est pas nécessaire de venir nous dire, à nous autres catholiques, que Dieu n'a pas besoin de la pompe du culte, et que c'est notre cœur qu'il demande. Nous le savons aussi bien que qui que ce soit. Mais Dieu n'avait pas besoin non plus des magnificences du temple de Salomon ; il n'avait pas besoin de l'or, de l'encens et de la myrrhe que lui offrirent les mages dans la grotte de Bethléem, et cependant qui oserait dire que ces manifestations de respect et d'amour lui eussent déplu ?

La majesté du culte élève nos âmes à Dieu par le moyen des cérémonies sacrées, et rappelle sans cesse à la prière notre imagination si prompte à se dissiper. Nous som-

mes composés de corps et d'âme, et tout notre être doit contribuer à rendre gloire au Seigneur : notre âme par le respect, l'adoration et l'amour ; nos sens par l'usage religieux que nous en faisons dans nos églises, usage qui les purifie et les sanctifie.

Le culte divin est l'expression de la foi. Plus la foi est vive, plus le culte est splendide ; plus la foi est pauvre, plus le culte est nu.

" Je ne suis pas de ceux, a dit le philosophe protestant Leibnitz[1], qui, oubliant la faiblesse humaine, rejettent du service divin tout ce qui touche aux sens, sous prétexte que l'adoration doit se faire en esprit et en vérité."

Et un autre protestant ajoutait : " Dans nos temples, à force de parler de l'adoration de DIEU *en esprit et en vérité*, la vérité et l'esprit ont complètement disparu.[2] "

2. PUSTCUCHEN-GLANZOW.

XX.

Comme quoi la propagande protestante n'est ni légitime ni logique.

Lorsque l'Eglise catholique, dans la personne de ses Evêques et de ses Prêtres, signale aux chrétiens la propagande protestante comme une agression injuste et odieuse, on voit les journaux hérétiques, et avec

1. LEIBNITZ, *Système Théologique*, p. 107

eux les organes du rationalisme et de la révolution, se plaindre amèrement de ce procédé, accusant l'Eglise d'avoir deux poids et deux mesures et d'interdire tyranniquement aux autres ce qu'elle ne cesse de pratiquer depuis son origine. Ces récriminations méritent une réponse ; elle est simple et facile.

Les sectes protestantes reconnaissent toutes qu'on peut faire son salut dans l'Eglise catholique. L'Eglise catholique, au contraire, a toujours hautement professé qu'elle est la seule vraie religion, et qu'il faut lui appartenir pour être enfant de DIEU.

Les protestants sont en contradiction avec leurs principes lorsqu'ils cherchent à arracher des âmes à l'Eglise catholique ; l'Eglise catholique se mettrait en contradiction flagrante avec les siens, si elle n'employait toute sa puissance et toute son ardeur à ramener à JÉSUS-CHRIST ceux que de funestes erreurs ont séparés de son troupeau.

Quand l'Eglise catholique s'efforce d'éclairer un protestant et de le ramener à la vraie foi, elle lui laisse toutes les vérités qu'il possède déjà et lui fournit celles qai lui manquent. C'est un pauvre homme à moitié vêtu qu'elle achève de vêtir ; le peu qu'il a déjà, joint à ce qu'elle lui donne, forme un chrétien complet.

Le contraire arrive quand la propagande protestante travaille à séduire un catholique; elle ne fait autre chose que de lui enlever

une partie de ses croyances, sans rien lui donner en retour. Elle le laisse à demi nu comme ces malheureux passants que les voleurs dépouillent de leurs habits et de leurs manteaux sous le spécieux prétexte de les débarrasser de superfluités gênantes, et sans leur jeter seulement quelque guenille pour les garantir du froid.

C'est, du reste, une chose avouée par les protestants, qu'en fait de vérités religieuses, ils n'ont rien à donner aux catholiques que ces derniers ne possèdent déjà ; bien plus, ils confessent que tout ce qu'ils retiennent de christianisme, ils l'empruntent à l'Eglise. Ecoutons Luther, le fougueux patriarche de la Réforme, donner son avis en ce point. Au Colloque de Marbourg[1], Zwingle lui objectait que la présence réelle de Notre-Seigneur dans le saint sacrement était un dogme du *papisme.*

“ Mais alors, dit Luther, niez aussi la Bible, *car c'est du Pape que nous la tenons.* Nous sommes bien obligés d'avouer, tout protestants que nous sommes, que dans le papisme il est des vérités de salut, oui, TOUTES les vérités du salut, et que c'est de lui que nous les tenons, car c'est dans le papisme que nous trouvons *la vraie Ecriture sainte, le vrai Baptême, le vrai Sacrement de l'autel, les vraies clefs qui remettent les péchés, la*

1. Dispute célèbre entre Luther et Zwingle. Luther y défendait contre ses adversaires le dogme de la sainte Eucharistie.

e prédication, le vrai catéchisme, les vrais les de foi. J'ajoute, en outre, que dans le sme se trouve le VRAI CHRISTIANISME [1] !"

e cet aveu que l'Eglise catholique a le *christianisme,* il faut conclure nécessaiment que les sectes protestantes ne l'ont t, puisque l'Eglise affirme ce que les es nient. Mais il faut conclure, en outre, ela saute aux yeux, que la propagande pour l'Eglise catholique un droit et un oir, tandis qu'elle est, de la part des protnts, un non-sens et une injustice.

XXI.

La Religion commode.

est plus commode, dit-on, d'être protestant que catholique, c'est vrai ; il est aussi plus commode de céder à ses passions que de les contenir. Seulement, en fait de religion, il ne s'agit pas de savoir quelle est la plus commode, mais quelle est celle qui est vraie et qui conduit à DIEU.

n pasteur était parvenu a gagner à sa secte une bonne femme qui s'était laissé ndre aux affirmations du prétendu mie de l'Evangile. Elle fréquentait assidût le temple ; allait faire tous les dimanson petit somme pendant le prêche ; soit fort bien la grosse Bible qu'on lui avait née et qu'elle se gardait bien d'ouvrir de

Œuvres de Luther, édition *protestante* d'Iéna, p. t 409.

peur de la gâter ; en un mot, elle était de-
venue une excellente protestante. Elle pous-
sait même la ferveur jusqu'à se faire inscri-
sur le registre de la *fameuse* société du S
protestant, et de deux ou trois *sociétés*
bliques.

Plusieurs années se passèrent dans cet
piété facile, et la bonne femme s'appla-
dissait chaque jour davantage de vivre
doucement, selon ce que M. le pasteur app-
lait le *pur Evangile*, débarrassée de la dés-
gréable obligation d'aller se confesser au
grandes fêtes, de communier pour tout de
bon, de faire maigre le vendredi et d'obéir
son curé. Au milieu de ces joies *évangéliqu*
que le pasteur et une pieuse diaconesse en-
tretenaient avec zèle au moyen de petits ca-
deaux, de petites brochures, la pauvre cré-
ture fut un beau jour visitée par la maladi
Un *lecteur* fut aussitôt député pour lui li
des psaumes et des passages auxquels elle n
comprenait pas grand'chose, non plus, il fau
le dire, que le zélé *lecteur* lui-même. Le ma
empira bientôt, et le médecin laissa échappe
quelques paroles qui firent comprendre à la
malade que son état n'était rien moins qu
rassurant. A la vue de la mort, à la pensé
du jugement de DIEU, la pauvre femme s'é-
mut et rentra en elle-même. Elle s'aperçu
à cette lumière qui ne trompe pas, qu'ell
s'était égarée et qu'elle avait quittée la vrai
foi. Elle pria une de ces voisines d'aller san
retard chercher le curé de la paroisse, bon e

…ne prêtre qu'elle avait connu jadis et que sa désertion avait vivement affligé. Le curé la trouva tout en larmes, la consola de son mieux, et, tout en lui montrant l'énormité de sa faute, il lui rappela l'infinie miséricorde du bon DIEU. Après avoir reçu la confession de ses péchés, il la réconcilia avec Notre-Seigneur. Il lui donna le sacrement consolateur des mourants, l'Extrême-Onction, dont on lui avait appris à se moquer, mais dont elle comprenait alors toute l'importance et toute l'efficacité ; enfin il lui porta le saint Viatique, ce très-saint et très-adorable mystère, où JÉSUS lui-même se voile pour descendre jusqu'à nous et nous fortifier au terme de notre voyage. En paix avec DIEU et avec elle-même, la pauvre femme était heureuse et voyait désormais sans crainte s'approcher le moment de son entrée dans l'éternité.

Le soir de ce même jour, le pasteur protestant se présente chez elle ; il venait d'apprendre la visite du curé, et ne pouvait croire à ce qu'il appelait " une honteuse défection, un scandale pour le pur Evangile, un retour aux superstitions de Babylone." En réalité, ce qui le vexait le plus, c'est qu'on allait en parler dans le voisinage et qu'on en tirerait, sans doute, des conclusions désagréables pour le *pur Evangile...* et pour l'amour propre de M. le pasteur. Il apostropha donc assez vivement la pauvre malade, lui rappelant avec quel courage elle avait rejeté naguère " toutes

ces simagrées, ces erreurs, auxquelles elle n'aurait jamais dû retourner. "Ah! monsieur, répondit la bonne femme, tout cela c'était bon quand je me portais bien, *votre religion, c'est bien commode pour vivre, mais c'est le diable pour mourir!*"

Elle ne se doutait pas, la brave femme, qu'elle venait, par cette simple parole, de faire toucher du doigt la fausseté de la religion protestante.

Pour qu'une religion soit la vraie religion, la religion qui conduit au ciel, il ne suffit pas, en effet, qu'elle soit commode et qu'elle mette de côté tout ce qui gêne dans le service de DIEU. Le protestantisme est commode pour vivre; c'est une raison pour qu'il soit terrible d'y mourir. Le protestantisme est commode, donc il est faux, donc il n'est pas la religion de celui qui a dit: "Combien "étroite est la porte, combien est pénible la "voie qui mène à la vie éternelle! Efforcez-"vous de prendre cette voie pénible et d'en-"trer par cette porte étroite."

Le protestantisme, ce prétendu christianisme sans obéissance à la foi, sans obéissance à l'autorité de l'Eglise, sans confession, sans Eucharistie, sans sacrifice, sans pénitences, sans pratiques obligatoires, n'est-il pas condamné par l'Evangile dont sans cesse il usurpe le nom? N'est-il pas condamné par JÉSUS-CHRIST lui-même, quand ce divin Maître ajoute ces paroles redoutables: "Combien est "commode et large la voie qui conduit à la perdition!"

XXII.

La pierre de touche.

Il est un moyen bien facile de découvrir la véritable Eglise entre toutes celles qui prétendent à ce titre.

Notre-Seigneur a clairement déclaré que ses disciples seraient haïs des méchants comme il en a été haï lui-même le premier. "Le disciple n'est point au-dessus du maître ; si le monde vous hait, souvenez-vous qu'il m'a haï le premier."

"Or, depuis les temps apostoliques, l'histoire nous atteste que c'est contre l'Eglise catholique que se sont constamment réunis les efforts et les haines des impies. Les juifs, les païens, les Turcs, les méchants de tous les siècles, et jusque dans ces derniers temps, les révolutionnaires, tous ont choisi et choisissent encore pour but de leurs attaques l'Eglise catholique, et l'Eglise catholique seule. Les brigands de la révolution française se sont rués contre elle, ils ont emprisonné et massacré ses évêques et ses prêtres, ils ont laissé fort tranquilles les rabbins juifs et les ministres protestants. Lisez les écrits incendiaires de nos révolutionnaires modernes ; l'Eglise catholique SEULE excite leurs fureurs : et non-seulement ils ne s'élèvent pas contre le protestantisme ; mais ils le prônent comme favorable à leurs vues anti-chrétiennes. 1

---

1. Au temps de la Commune, 1871, à Paris, n'est-ce pas les catholiques, evêques, prêtres et laïcs qui,

L'union de tous les impies contre la sei
Eglise catholique suffirait déjà pour réalis
la prophétie de Notre-Seigneur. Les sec
hérétiques, et en particulier toutes les sect
protestantes, se sont chargées de compléter
preuve. Séparées pour tout le reste, divisé
de croyances et d'intérêts, s'anathématisa
les unes les autres, elles entrent dans un m
veilleux accord, dès qu'il s'agit d'injurier
d'attaquer l'antique Eglise de saint Pierr
Devant cette commune ennemie, elles n
font plus qu'un et blasphèment à l'unisson.

Hérode et Pilate, ennemis mortels jus-
qu'alors, s'unirent pour crucifier JESUS. L'hé-
résie et l'impiété, séparées encore à bien de
titres, s'unissent de même pour outrager, fla-
geller et détruire la sainte Eglise du Christ
Mais si l'Eglise catholique, apostolique et ro-
maine doit, à l'exemple du Sauveur, souffrir
sa passion et compléter ainsi celle de son di-
vin Chef, elle a comme lui les promesses de
la vie éternelle : toujours haïe, toujours blas-
phémée, elle vit et vivra toujours, car JESUS
est avec elle jusqu'à la fin du monde, et c'est
à elle seule qu'il a dit : " Les puissances de
" l'enfer ne l'emporteront pas sur toi."

---

comme ôtages ont eu seuls l'honneur d'être victimes de
la révolution ?

DEUXIEME PARTIE

I.

En quel sens l'Eglise peut avoir besoin de réforme.

Tout fort et tout vigoureux que vous soyez, cher lecteur, il peut vous arriver d'éprouver quelque dérangement de santé qui, n'altérant en rien la bonté de votre constitution, exige cependant que vous purifiez votre sang, et que vous recouriez aux remèdes. Seulement, pour que les remèdes produisent un bon effet, il faut qu'il soient administrés avec science et prudence ; laissez faire les médecins qui sont établis pour cela, et n'allez pas vous mettre entre les mains de charlatans hâbleurs qui ruineront votre santé et vous enverront au cimetière. C'est ainsi que l'Eglise, toute divine qu'elle est, peut avoir besoin de réformes. L'Église est la société des disciples de Jésus-Christ. Le Christ a promis d'être avec son Eglise jusqu'à la fin du monde, pour la conserver dans la vraie foi et dans la vraie morale. L'Église est donc, par l'assistance de Notre-Seigneur, *infaillible et sainte.*

Mais l'Eglise est composée d'hommes : le Pape, les évêques, les prêtres, sont des

hommes ; et, malgré la sainteté intrinsèque de leur ministère, ils conservent les imperfections et les faiblesses humaines. Cela suffit pour faire comprendre en quel sens l'Eglise a toujours eu et aura toujours besoin de réformes. Elle n'a rien à rectifier dans l'enseignement de sa foi qui est divine et invariable ; elle n'a rien à redresser dans sa morale qui est sainte ni dans les sacrements par lesquels elle sanctifie les hommes ; mais elle a besoin de rappeler sans cesse à la règle ceux de ses enfants, et même de ses ministres qui, n'étant que trop faillibles, négligent ou violent l'observation de ses lois.

Depuis dix-huit cents ans les Papes et les Conciles ont travaillé sans relâche à réformer les divers points de discipline qui venaient successivement à défaillir. Telle a été en particulier, l'œuvre du célèbre Concile de Trente qui a effectivement *réformé* l'Eglise.

Luther et ses compagnons ont, dans cette question, confondu le fond avec la forme, ce qui est divin et immuable avec ce qui est humain et susceptible de changements. Ils ont prétendu réformer le dogme, la règle de la foi, la règle des mœurs ; et, au lieu d'une vraie *réforme*, ils n'ont enfanté qu'une *révolution* désastreuse qui a tout déformé et tout emporté.

Ce n'étaient point des médecins, mais des charlatans ; sous prétexte d'une dent gâtée, ils ont arraché toute la mâchoire ; au lieu de purger, ils ont empoisonné.

II.

Est-il possible que Dieu ait choisi Luther et Calvin pour réformer la religion.

Dieu est saint ; donc il n'a pu choisir ni Luther, ni Calvin, ni Zwingle, ni Henri VIII, ni les autres pour réformer son Eglise.

« Jamais, a dit l'historien protestant Cobbett[1], jamais le monde ne vit, dans un même siècle, une collection de misérables tels que Luther, Zwingle, Calvin, etc.; le seul point de doctrine sur lequel ils étaient d'accord était l'*inutilité des bonnes œuvres*, et leur vie sert à prouver combien ils étaient sincères dans ce principe."

Luther, malgré l'ardeur de son éloquence populaire et la vigoureuse trempe de son esprit, n'est, en definitive, qu'un *mauvais prêtre*, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus dégradé.

Calvin, ecclésiastique aussi, a été convaincu de mœurs infâmes contre nature et, comme tel, marqué par le bourreau[2].

---

1 *Histoire de la Réformation protestante*, ch. VII, n. 200

2. Ce fait semble acquis à l'histoire. Un auteur catholique ayant reproché aux calvinistes ces honteux stigmates de leur patriarche, le calviniste WHITACKER eut l'effronterie sacrilége de répondre : " Si Calvin a été stigmatisé, saint Paul et bien d'autres l'ont été de même."

Zwingle, curé d'Einsiedlen, a publiq
ment avoué, en présence de son Evêque, q
depuis de longues années, il cédait à
passions honteuses, et que désormais il pr
nait femme officiellement pour légaliser s
position.

Tous les *saints* de la réforme sont de c
calibre. Chacun sait la pureté *sans tache* et l
douceur *évangélique* d'Henri VIII, le réforma
teur de l'Angleterre. Ce misérable, vrai Barb
bleue, eut six femmes à qui il faisait couper l
tête à mesure qu'il était dégoûté d'elles. S
fille, la reine *vierge* Elisabeth, qui consomm
l'œuvre d'Henri VIII, n'a pas été moin
célèbre sous les mêmes rapports. La mêm
hache a pu couper la tête des maîtresses d
père et des amants de la fille.

Quant à Luther, moine apostat, vivan
en concubinage avec une religieuse défro
quée, les protestants l'ont jugé avec un
sévérité non moins significative. La vie de
Luther, après son apostasie, ne fut autre que
celle d'un libertin tout occupé des plaisirs de
la table et de brutales jouissances, si bien
qu'il était passé en proverbe, lorsqu'on vou
lait se permettre quelque débauche, de dire
"Aujourd'hui nous vivrons *à la Luther*,"
comme le rapporte l'écrivain protestant Bé
nédict Morgenstern. Les *propos de table* de
Luther, que l'on trouve encore dans quel
ques librairies mal famées, sur la liste des
ouvrages obscènes, respirent un tel cynisme
qu'il est impossible de les citer. Tout le

nde connaît cette ignoble prière écrite de
nain même de Luther, dont l'authenticité
jamais été mise en doute, et qui se ter-
e par ces incroyables paroles : "Bien
re et bien manger est le vrai moyen d'être
reux."

t l'on voudrait nous faire croire que des
s pareils ont été envoyés aux chrétiens
Notre-Seigneur Jesus-Christ pour rap-
er l'Eglise à sa pureté primitive ! Allons
c ! Autant vaudrait dire avec les Turcs :
u est Dieu, et Mahomet est son Prophète !
bon sens doit ici parler plus haut que
s les mensonges historiques par lesquels
a essayé de réhabiliter ces prétendus
ormateurs.

'Eglise catholique a pour fondateur No-
Seigneur Jesus-Christ, et pour Apôtres
t Pierre, saint Paul, saint Jean, etc.

e protestantisme a pour fondateur Luther,
pour apôtres Calvin, Zwingle et consorts.

ugez et choisissez.

III.

Les apôtres du protestantisme ont-ils fourni
la preuve de leur mission prétendue.

Il est deux signes infaillibles pour recon-
aître si un homme qui se présente pour
former l'Eglise, est vraiment l'envoyé de
ieu. Ces deux signes sont la sainteté et le
n des miracles.

Pour la sainteté, n'en parlons pas quand [il] s'agit de Luther et de Calvin. On sait à qu[oi] s'en tenir sur leur compte, et les protestan[ts] instruits et honnêtes ne peuvent que roug[ir] lorsqu'on remue devant eux ces honte[ux] souvenirs.

Quant aux miracles, ils auraient bien voul[u] en faire ; mais on ne fait pas des miracl[es] comme on fait des sectes. Erasme, ce ra[il]leur si mordant, faisait remarquer déjà "qu['à] eux tous ils n'avaient encore pu redress[er] un cheval boiteux."

Calvin voulut une fois cependant essaye[r] un petit miracle ; malheureusement le cou[p] manqua. Il avait payé un homme pour fair[e] le mort, afin de le ressusciter ensuite ; quan[d] il arriva, suivi de la foule curieuse à laquell[e] il avait modestement annoncé cette preuv[e] postiche de sa mission, la Justice de Dieu avait frappé le compère, et Calvin manqu[a] mourir de peur en le trouvant vraimen[t] mort dans son lit. Cette histoire est connu[e] de tous et parfaitement authentique.

Luther, lui, s'en tirait d'une autre manière [:] il répondait par un torrent d'injures quan[d] on lui demandait de prouver par quelqu[e] œuvre miraculeuse qu'il parlait de la pa[rt] de Dieu, et appelait *âne*, *turc*, *chien*, *por[c]* *endiablé*, le malencontreux questionneur.

Le *miracle*, aussi bien que la *sainteté*, a manqué aux pères de la Réforme. Ce n'es[t] donc pas Dieu qui les a envoyés.

Mais quel est alors l'esprit qui les a animés[?]

son souffle puissant? C'est l'esprit d'or-
ueil, l'esprit de luxure, l'esprit révolutionn-
aire, qui s'élève sans cesse contre le Christ
et contre l'œuvre du Christ ; l'esprit infernal
qui enfanta toutes les hérésies, et qui est le
véritable père de l'anarchie protestante. *Vos
ex patre diabolo estis*[1].

IV.

Comment l'Eglise possède la preuve divine par excellence.

Cette preuve, qui supplée à toutes les autres,
qui les surpasse toutes par l'évidence de sa
lumière, c'est le MIRACLE. Notre-Seigneur n'a,
pour ainsi dire, invoqué que cette preuve
pour faire admettre à ses Apôtres et à ses
disciples, puis à ses contradicteurs, le mys-
tère de sa divinité. "Si vous ne croyez pas
à mes paroles, croyez du moins à mes mi-
racles.—Les miracles que je fais rendent
témoignage de moi."

Les ennemis de JESUS confessaient la réa-
lité de ses prodiges, et frémissaient de rage
en voyant les effets. *Cet homme*, disaient-
ils, *fait une foule de miracles et il entraîne tout
le monde.* Le miracle suprême de la Résur-
rection, constaté par l'*évidence* des yeux et du
toucher, a seul pu réduire l'incrédulité obs-
tinée des Apôtres après la Passion, et en

1. Saint Jean, VIII, 44.

particulier celle de saint Thomas, qui ne s
prosterna devant le Christ vainqueur qu'a
près avoir mis ses doigts dans les plaies de
ses mains et de ses pieds, et sa main dans la
plaie toujours ouverte de son divin cœur.

Le *miracle*, l'œuvre surhumaine et abso
lument divine, telle est donc la grande preuve
de JÉSUS CHRIST. Telle est aussi la grande
preuve de son Eglise.

L'Eglise catholique non-seulement produit
incessamment des miracles par la vertu du
Christ vivant dans ses saints, mais elle est
elle-même un miracle vivant, public, perma
nent, qui surpasse toute démonstration
savante ; un miracle accessible à l'intelli
gence du pauvre et de l'ignorant, aussi bien
qu'à celle du docteur et du philosophe.
Saint Augustin le proclamait hautement dès
les premiers siècles de la foi : " L'établisse
ment du Christianisme dans le monde sans
de grands miracles serait lui-même le plus
grand et le plus étonnant de tous les mira
cles."

Les Apôtres, et, pendant trois ou quatre
siècles, leurs disciples, ressuscitèrent les
morts, guérirent les malades, rendirent la
vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mou
vement aux paralytiques. Avec le seul
signe de la croix, ils firent tomber les idoles,
crouler les temples impurs des faux dieux;
et malgré trois siècles de carnage, malgré la
fureur humaine que le miracle lui-même ne
pouvait subjuguer, l'Eglise catholique, apos-

que et romaine sortit des catacombes, victorieuse de l'humanité.

Elle était donc elle-même un grand miracle, c'est-à-dire une œuvre évidemment surhumaine et qui attestait la toute puissance de Dieu. Aussi s'est-elle avancée à travers les siècles, portant sur son front le témoignage divin, s'affirmant comme le Christ s'est affirmé et n'ayant pas même besoin de se prouver.

Le fait divin de son existence et spécialement de sa Papauté souveraine prend à chaque siècle nouveau des proportions plus gigantesques. Que dirait saint Irénée, s'il revenait au monde au XIX siècle, lui qui déjà, à la fin du second, invoquait cette durée de l'Eglise romaine au milieu des contradictions, comme une preuve péremptoire de sa divine origine.

L'Eglise est donc un miracle toujours vivant, et son existence est, je le répète, la grande preuve de sa divinité. Que les pauvres pasteurs hérétiques crient et se débattent tant qu'ils voudront devant ce fait divin. Comme les Scribes devant Jésus ressuscitant Lazare, ils demeurent écrasés par la taille surhumaine du géant catholique.

V.

Les réformateurs jugés par eux-mêmes.

Il est encore des protestants restés fidèles à la mémoire de leurs grands réformateurs,

et fort chatouilleux en ce qui les touche de près ou de loin. Pareils aux fils de Noé, ils jettent un manteau sur les turpitudes de leurs pères, et poussent des cris d'indignation dès qu'on se permet de voir en Luther et en Calvin autre chose que de saintes gens. Ils accusent journellement les écrivains catholiques de mensonge, d'invention, de calomnie et Luther et Calvin restent pour eux blancs comme des agneaux, en dépit de l'histoire.

Pour montrer ce que valent de semblables accusations et ce que définitivement il faut penser de ces apôtres d'un nouveau genre, je vais tout simplement transcrire les jugements que les chefs de la Réforme ont portés les uns des autres : comme ils se connaissaient réciproquement mieux que personne, nous allons avoir des portraits d'après nature.

Commençons par Luther : à tout seigneur tout honneur. Voici comment nous le dépeint Calvin, son digne collègue : " Véritablement Luther est fort vicieux ; plût à DIEU qu'il eût pris soin de réprimer davantage son incontinence ! plût à DIEU qu'il eût songé davantage à reconnaître ses vices!" —" Quand je lis un livre de Luther, dit Zwingle [1], il me semble voir un pourceau immonde grogner en flairant par-ci par-là les fleurs d'un beau jardin ; c'est avec la même impureté, la même ignorance de la

1. Œuvres de ZWINGLE, t. II, p. 474.

…logie, la même inconvenance, que Luther parle de DIEU et des choses saintes. " A cela Luther répond sur le même ton : " Zwingle s'imagine être un soleil pour éclairer le monde, mais il ne répand pas plus de lumière que...*stercus in lucerna..*"

Voyons comment a été jugé Calvin par ses frères en réformation, par ceux qui devaient avoir le plus d'intérêt à pallier ses défauts : " Calvin, dit Volmar [1], son premier professeur, Calvin est violent et pervers ; tant mieux, voilà l'homme qu'il nous faut pour avancer nos affaires." Bucer, moine apostat et prêtre marié, ajoute [2] : Calvin est un vrai chien enragé ; cet homme est mauvais......Garde-toi, ô lecteur chrétien ! des livres de Calvin."—Et Théodore de Bèze, le disciple chéri de Calvin, voulez-vous savoir comment il traite son maître ? " Calvin n'a jamais pu se former ni à la tempérance, ni à des habitudes honnêtes, ni à la véracité ; il est demeuré enfoncé dans la boue."

Zwingle, au dire de son disciple Bullinger, fut chassé de sa paroisse à cause de ses débauches ; prêtre et curé, il se maria publiquement à l'imitation de Luther. " Si l'on vous dit, écrit-il dans une de ses lettres, que je pèche par orgueil, par gourmandise et par impureté, croyez-le sans peine ; car je suis sujet à ces vices et à bien d'autres

1. Voir FREUNDELFELD, *Tableau analytique de l'histoire universelle,* t. II, p. 369.
2. *Ibid* : " Scriptor maledicendi studio infectus, canis rabidus."

encore.” Luther disait de lui qu'il é
satanisé, *insatanisé*, *sursatanisé*, et qu'on dev
absolument désespérer du salut de son âm

Et ce pieux personnage dont nous trouv
si souvent l'éloge dans les publications p
testantes, le grand Théodore de Bèze, co
ment les amis les plus fervents de la Réf
me l'ont-ils apprécié ? “ Qui ne s'étonne
dit le protestant Heshussius [2], de l'incroy
ble impudence de ce monstre, dont la v
sale et infâme est connue de toute la Fran
par ses épigrammes plus que cyniques
Et néanmoins vous diriez, à l'entendre, q
c'est quelque saint homme, un autre Job o
un nouvel anachorète du désert, voire pl
grand que saint Jean et saint Paul, tant
trompette partout son exil, ses labeurs, s
pureté et l'admirable sainteté de sa vie.”-
“ Cet homme, dit un autre écrivain de l
même secte, Schlussemberg, cet homm
obscène, pareil à un démon incarné, tou
pétri d'artifice et d'impiété, ne sait vom
que des blasphèmes satiriques...”

Quelques instants avant d'être frappé d'a
poplexie, Luther résumait ces témoignage
et écrivait de sa propre main : En vérité nous
sommes des *gueux*.

Mais je m'arrête ; il faudrait des volumes
pour retracer tous les reproches et toutes
les injures grossières que ces prétendus ré-

1. Hospinien, *Hist. des Sacram.*, II, p. 187.
2. Heshussius, traduction do Florimond, p. 1048.

mateurs se jetaient réciproquement à la e ; d'ailleurs, la plupart des citations qui nous resteraient à faire sont de nature à être pas mises sous les yeux d'un lecteur honnête.

Que les fils de Luther et de ses compagnons ne viennent donc plus crier à la calomnie lorsque de temps en temps une voix catholique s'élève pour juger leurs pères et les flétrir. Jamais l'Eglise, qui les a chassés de son sein, n'a trouvé pour les condamner des formules aussi écrasantes que celles qu'ils nous fournissent eux-mêmes et dont nous venons de rappeler quelques-unes.

Les protestants aimeraient mieux qu'on laissât dans l'oubli ou dans l'obscurité ces révélations si peu honorables et si significatives ; je comprends que leur orgueil en souffre, mais devant les efforts incessants de la propagande protestante, n'est-il pas nécessaire que la lumière se fasse et que justice soit rendue ?

VI.

Les divisions du Protestantisme

Depuis dix-huit cents ans, l'Eglise catholique, apostolique et romaine, fondée par le Christ et gouvernée en son nom par saint Pierre et les Souverains-Pontifes, ses successeurs, conserve l'unité la plus intacte dans l'enseignement de la foi et dans la pratique de la religion. Dès l'origine, une foule de

novateurs ont essayé d'introduire leurs idé
particulières dans le sein de cette gran
Eglise ; mais elle les a rejetés successivem
et sa doctrine, éternellement vivante, est r
tée une et vierge.

Depuis trois cents ans que la révoluti
protestante a éclaté, elle a suivi une vo
absolument opposée. Dans le passé, le prot
tantisme regarde comme ses pères les gnos
ques, les ariens, les manichéens, les nes
riens, les iconoclastes, les albigeois, les hussit
et tous les hérétiques les plus scandaleu
De même qu'un cadavre produit des ver
ainsi ce cadavre de religion, continuant d
traditions si peu glorieuses, n'a cessé de pr
duire jusqu'à nos jours des centaines et d
milliers de sectes qui pullulent dans son sei
Elles y dévorent les âmes et s'y dévorent r
ciproquement. Ce serait une chose matérie
lement impossible de donner le chiffre exa
des sectes protestantes : la statistique d'hi
ne serait plus vraie aujourd'hui ; elles nai
sent et meurent comme des mouches. "L
protestantisme, disait déjà en 1743, le paste
protestant Frœreisen [1], ressemble à un v
coupé en morceaux qui remuent tant qu
leur reste quelque force, mais qui perde
insensiblement la vie, et avec elle le mou
ment."

D'ailleurs, qu'est-ce qu'une secte prote

1. Frœreisen, *Discours prononcé lors de son instal-
lation comme pasteur à Strasbourg.*

te ?—En vertu du libre examen, chacun
ses membres ne peut-il pas, ne doit-il pas
regarder comme absolument indépendant,
briser l'unité factice du groupe auquel il est
sé appartenir ? Autant de religions que
sectes, autant de sectes que de têtes, et,
ns chacune de ces têtes, autant de croyan-
que de caprices, telle est l'unité protes-
te. "Depuis le lendemain de la Réforme,
ait en gémissant le pasteur Vinet, il y a
protestants, mais il n'y a pas de protes-
tisme."

Dernièrement, un de nos grands journaux
reproduisait, d'après une feuille américaine,
la liste nombreuse, et cependant incomplète,
des sectes qui se partagent le seul Etat de
New-York : "Anabaptistes, baptistes, nou-
veaux baptistes, baptistes libres, baptistes sé-
parés, baptistes rigoureux, baptistes libéraux,
baptistes paisibles, baptistes petits-enfants,
baptistes gloire, halle-luiahs, baptistes chré-
tiens, baptistes au bras de fer, baptistes géné-
raux, baptistes particuliers, baptistes du
septième jour, baptistes écossais, baptistes de
la nouvelle communion générale, baptistes
nègres, indépendants ou puritains, caméro-
niens, crispites ou frisés, cambellites ou
réformés, dunkers, libres penseurs, haldani-
tes, huntingdoniens, irvingiens, inghanites,
sauteurs, chrétiens bibliques, glassites ou
sandomonians, anciens presbytériens, nou-
veaux presbytériens, écossais, congrégatio-
nalistes, quakers ou amis, unitairiens, soci-

niens, moraves ou frères de l'unité, méthodistes ou wesleyens, méthodistes primitifs wesleyens réformés, calvinistes méthodistes français, originaux connexistes, nouveaux connexistes, swedenborgiens, frères de Plymouth, chrétiens rebaptisés, mormons, kellytes, muggletoniens, romaniens perfectionalistes, méthodistes rogessiens, secklers universalistes, marcheurs, rothfieldistes, disciples-amis libres ou agapémonites, luthériens, protestants français réformés, allemands, protestants allemands réformés, catholiques allemands ou disciples de Ronge nouveaux illuminés, anglicans anglais, anglicans allemands, anglicans français, etc. etc..." Quelle fécondité !

Je ne crois pas qu'en France nous soyons aussi riches. Nous n'avons que des réformés, des protestants de la confession d'Augsbourg, des méthodistes, des anabaptistes, des baptistes, des piétistes, des unitairiens, des latitudinaristes, des darbystes, des irvingiens... Je dois dire cependant que je ne connais pas toute la richesse des variétés du protestantisme français, vu que les pasteurs affectent ordinairement une touchante fraternité, et ne se disputent, autant que possible, qu'à huis clos, cachant soigneusement aux regards ce que l'un d'eux, M. Baum, pasteur protestant d'Alsace, appelle indiscrètement *les entremangeries pastorales* [1]. Ils ont peur du bon

1. *Le principe de légalité et la conscience confessionnelle de certains pasteurs soi-disant luthériens*, par J.-G. Baum, p. 1.

ns français, qui tirerait bien vite de leurs riations et divisions la célèbre conséquence nt se servit jadis Tertullien contre l'hérérque Marcion : *Tu varies, donc tu erres.*

Combien grande et majestueuse s'élève sainte Eglise catholique avec sa hiérarie gardienne de son unité, à côté de ces testines discussions, de ce morcellement ns fin !

" Qui a jamais vu, dit un vieux et naïf uteur,[1] un régiment de soldats marcher ns un bel ordre, le capitaine cuirassé en te, suivi des mousquetaires, puis des arquebusiers suivis eux-mêmes du reste de la troupe, les tambours battant en mesure ; et qui voit après une bande de marmousets, cheminant par les rues avec des épées de bois au côté et des échalas sur l'épaule, donnant du tambour sur un chaudron, chacun commandant son compagnon : celui-là voit dans les premiers l'ordre de la vraie Eglise, et dans les seconds le désordre de ces églises bâtardes qui voudraient contrefaire la vraie."

VII.

Divisions religieuses des catholiques.

Au sein de l'unité catholique, on se divise parfois sur des questions religieuses ; on discute, on écrit pour et contre. Les impies qui ne comprennent pas ces luttes en tirent injustes conséquences contre la religion

1. Florimond de Rémond, *Histoire de la naissance et progrès de l'hérésie.*

elle-même. Mais ces divisions ont-elles portée qu'on leur prête ? Ont-elles le moind rapport avec les divisions religieuses des pr testants ?

En aucune manière. Les catholiques o tous la même foi, parce qu'ils ont tous même principe de foi qui est l'obéissance l'enseignement de l'Eglise. Ils sont absol ment d'accord sur le dogme proprement d. C'est sur le dogme, au contraire que divisent les sectes protestantes. Leur pr tention de se réunir sur un terrain commu qu'elles appellent les *points fondamentaux* e une illusion démentie par les faits. Elles sont d'accord sur rien, sinon sur l'existence DIEU. Sur les sept cents pasteurs qui pré chent l'hérésie et attaquent l'Eglise en France M. de Gasparin constatait naguère qu'il y avait cinq cents qui ne croyaient pas en l divinité de JÉSUS-CHRIST, en la Sainte-Trinité à la régénération baptismale, etc. Il y en beaucoup qui, à la suite du professeur Scher rer théologien de Genève, ne croient plus l'inspiration de la Bible. C'est donc préc sément sur les *points fondamentaux* et seu fondamentaux, que les protestants sont sépa rés, ainsi que le grand Bossuet le constatai il y a deux siècles.

Les catholiques, au contraire, n'entrent e ne peuvent entrer en discussion que sur des points de doctrine que l'Eglise ne propose pas à leur croyance, et que l'on appelle pour cette raison des *opinions*. Toute opinion est

e et diffère en cela des croyances. Etant libres de soutenir leurs opinions, les catholiques, les docteurs, quelquefois même les évêques expriment et défendent des sentiments opposés les uns aux autres. De ces luttes doctrinales jaillissent d'ordinaire des lumières précieuses, et leur ensemble enrichit la science théologique qui n'est pas le simple catéchisme de la foi, mais bien le travail de l'esprit humain sur les inébranlables et magnifiques données de la foi.

Si l'Eglise juge à propos, dans sa sagesse, de définir quelques-unes de ces doctrines, les catholiques cessent de les pouvoir discuter et les *croient*. L'opinion est devenue un dogme, et ce qui était subjectivement douteux est désormais certain.

Les divisions des catholiques portent encore et surtout sur des appréciations de conduite. Les uns, par exemple, croient préférable pour le bien de la religion que les ennemis de l'Eglise soient attaqués de front, qu'on ne pactise point avec eux, et qu'on repousse avec énergie leurs attaques et leurs erreurs ; les autres appellent cette conduite de la violence, de l'imprudence ; ils entendent autrement la charité et croient qu'on doit essayer d'apprivoiser les loups.

Qui ne voit que nos divisions en ce point laissent complétement intacte notre unité religieuse ? C'est cependant ce qui scandalise si profondément ces bons pasteurs protestants, si amis de l'unité, de la vérité et de

la charité. Pauvres gens, qui voient la petite paille dans notre œil et oublient la poutre qui crève le leur !

VIII.

Comment l'enseignement de l'Eglise est la vraie règle de la foi.

On entend par *règle de foi* ce qui détermine les chrétiens à admettre telle ou telle doctrine, et à rejeter telle ou telle autre.

Or, quelle est cette règle à laquelle nous devons nous conformer pour fixer nos croyances? Quelle est la vraie règle de la foi ?

Ici, comme toujours, les protestants sont en désaccord avec l'Eglise catholique. Quinze cents ans après la prédication des Apôtres, Luther découvrit dans sa tête que tout le monde s'était trompé jusqu'à lui, et que la vraie, la seule règle de foi des chrétiens, c'était la Bible. Les protestants admettent tous ce principe que nous examinerons plus loin. Constatons en attendant ce que tous les chrétiens ont cru depuis les Apôtres jusqu'à Luther, ce que nous croyons encore maintenant, à l'exemple de nos pères, et ce que les chrétiens croiront après nous, jusqu'à la fin des temps.

Notre-Seigneur a choisi douze hommes entre ses disciples et les a envoyés au monde pour enseigner en son nom et par son autorité la religion chrétienne : " Toute puissance

m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer toutes mes lois. Prêchez l'Evangile à toute créature. Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. Et voici que moi-même je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde [1]."

Cette dernière parole du Fils de Dieu montre clairement que la puissance spirituelle et la mission des Apôtres doivent demeurer dans l'Eglise comme un ministère permanent, jusqu'à la fin des siècles. Or, s'il est un fait historique irrécusable, c'est que depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, les pasteurs de l'Eglise catholique, qui remontent par une succession légitime et non interrompue jusqu'à saint Pierre et aux Apôtres, ont exercé et exercent encore ce ministère.

Et quel est ce ministère ? quelle est cette puissance qui vient de Jesus-Christ même et par laquelle des hommes *faillibles* nous enseignent *infailliblement*, nous conduisent *infailliblement* dans la voie du salut ? C'est ce qu'on appelle l'autorité de l'Eglise, c'est-à-dire l'autorité du Souverain-Pontife, successeur de saint Pierre, chef de l'Eglise, et l'autorité des Evêques, auxiliaires du Pape dans la grande œuvre de la sanctification des hommes.

---

1. Saint Mathieu, XXVIII. Saint Luc, X ; Saint Marc, XVI.

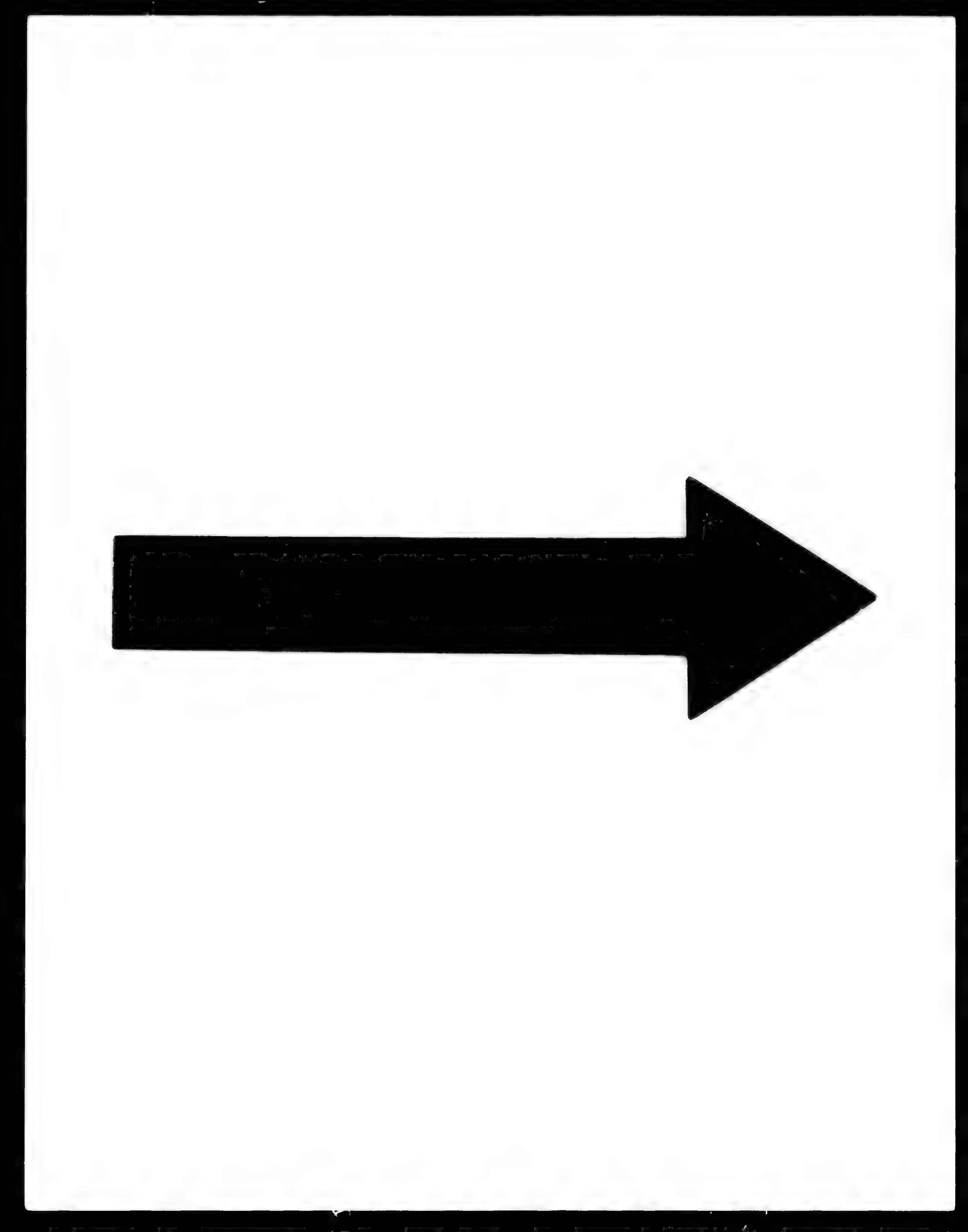
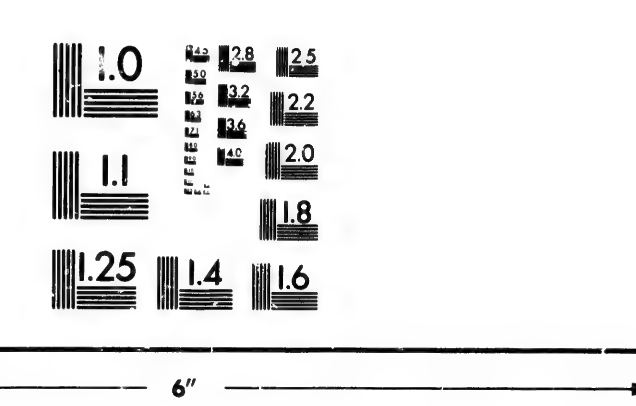
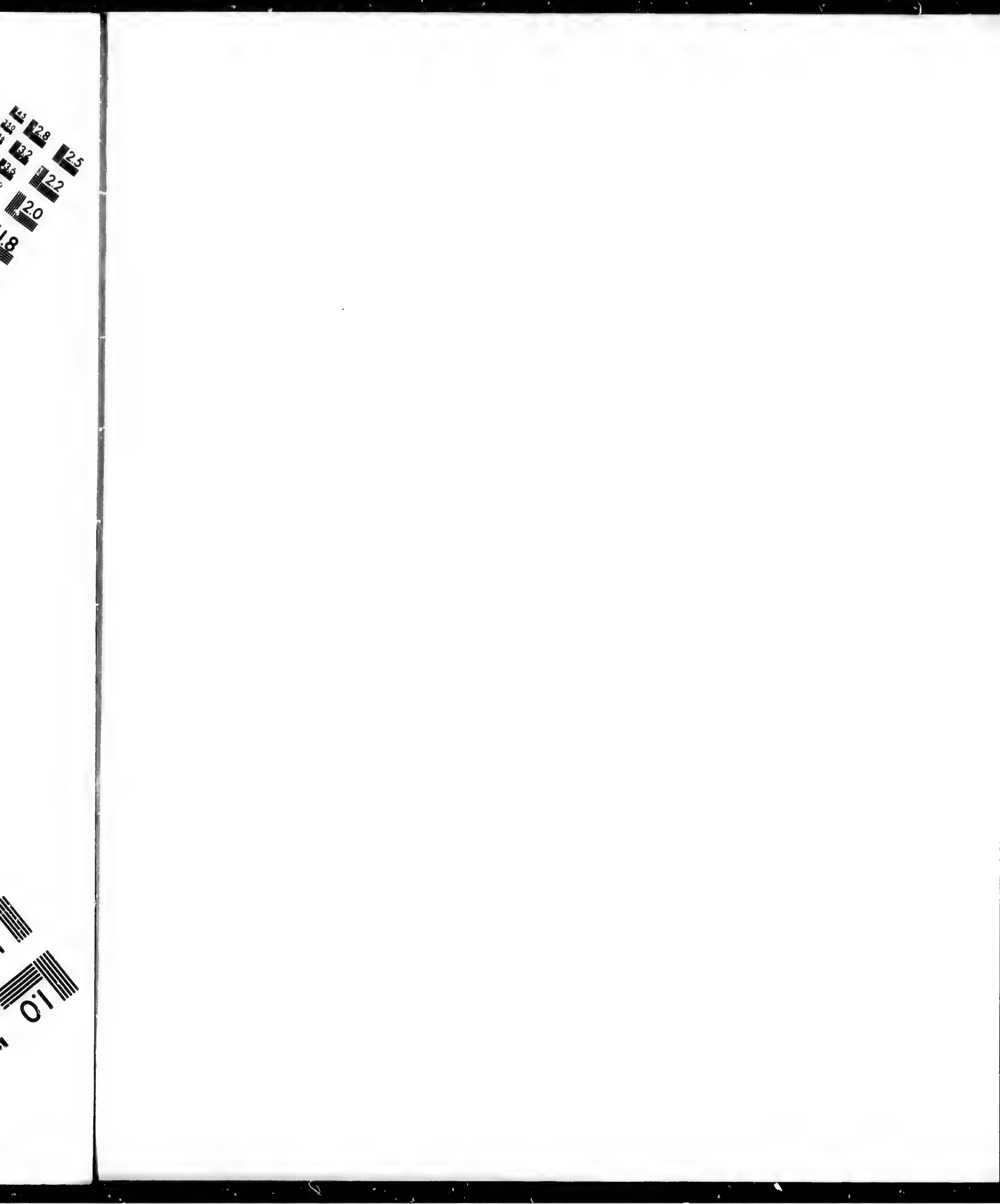


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Cette autorité divine, bien qu'elle soit confiée à des hommes, est la vraie, la seule règle de la foi. C'est là ce qu'ont cru tous les siècles chrétiens ; c'est là ce qu'ont enseigné tous les Docteurs, tous les Pères de l'Eglise. Ce que nous devons croire, c'est ce que le Pape et les Evêques enseignent ; ce que nous devons rejeter, c'est ce que le Pape et les Evêques condamnent et rejettent. Quand une doctrine est douteuse, c'est au tribunal du Pape et des Evêques que nous devons nous adresser pour savoir à quoi nous en tenir ; et c'est de là seulement, c'est de ce tribunal toujours vivant et toujours assisté de DIEU, qu'émanent les jugements sur les choses de la religion et en particulier sur le vrai sens des Ecritures.

Telle est la règle de la foi de tous les chrétiens, règle d'institution divine que nul ne peut rejeter sciemment, sous peine de perdre son âme. "*Qui vous méprise me méprise !*" Tel est le principe inébranlable de l'unité et de la vie de l'Eglise. C'est grâce à lui que depuis dix-huit siècles, les catholiques ont toujours la même croyance.

Les protestants, au contraire, privés de cette règle divine, "flottent, comme dit saint Paul, à tout vent de doctrine," et, malgré la Bible qu'ils ont entre les mains, croient aujourd'hui ce qu'ils rejetaient hier, rejetteront demain ce qu'ils croient aujourd'hui, et finissent par ne rien croire du tout.

Examinons maintenant, en quelques mots,

la prétention des protestants de substituer, à cette autorité invariable et toujours vivante de l'Eglise, un livre, divin sans aucun doute, mais muet et inanimé comme sont tous les livres, et qui ne peut réclamer quand on se trompe sur le sens des paroles sacrées qu'il contient.

IX

Comment la sainte Bible n'est pas et ne peut pas être la règle de notre foi.

La Bible est véritablement la parole de Dieu. Nous le savons tout aussi bien et même beaucoup mieux que les protestants. Tout ce qui est dans la Bible est d'enseignement divin ; et cependant la Bible n'est pas et ne peut pas être la règle de notre foi, dans le sens que prétendent les protestants.

Pourquoi ?

1° La Bible ne peut pas être la règle de notre foi, parce que Jésus-Christ n'a pas dit à ses Apôtres : Allez et colportez des Bibles, mais bien : " Allez et enseignez toutes les nations ; qui vous écoute, m'écoute." — " Le christianisme, dit le protestant Lessing[1], était déjà répandu avant qu'aucun des évangélistes se mît à écrire le vie de Jésus. On disait le *Pater* avant qu'il fut écrit dans saint Matthieu, car Jésus-Christ lui-même l'avait

---

1. Lessing, *Beitrage fur Geschichte und litteratur*, t. IV, p. 182.

appris à ses disciples qui l'avaient *transmis* aux premiers chrétiens..., on baptisait au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, avant que la formule du baptême eût été écrite par le même saint Mathieu dans son Evangile, car JÉSUS-CHRIST l'avait prescrite *verbalement* à ses Apôtres."

Cette première preuve, qui est une preuve de fait, en vaut bien une autre, et les protestants n'ont jamais rien trouvé de raisonnable à y opposer.

2° La Bible ne peut pas être la règle de notre foi, parce qu'il suffit de parcourir les livres saints, et en particulier le Nouveau-Testament, pour s'appercevoir que ces livres ne sont pas un catéchisme, c'est-à-dire un enseignement religieux clair et complet. Les Evangiles, les Actes des Apôtres, et en général les livres historiques, sont simplement des récits présentés à l'édification des fidèles ; les Epitres de saint Paul et des autres Apôtres sont des fragments détachés, traitant de tel et tel point de doctrine en particulier ; le plus souvent ce sont des réponses à des questions spéciales ou bien des allusions à certaines erreurs qui n'existent plus. Les Psaumes sont avant tout des prières, et les livres des Prophètes sont l'annonce de l'avénement du Christ et des grandes destinées de son Eglise. Jamais les Apôtres et les autres auteurs inspirés n'ont prétendu donner, dans ces fragments écrits, un code d'enseignement complet, une formule de

croyance. Cela est évident et saute aux yeux à la première lecture.

“ Les Apôtres, dit le célèbre protestant Grotius, n'ont pas eu l'intention d'exposer tout au long dans leurs épitres les doctrines nécessaires au salut ; ils les écrivaient *occasionnellement* au sujet de questions qui se présentaient à eux[1].”

3° La Bible ne peut pas être la règle de notre foi, parce qu'elle renferme une foule de passages difficiles qui, par leur profondeur divine, échappe aux intelligences les plus lumineuses. Les efforts des docteurs de l'Eglise pour en pénétrer le sens, efforts souvent déçus, montrent assez combien les saintes Ecritures, sont difficiles à comprendre. “Approfondir le sens des Ecritures, dit Luther lui-même, est chose *impossible ;* nous ne pouvons qu'en effleurer la superficie ; en comprendre le sens serait merveille. Que les théologiens disent et fassent tout ce qu'ils voudront, pénétrer le mystère de la parole divine sera toujours une entreprise audessus de notre intelligence. Ses sentences sont le souffle de l'Esprit de Dieu : donc elles défient l'intelligence de l'homme [2].”

Que faut-il donc penser d'une règle de foi qui, de l'aveu de Luther et d'une foule de protestants, au lieu d'expliquer la foi, a besoin elle-même de difficiles et longues explica-

1. H. Grotius, Ep. 582.
2. Voir Audin, *Vie de Luther*, t. II, p. 339

tions? Du reste, les protestants ne seraient pas bien venus à nier les difficultés de l'interprétation de la Bible ; leurs interminables disputes et dissidences sur presque tous les textes de ce saint livre parlent assez haut. Il est même remarquable de voir que ce sont les passages les plus simples et les plus clairs des Ecritures qui ont soulevé parmi eux le plus de disputes et de divisions. On a compté plus de *deux cents* interprétations protestantes de la parole de Notre-Seigneur à la sainte Cène : " Ceci est mon corps !"

4° Enfin, la parole de Dieu dans la Bible n'est pas et ne peut pas être la règle de la foi des chrétiens, parce que, si cela était, la religion chrétienne ne serait pas faite pour les pauvres et les petits, c'est-à-dire pour ceux que Jésus a déclarés les enfants privilégiés de son amour.

X.

Le protestantisme n'est pas et ne peut pas être la religion du peuple.

Non, le protestantisme n'est pas fait pour le peuple. Jésus aime les pauvres et les humbles ; or, le protestantisme, en donnant la lecture de la Bible comme règle fondamentale de la foi chrétienne, exclut le peuple du christianisme. En effet, les pauvres, ou bien ne savent pas lire, et qu'est-ce qu'un livre

pour qui ne sait pas lire[1] ? ou bien n'ont pas le temps de lire, absorbés qu'ils sont par le travail des mains, et qu'est-ce qu'un livre pour qui n'a pas le temps de lire ? Si le protestantisme a raison, si pour faire son salut il faut lire la Bible, "alors, dit encore le luthérien Lessing, combien je vous plains, vous tous qui êtes nés dans des pays dont la langue ne sait point parler la Bible[2] ; vous qui, nés dans les conditions de société où l'on manque de toutes connaissances, ne savez pas lire la Bible ! Vous croyez être chrétiens parce que vous êtes baptisés ? Malheureux ! ne voyez-vous pas qu'il est aussi nécessaire au salut de savoir lire que d'avoir reçu le baptême ? Et encore j'ai grand'peur qu'il vous faille apprendre l'hébreu, si vous voulez être bien assurés de sauver votre âme."

Lors même que tous les pauvres sauraient lire, en seraient-ils beaucoup plus avancés pour cela ? Ne se verraient-ils pas arrêtés à chaque verset comme nous disions tout à

1. Or, il est à noter que pendant quinze siècles, c'est-à-dire jusqu'à l'invention de l'imprimerie, presque personne ne savait lire dans le peuple. Tous ces pauvres gens auraient donc vécu sans moyen d'arriver à la foi ! C'est absurde.

2. Il a été constaté par des rapports scientifiques émanant de savants protestants qu'il est *absolument impossible* de traduire la Bible en certains idiomes, qui n'ont pas d'expressions pour rendre la plupart des idées exprimées dans le saint Livre.—Voilà donc des nations entières qui ne pourront jamais arriver à la foi, si la foi doit se former par la lecture de la Bible !

l'heure ? Et qu'on ne dise pas qu'il suffit au peuple que les pasteurs lisent et expliquent une fois par semaine l'Ecriture sainte dans leurs prêches ! Ces explications ne sont que des opinions personnelles, qui ne reposent sur aucune autorité et qui varient suivant le caprice de chacun. Ce n'est plus la parole de Dieu, c'est la parole de M. X*** ou de M. Z***, ce qui est bien différent.

Que le peuple sache ou ne sache pas lire, il est donc absolument impossible que la Bible soit la règle de sa foi. Dieu, en donnant la Bible comme règle de foi, aurait exclu de son Eglise et du salut éternel presque tous les hommes ; ce qui est une impiété et ce que personne ne croira jamais.

Donc le protestantisme qui veut nous dire : " Prenez et lisez ma Bible ; passez-vous de l'Eglise et des prêtres ; contentez-vous de la seule parole de Dieu contenue dans l'Ecriture," ne peut pas être la religion du peuple, et par conséquent ne peut pas être et n'est pas le vrai christianisme, la religion de tous.

XI

Comment il est impossible à un protestant de savoir si la Bible qu'il lit est la parole de Dieu.

Je défie tous les protestants passés, présents et futurs, de me démontrer, sans faire brèche à leurs principes, que la Bible est vraiment la parole de Dieu.

Pour moi, catholique, la question est résolue. Je sais ce qu'est la sainte Ecriture. L'Eglise de DIEU, l'autorité infaillible, et vivante que JÉSUS-CHRIST a instituée sur la terre pour me faire connaître et pratiquer la vraie foi, me présente les livres saints et me dit, au nom de JÉSUS-CHRIST : Ces livres sont les écrits des Prophètes et des Apôtres. Non-seulement ils sont authentiques, c'est-à-dire écrits par les auteurs auxquels on les attribue, mais ils sont inspirés, c'est-à-dire écrits avec l'assistance de l'Esprit-Saint, et ils renferment vraiment la parole de DIEU.—Je crois à l'enseignement de l'Eglise, et, logique dans ma foi, je dis et je crois que la Bible est la parole de DIEU.

Mais le protestant, qui rejette l'autorité de l'Eglise, ne peut plus raisonner ainsi. Avec la Bible à la main, il demeure sans réponse, quand on lui demande pourquoi il a foi à ce qu'elle contient.

I. Les livres de la Bible sont-ils authentiques ? demanderai-je d'abord aux protestants ; comment savez-vous qu'ils sont écrits par les Prophètes et par les Apôtres dont ils portent les noms ?

Ici naissent des questions historiques fort embrouillées et dont plusieurs, on peut le dire, sont inextricables. " Chaque individu, dit le professeur protestant Shœrer[1], est appelé ici à se prononcer sur des matières au

1 *La Critique et la Foi*, par E. Schœrer de Genève.

sujet desquelles les docteurs doutent et diffèrent ; le plus simple des fidèles doit, avant d'être sûr de sa foi, résoudre des questions *d'authenticité*, de *critique* et d'*histoire*....En vérité, voilà une assiette bien solide pour la foi des fidèles ! voilà nne règle bien accessible à la masse du peuple chrétien ! "—Nous autres catholiques, nous n'avons pas besoin d'entrer dans ce dédale ; l'Eglise nous affirme une authenticité dont elle transmet d'âge en âge la certitude à ses enfants.

11. Mais en admettant, par impossible, qu'un protestant puisse savoir certainement que tous les livres de la Bible ont été écrits par les saints auteurs auxquels ils sont attribués, comment saura-t-il qu'ils sont vraiment *inspirés*, et que ce ne sont pas de bons livres ordinaires ?

Il est très-possible que saint Paul, saint Jean, saint Matthieu, aient écrit une foule de lettres et peut-être même des ouvrages religieux qui n'étaient point inspirés du tout. Comment saurez-vous, en dehors de ce jugement infaillible de l'Eglise, si tel ou tel écrit de ces auteurs est inspiré ou ne l'est pas ?

Direz-vous que le Saint-Esprit, qui assiste tous les chrétiens, vous fait reconnaître les livres inspirés ? Comment se fait-il alors que parmi vous, on soit si peu d'accord sur ce point, que Luther rejette tel livre que vénère Calvin, et que les protestants de nos jours admettent des livres que méprisaient leurs pères, le livre de Tobie, par exemple, de

Ruth, d'Esther; l'épître de l'Apôtre saint Jacques, celle de saint Paul aux Hébreux, etc? Sur les quatre Evangiles eux-mêmes les protestants ne peuvent s'accorder, et de nos jours encore tel pasteur ne reconnaît que l'Evangile de saint Mathieu, tel autre le seul Evangile de saint Jean.

Cette question fondamentale s'il en est, de la *certitude* de l'inspiration des livres saints. arrête et arrêtera toujours le protestant dès le premier pas qu'il voudra faire dans la voie du raisonnement. C'est une difficulté mortelle pour le protestantisme.

Aussi, bien des protestants qui veulent raisonner leur foi, voyant tout leur édifice religieux reposer sur une base qui, pour eux, est nécessairement douteuse, perdent peu à peu ce qui leur restait de croyance et tombent dans le rationalisme ou dans l'indifférence.

III. Terminons en ajoutant une troisième réflexion : Lors même qu'un protestant pourrait arriver à la certitude de l'authenticité et de l'inspiration de la Bible, comment saura-t-il que la traduction dont il se sert et qu'il distribue autour de lui est *parfaitement* fidèle, et ne donne pas, comme il arrive souvent, le sens erroné du traducteur pour le sens véritable et incompris de l'original?

Il est peu d'hommes qui sachent l'hébreu assez du moins pour le parfaitement traduire ; et d'ailleurs, on ignore en quelle langue certains de nos livres saints ont été originairement écrits.

L'autorité de l'Eglise nous tient lieu, je le répète, de toutes ces recherches impossibles. Mais les pauvres protestants, en face de ces difficultés insurmontables pour eux, ou bien abandonnent la partie et ne s'occupent plus de la Bible, ni de la foi, ni de la religion, ou bien leurs études non dirigées leur donnent le vertige, et, sans guide dans ce labyrinthe, ils arrivent par la voie du doute à la négation de toute vérité; ou bien enfin, conservant, sans la raisonner, leur foi à la sainte Ecriture, il laissent là le libre examen, et, sur le témoignage de la *tradition catholique*, ils croient à l'inspiration divine de la Bible que le protestantisme est impuissant à leur démontrer. Ceux-là sont, en ce point, catholiques sans le savoir, et fort heureusement beaucoup en sont là.

Chaque fois qu'un protestant invoque l'autorité de la Bible, il invoque, à son insu, l'autorité de la sainte Eglise catholique, sans l'attestation infaillible de laquelle la démonstration de l'inspiration divine des Ecritures est impossible. "*Evangeliis non crederem*, disait saint Augustin au IVe siècle, *nisi me commoveret Ecclesiæ catholicæ auctoritas.*"— "Je ne croirais point aux Evangiles, si l'autorité de l'Eglise catholique ne me forçait d'y croire."

XII.

Jusqu'où peut mener le principe protestant qui donne la Bible comme règle de foi.

Si la Bible, interprétée selon la prétendue inspiration de chaque lecteur, était la règle de la foi, chacun serait obligé en conscience à croire et à faire ce qu'il découvrirait dans sa Bible.

Or, d'après ce principe, qui est, on ne peut le nier, le grand principe du protestantisme, les protestants ne peuvent qu'approuver les abominables et impures folies de tant de sectes prétendues évangéliques qui, depuis les *anabaptistes* jusqu'aux *mormons*, osent appuyer leurs infamies sur des textes incompris de l'Ecriture. Bien plus, ils sont obligés de reconnaître pour leurs frères légitimes, pour de bons et logiques protestants, ces mormons, ces anabaptistes, ces ignobles sectaires qui sont l'opprobre de l'humanité.

Que d'impudicités ne se sont point autorisées de cette parole du Seigneur : “ *Croissez et multipliez !* ” Les anabaptistes de Munster, et après eux bien d'autres, en conclurent la légitimité de la polygamie. C'est sur je ne sais quel passage de l'Evangile que Luther, Bucer et Mélanchton, s'appuyèrent pour permettre à Philippe, landgrave de Hesse, d'avoir deux femmes à la fois.

Toujours au nom de l'Ecriture, de la parole de Dieu, Luther poussa les paysans de l'Alle-

magne à se révolter contre les princes, puis, effrayé de son propre ouvrage, excita les princes à massacrer les paysans. Jean de Leyde découvrit en lisant la Bible qu'il devait épouser onze femmes à la fois; Hermann y vit qu'il était le Messie envoyé de DIEU; Nicolas, que tout ce qui a rapport à la foi n'est pas nécessaire, et qu'il faut vivre dans le péché, afin que la grâce abonde; Simpson prétend y lire qu'il faut marcher tout nu dans les rues, pour montrer aux riches qu'ils doivent être dépouillés de tout; Richard Hill trouve dans la Bible que l'adultère et l'homicide sont des œuvres qui opèrent pour le bien, et il ajoute que si ces crimes sont unis à l'inceste, ils rendent plus saints sur la terre et plus joyeux dans le Ciel.

De l'aveu même des protestants honnêtes, il n'est point de crime et d'abomination qui n'ait trouvé sa prétendue justification dans un texte de l'Ecriture, interprété en dehors de l'autorité tutélaire de l'Eglise.

Que faut-il penser d'un principe qui a de pareilles conséquences?

XIII.

L'Eglise catholique défend-elle la lecture de la Bible?

L'Eglise, qui a reçu des mains de DIEU le trésor des saintes Ecritures, n'a pas de plus

grand désir que de voir ses enfants se nourrir de la divine parole, et en méditer les oracles. Néanmoins elle entoure cette lecture excellente de certaines précautions que la foi et l'expérience prescrivent également à sa prudence maternelle.

Elle se souvient que Satan s'est servi de l'Ecriture sainte pour tenter le Christ au désert et que les Scribes et les Pharisiens ne combattaient JESUS et ses Apôtres qu'au nom de la parole de DIEU. Elle se rappelle que son premier Pontife, le prince des Apôtres, parlant des Ecritures inspirées, enseignait " qu'il s'y rencontre des passages difficiles à comprendre, que des hommes sans doctrine et à l'esprit changeant dépravent ainsi que le reste des Ecritures pour leur propre ruine[1]. Et c'est l'Ecriture elle-même qui oblige l'Eglise à donner avec prudence l'aliment divin à ses enfants. L'expérience se joint à la foi, en cette matière si grave; et l'exemple de tous les hérétiques et en particulier des hérétiques modernes lui a fait voir que cette lecture de la Bible pourrait, dans de certaines conditions, et spécialement dans les traductions en langue vulgaire, être fort dangereuse. Elle a donc tracé des règles très-simples et très-sages destinées, non pas à

---

1 " ... In quibus sunt quædam difficilia intellectu quæ indocti et instabiles depravant, sicut et cæteras Scripturas, ad sua ipsorum perditionem." (2ème Ep. de S. Pierre, ch. 3,v. 16.)

empêcher cette lecture sanctifiante, mais à en écarter les dangers.

La première de ces règles est de recevoir des pasteurs légitimes de l'Eglise, et d'eux seuls, le texte et l'interprétation de l'Ecriture, de peur, comme l'ajoute l'Apôtre saint Pierre, que, " ballottés par l'erreur des faux doc-" teurs, les chrétiens ne déchoient de cette " solidité de doctrine qui est leur bien pro-" pre ; *ne insipientium errore traducti excidatis* " *a propria firmitate.*"

Puis l'Eglise ordonne que l'on se serve de certaines traductions de l'Ecriture sainte examinées avec soin et approuvées par l'autorité ecclésiastique ; et, de la sorte, les fidèles sont assurés que ce qu'ils lisent est bien la parole de DIEU, et non pas la parole humaine de quelque traducteur ignorant ou perfide. L'Eglise veut en outre, que l'on consulte cette même autorité qui seule peut juger, si l'on est dans des dispositions convenables d'esprit et de cœur pour tirer profit de cette sainte lecture. Le simple énoncé de ces règles pratiques suffit pour en faire comprendre la profonde sagesse. Elles ne sont pas seulement sages, elles sont nécessaires.

L'Eglise montre par là combien elle a plus de souci de la sainte parole de DIEU que ces téméraires novateurs qui, sous prétexte de la mettre à la portée de tous, l'ont jetée dans la boue et l'ont indignement profanée. L'Eglise catholique seule respecte la Bible,

parce que seule elle en comprend la sainteté et le véritable usage.

Ajoutons ici, ce que plusieurs ignorent, qu'on lit beaucoup plus l'Ecriture sainte dans l'Eglise catholique que chez les protestants, du moins chez ceux de France. A la Messe, on lit *chaque jour* des fragments de l'ancien Testament ou des Epitres des Apôtres, et les passages les plus saillants du saint Evangile. Beaucoup de catholiques portent habituellement sur eux le Nouveau Testament ou du moins les quatre Evangiles, et cette pieuse pratique est de règle dans les séminaires. Il est peu de prêtres qui, chaque jour, ne consacrent un certain temps à la lecture et à la méditation de l'Ecriture sainte. Je ne sais si MM. les pasteurs lisent beaucoup l'Ecriture, mais je puis affirmer que leurs ouailles ne la lisent guère. Dans beaucoup de familles protestantes, les parents en défendent, et certes avec raison, la lecture à leurs enfants, à cause des nombreux passages qui ne peuvent être mis prudemment sous les yeux d'un jeune homme ou d'une jeune fille.

L'Ecriture est avant tout le livre sacerdotal, le livre des prêtres ; les prêtres qui sont chargés d'enseigner et de sanctifier les autres fidèles la reçoivent comme leur dépôt le plus précieux après l'Eucharistie. Ils l'expliquent au peuple et en nourrissent les âmes tout en s'en nourrissant eux-mêmes les premiers. Ils ont mission de la faire aimer et respecter

de tous, de la donner à chacun selon ses besoins spirituels, et de conserver ainsi à la parole de DIEU son caractère essentiel qui est d'être *lumière* et *vie*.

Les saints prêtres et les vrais chrétiens ont pour le livre des Ecritures des respects et un amour qui ne se peuvent dire. Saint Charles Borromée, le grand Archevêque de Milan, le grand Réformateur du clergé d'Italie au XVIe siècle, ne lisait la Bible qu'à genoux, la tête nue ; et on l'a vu demeurer quatre heures de suite absorbé dans ce divin travail. Saint Philippe de Néri, baignait de ses larmes les pages sacrées qu'il savait par cœur. Il en était de même de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul. M. Olier, le réformateur de la discipline ecclésiastique en France, entourait le livre de la Bible d'une vénération merveilleuse. Il l'avait fait magnifiquement relier en argent massif ; il ne le posait jamais à côté de ses autres livres. Avant de l'ouvrir il se revêtait de son surplis, et, comme saint Charles, ne le lisait qu'à genoux, malgré ses infirmités. La pieuse compagnie de Saint-Sulpice, qui dirige une grande partie de nos séminaires de France, inspire ces mêmes sentiments de religion aux jeunes ecclésiastiques qu'elle a mission de former et s'empressent de suivre une direction aussi catholique.

JÉSUS est la manne cachée des Ecritures. Bienheureux est celui qui l'y cherche et l'y trouve ! Bienheureuse est l'âme fidèle qui,

à la lumière de la sainte Eglise et de la vraie foi, et dans un esprit de piété, d'amour et de sanctification, scrute l'adorable parole de Dieu et en fait avec le Sacrement de l'autel l'aliment substantiel d'une vraie et solide piété !

XIV.

La Bible, toute la Bible, rien que la Bible.

Voilà ce que le menu peuple protestant, comme les grands docteurs, ne cesse de crier aux catholiques. La Bible, c'est toute la religion ! Lisez la Bible, et vous êtes sûrs d'y trouver la foi et le salut ! Voulez-vous vous débarrasser de toutes les superstitions romaines, lisez la Bible ! Aspirez-vous à une religion commode, facile et dégagée de pratiques gênantes, ayez une Bible ! Voulez-vous compter pour un converti et un élu de Dieu, acceptez une Bible !

Tout faux et impossible que soit ce principe qui fait d'un livre diversement interprété l'unique règle de foi, on serait tenté de croire qu'au moins les protestants le respectent et le prennent au sérieux. Il n'en est rien, et nous n'avons qu'à ouvrir la Bible pour y trouver entre le texte sacré et les doctrines protestantes de flagrantes contradictions sur les points les plus importants :

Croyances et pratiques protestantes.	*Textes de la sainte Ecriture.*
Les ministres disent : " Il n'y a point d'autre autorité en religion que la Bible. C'est à elle seule qu'il faut croire. Tout enseignement qui vient par l'homme, si ce n'est pas le texte de la Bible, est usurpation et mensonge. "	Jésus-Christ dit aux douze apôtres : " Ainsi que mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie. " (Saint Jean, IV, 58.) — " Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre : allez donc et instruisez tous les peuples,... leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. " (Saint Mathieu, XXVIII, 18.) — "Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise." (Saint Luc, X, 16.)
Les ministres disent : " En religion, on ne doit obéir à personne qu'à la Bible, à la pure parole de Dieu."	Et saint Paul : " Obéissez à vos conducteurs et soyez soumis à leur autorité ; car ce sont eux qui veillent pour le bien de vos âmes, comme devant en rendre compte."(Hébr., XIII, 17.)
Les ministres disent : " Les évêques sont de trop, leur ministère est usurpé."	Saint Paul dit aux évêques : " Le Saint-Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu." (Act., XX, 28.)

Les ministres disent : " L'Ecriture est facile à saisir, et en la lisant, on est à l'abri de toute erreur."

Saint Pierre dit en parlant des épitres de saint Paul : " Dans ses lettres il y a quelques endroits difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers détournent, aussi bien que les autres Ecritures, à de mauvais sens, pour leur propre ruine." St. Pierre, II, III, 16.)

Le Sauveur, on le sait, n'a rien écrit ; il n'a point recommandé à ses Apôtres d'écrire ; il n'a laissé aucune parole pour indiquer aux chrétiens qu'ils devraient lire ce qu'écriraient les Apôtres. Aussi, dans la primitive Eglise, on priait, on jeûnait, on recevait le baptême, la sainte communion, on pratiquait la religion entière et on obtenait le salut sans lire l'Evangile, qui n'était pas encore écrit. Cette petite remarque, que nous avons déjà faite et sur laquelle nous insistons, infirme passablement le grand dogme protestant qu'il faut necessairement lire l'Ecriture pour connaître la religion et être sauvé.—Qu'a donc fait JÉSUS-CHRIST pour établir et maintenir la religion ? Il a ordonné aux Apôtres de la prêcher : tout est là. Les Apôtres ont jugé utile de mettre en écrit quelques-uns de leurs enseignements et les traits les plus saillants de la vie du divin Maître : c'est ce qui forme l'Evangile. Le reste, ils ont continué à l'enseigner de vive voix, sans l'écrire : c'est la TRADITION.

Ainsi la tradition a une autorité divine, aussi bien que l'Evangile. Venons maintenant aux textes, et voyons si le dire des ministres s'accorde avec le dire de l'Ecriture :

Les ministres disent : " Nous ne voulons point de traditions."	Saint Paul dit : "Gardez les *traditions* que vous avez recueillies soit de mes discours, soit de mes lettres." (Thess., II, 14.)
Les ministres disent : " Tout ce que Jésus a fait et dit se trouve dans l'Evangile."	Saint Jean dit en terminant son Evangile : "Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses." (XXI, 25.)
Les ministres disent : " Il n'y a pas d'autre doctrine des Apôtres que ce qu'ils ont écrit."	Saint Paul dit à l'évêque Timothée : " Ce que vous avez appris de moi devant plusieurs témoins, donnez-le en dépôt à des hommes fidèles, qui soient eux-mêmes capables d'en instruire d'autres." (II Tim., II, 2.). Et saint Jean : "Quoique j'eusse plusieurs choses à vous écrire, je n'ai point voulu le faire sur du papier et avec de l'encre, espérant vous aller voir et vous en entretenir de vive voix."

Les ministres disent :
“ La justification et le salut de l'homme s'obtiennent par la foi seule. Les œuvres sont inutiles et sans efficacité.”

Saint Jacques dit : “Mes frères, que servira-t-il à quelqu'un d'avoir la foi, s'il n'a pas les œuvres ? La foi pourra-t-elle le sauver ? Aussi la foi qui n'a point les œuvres est morte en elle-même... Notre père Abraham ne fut-il pas justifié par les œuvres, lorsqu'il offrit son fils Isaac sur l'autel ?... Vous voyez donc que c'est par les œuvres que l'homme est justifié, et non pas seulement par la foi.” (II, 14 et suiv.)

Aux jours de la Réforme, un peintre fit le tableau de l'institution du saint Sacrement. On voyait au milieu le divin Sauveur distribuant la Communion aux Apôtres en prononçant la parole sacrée : *Ceci* EST *mon corps* ;—à droite, un peu plus bas, Luther donnait la cène aux siens, en disant : *Ceci* CONTIENT *mon corps;*—à gauche, Calvin faisait la même chose, en disant : *Ceci* EST LA FIGURE *de mon corps*. Au fond, l'artiste avait écrit en grosses lettres : *Auquel des trois faut-il croire ?* Ce tableau fut plus éloquent que de longs discours.

Les ministres disent :
" Le Sauveur n'a point voulu donner sa chair à manger ; c'est là une erreur forgée par l'Eglise romaine."

Notre-Seigneur Jésus-Christ dit en saint Jean, vi, 48 et suiv. : " Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel... Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde..." Les Juifs disputaient donc entre eux, disant : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ?...Et Jésus leur dit : " En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous, car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage."

Les ministres disent :
" Dieu seul remet les péchés. Il n'a point communiqué aux hommes le pouvoir de les remettre."

Et Jésus-Christ dit à ses envoyés : " Recevez l'Esprit-Saint ; les péchés seront remis à qui vous les remettrez, ils seront retenus à qni vous les retiendrez." (Saint Jean, xx, 22.) — " Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux." (Saint Matthieu, xviii, 18.)

Il serait facile de poursuivre cette confrontation d'où ressort avec évidence l'opposition

qui règne en une foule de points entre l'enseignement des pasteurs et cette parole de DIEU qu'ils font profession de vénérer et d'accepter tout entière. Que devient, devant ces preuves incontestables, la fameuse devise des protestants : la Bible, toute la Bible ?

Aussi bien des protestants, à la vue de ces inconséquences, vont jusqu'à rejeter entièrement la Bible sur laquelle ils ne peuvent plus appuyer leurs doctrines ? Une foule de pasteurs la considèrent comme un livre purement humain. "On ne peut nier, dit M. Coquerel [1], que les livres saints contiennent des contradictions et des erreurs de fait."—"Pour la majorité des protestants, disait dans une adresse au roi de Prusse le Magistrat de Berlin au nom du protestantisme berlinois, l'Ecriture et les livres symboliques sont des témoignages sur le travail de formation du christianisme, des *œuvres purement humaines ;* là ne réside point la vérité absolue [2]."

Et, pour achever le tableau, le professeur Schœrer, de Genève, adversaire déclaré de l'inspiration de la Bible, appelle les saintes Ecritures : UNE VENTRILOQUIE CABALISTIQUE [3].

Et voilà ce que les protestants ont fait de la Bible !

---

1. *Lien,* 6 mai 1852.—2. *Mémoire sur l'instruction publique en Allemagne,* par E. RENDU.—3. *La Critique et la foi,* p. 20-22.

XV.

Le prêtre catholique et les ministres protestants.

On se fait ordinairement, l'idée la plus fausse des pasteurs protestants. On les regarde comme des espèces de prêtres, revêtus d'un caractère spécial et sacré qui les distingue des autres protestants et leur donne sur ceux-ci de l'autorité en matière de religion. Grâce à ce préjugé, connu et exploité par les ministres, on oppose le protestantisme avec ses pasteurs à l'Eglise avec ses prêtres. Or, cette idée pèche par la base, et il est bon d'y porter la lumière.

Qu'est-ce en effet qu'un prêtre ?

Un prêtre est un homme consacré exclusivement à DIEU par le sacrement de l'Ordre qu'il reçoit par l'imposition des mains de l'Évêque, et qui lui donne, au nom de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, un caractère inviolable et saint, le pouvoir et le devoir d'enseigner aux hommes la religion, de célébrer le Sacrifice eucharistique, de remettre les péchés et de sanctifier ainsi le peuple fidèle. Par le sacrement de l'Ordre, le prêtre reçoit une participation à la puissance de JÉSUS-CHRIST sur les âmes. Il est fait prêtre pour toujours, et il reste prêtre, lors même qu'il voudrait ne plus l'être, de telle sorte que son pouvoir et la sainteté de son ministère sont absolument indépendants de ses qualités personnelles.

Voyons maintenant ce que c'est qu'un ministre protestant.

Définition difficile, car le ministre protestant, aussi bien que le protestantisme, est un vrai Protée qui échappe toujours à qui croit le tenir ; ce qui est vrai de lui à Paris n'est plus vrai à Londres ; si vous le définissez nettement à Londres, votre définition ne vaut plus rien à Berlin, et ainsi de suite.

Cependant, au milieu de cette variété prodigieuse d'*espèces*, demeure le *genre* qui, vu dans son ensemble, a été défini de la sorte par le comte de Maistre : " Un pasteur protestant est un monsieur habillé de noir qui débite en chaire, le dimanche, des propos honnêtes."

Pour moi, je dirai avec plus de vérité : Un ministre hérétique est un homme qui se donne la coupable mission d'attaquer, au nom de l'Evangile, l'Eglise de Jésus-Christ, et de répandre ou d'entretenir l'erreur au milieu des hommes.

Je dis qu'il se donne cette mission, car Dieu ne la lui donne pas. Dieu a envoyé aux hommes des pasteurs de son Eglise et il est avec eux jusqu'à la fin des siècles ; voilà la mission divine, la seule vraie mission pastorale et évangélique. Les impositions de mains, les nominations de consistoires, les traitements du gouvernement, ne peuvent donner une mission divine ; rien ne remplace le Saint-Esprit non plus que le sacrement de l'Ordre.

Je dis, en outre, que le ministre hérétique est coupable et très-coupable ; car il attaque l'œuvre de Jésus-Christ, il attaque la vraie foi, et il tombe sous l'anathème prononcé par saint Paul contre tout homme qui prêche une doctrine opposée à celle de l'Eglise. Qu'il le veuille ou non, qu'il soit ou non de bonne foi, le ministre protestant fait l'œuvre du démon, en enlevant aux chrétiens la foi qui est le fondement du salut.

Les vertus que peuvent avoir les pasteurs hérétiques ne changent rien à la question ; c'est leur ministère qui est pervers et non leur personne. S'ils ont des qualités et des talents, accordons-leur une estime personnelle, soit ; mais leur œuvre anti-catholique n'en reste pas moins une détestable impiété, digne de la répulsion de toute âme chrétienne. Les esprits superficiels confondent ordinairement ces deux choses ; la forme leur fait oublier le fond ; l'homme leur fait oublier l'hérétique.

Savez-vous ce qui fait en réalité la force des pasteurs protestants ? Ce ne sont ni leurs paroles, ni leurs doctrines, ni leurs vertus, c'est cet instinct catholique, profondément vrai, que les protestants ont conservé malgré eux, d'une autorité visible, vivante, enseignante, en matière de religion. Ici comme toujours le protestant vit de ce qu'il prend au catholicisme. Ce qui est déplorable, c'est de voir de pauvres âmes, souvent bonnes et honnêtes, livrées à la direction d'hommes

sans croyances fixes, changeant à tout vent de doctrine, et qui très-souvent ne croient plus même en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

C'est faire injure au sacerdoce catholique que de lui assimiler les pasteurs des sectes protestantes ; de même que le protestantisme n'est pas une religion, quoi qu'on en dise. de même ses ministres n'ont pas l'autorité des *prêtres*, quoi qu'ils fassent tout ce qu'ils peuvent pour en avoir l'air[1].

XVI.

Pourquoi les prêtres catholiques ne se marient pas comme les ministres protestants.

Un jour un ministre protestant reprochait à un jeune étudiant son inconduite :

" Cela vous est facile à dire, Monsieur, répondit celui-ci. Luther a déclaré qu'il était aussi impossible de se passer du mariage que d'habits et de nourriture, et c'est d'après cet avis que vous vous êtes marié. J'en ferais bien autant, si j'en avais les moyens ; mais je n'ai que vingt ans, le gouvernement et les *sociétés évangéliques* ne me donnent pas

1. Je crois inutile d'établir ici la comparaison entre nos missionnaires et ce que l'on appelle les missionnaires protestants. Tout le monde connaît la nullité religieuse de ces prétendues missions qui se préoccupent beaucoup plus du commerce anglais, du coton et de l'opium, que de la gloire de Dieu. Leur principal résultat au point de vue de la foi est de contrarier le zèle de nos apôtres-martyrs.

comme à vous de quoi défrayer un ménage, et en attendant je m'arrange comme je peux."

Je serais curieux de savoir ce qu'a pu répondre à cet argument un pasteur marié, et marié en vertu du principe protestant que le célibat est contre nature.

Un prêtre catholique aurait répondu comme saint Paul : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi.*—" Imitez-moi, de même que moi j'imite le Christ ; " soyez chastes comme je suis chaste ; et ne dites pas que cela est impossible, car ce que je puis faire, vous pouvez le faire aussi.

C'est le célibat qui permet aux prêtres de se donner entièrement à leur saint ministère. En embrassant l'état ecclésiastique ils s'obligent, de plein gré et après une longue épreuve, à garder la parfaite continence ; et bien que cette obligation ne soit pas d'institution divine, elle est néanmoins d'une merveilleuse sagesse. L'Eglise a bien su ce qu'elle faisait en changeant en précepte absolu pour ses prêtres le *conseil évangélique* et apostolique du célibat[1], et le démon sait bien ce qu'il fait aussi lorsqu'il réclame contre cette salutaire institution.

Si les prêtres étaient mariés, croyez-vous qu'ils se sacrifieraient comme ils le font

---

1. Il est bon de faire observer ici que si, dans les premiers siècles, l'Eglise a permis quelquefois l'ordination d'hommes mariés, elle n'a *jamais* autorisé à se marier un homme déjà ordonné prêtre.

chaque jour ? Croyez-vous qu'ils n'y regarderaient pas à deux fois avant d'aller auprès d'un malade atteint d'une fièvre contagieuse, avant de donner à leur prochain les dernières économies de leur bourse ? Le premier prochain d'un homme marié, n'est-ce point sa femme et son enfant ?

C'est du reste une idée à laquelle on ne se fera jamais chez nous que celle d'un prêtre marié. Le sacerdoce chrétien et le pot-au-feu conjugal ne vont pas de pair. Le pastorat protestant, qui n'est cependant qu'une caricature de ce sacerdoce, traîne après lui son ménage comme un boulet ridicule. Rien de plus grotesque que ce que raconte de lui-même, dans ses *Mémoires* récemment publiés, un certain pasteur nommé M. Bost. Le récit de ses courses apostoliques, de ses prédications, de ses *vocations* diverses et de ses changements de *convictions*, est entrelardé de niaises histoires de soucis matrimoniaux de marmites et de batterie de cuisine. Avec sa femme, onze enfants, deux servantes, un piano et des serins, le malheureux apôtre promène pendant quinze ou vingt ans *treize mille livres* (textuel) de bagages évangéliques.

Comme cela rappelle le christianisme primitif, saint Paul et son bâton !

TROISIEME PARTIE

I.

Ce qui empêche les protestants honnêtes de se faire catholiques.

L'ignorance des enseignements de l'Eglise catholique, voilà ce qui empêche la conversion de la plupart des protestants de bonne foi.

Leurs préjugés anti-catholiques sont quasi invincibles ; ces préjugés sont d'autant plus forts qu'ils sont sucés avec le lait, développés par toute l'éducation, et jamais raisonnés. C'est de la meilleure foi du monde que ces protestants regardent l'Eglise catholique comme une école de superstitions surannées, son autorité sainte comme une tyrannie et une usurpation purement humaine, ses prêtres comme des fourbes qui abusent le peuple, ses enfants comme des imbéciles qui croient aveuglément tout ce qu'on leur dit.

Le grand Bossuet, après ses controverses avec les plus célèbres ministres de son temps,

s'était convaincu que le plus sérieux, pour ne pas dire le seul obstacle à la conversion des protestants honnêtes, c'était leur ignorance. Il composa, sous l'impression de cette pensée, sa fameuse *Exposition de la doctrine catholique*, qui confondit tous les ministres et tous les prédicants. Stupéfaits de voir si simples, si lumineux, si grands, des dogmes qu'ils attaquaient comme ridicules et superstitieux, ils accusèrent Bossuet d'avoir déguisé, pour les besoins de sa cause, l'enseignement catholique. Celui-ci soumit immédiatement son *Exposition* à l'examen du Souverain Pontife et de presque tous les Evêques de France, et il en publia une seconde édition, revêtue de l'approbation authentique du Saint-Siége, à laquelle venaient se joindre quarante ou cinquante adhésions épiscopales. Il n'en fallut pas davantage pour ramener à l'Eglise le fameux Turenne, jusqu'alors protestant, le marquis de Dangeau, petit-fils de ce Duplessis-Mornay qu'on avait surnommé le *Pape des Huguenots*, et avec eux une foule de personnages de distinction.

L'ignorance des protestants au sujet de l'enseignement catholique dépasse toute espèce de bornes. N'affirment-ils pas presque tous que nous *adorons* la sainte Vierge, que nous la regardons comme une déesse et que nous lui attribuons la toute-puissance divine? N'en est-il pas, et beaucoup, qui nous accusent également d'*adorer* le Pape, de vendre le corps et le sang du Christ, d'avoir un tarif

pour l'absolution des péchés, et d'admettre d'autres absurdités que l'on devrait rougir d'imputer à des hommes raisonnables et instruits ?

Le meilleur livre à mettre entre les mains d'un protestant, c'est celui que nous mettons entre les mains de nos petits enfants : le *Catéchisme* catholique.

II.

Des adorations idolâtriques que les protestants reprochent aux catholiques.

" Les catholiques adorent la créature aux lieu et place du Créateur."—C'est là un reproche familier, un reproche qui revient sans cesse dans les chaires protestantes, dans les pamphlets et les journaux de MM. les pasteurs. On a beau leur dire et leur redire que les catholiques n'adorent que DIEU seul, rien n'y fait, et nous sommes à leurs yeux bien et dûment convaincus d'être des idolâtres ni plus ni moins que les Hottentots, et les Cochinchinois.

Répétons-le cependant une fois encore. Nous adorons DIEU et DIEU tout seul. Nous adorons Notre-Seigneur JESUS-CHRIST, parce qu'il est DIEU ; nous n'adorons ni la Vierge MARIE ni les Saints, nous les honorons, nous les vénérons, nous leur rendons ce qui est dû à la Mère et aux amis fidèles de Notre-Seigneur et Roi. Nous leur demandons de

prier pour nous, parce que leurs prières sont plus saintes et plus agréables à Dieu que les nôtres. Quoi de plus simple ? Il faut vraiment avoir l'esprit bien mal fait pour trouver là de quoi lancer l'anathème contre l'Eglise catholique.

Quant à l'accusation que quelques protestants encore plus ignorants ou plus malveillants nous adressent parfois d'*adorer* le Pape, elle est par trop extravagante et ne mérite pas de réponse.

Ils veulent à toute force voir une adoration dans toutes nos génuflexions. Cela n'a pas de bon sens. Nous nous mettons à genoux pour que l'humble et religieuse posture de notre corps, influant sur l'âme, la dispose à une prière plus recueillie et à une religion plus profonde. Qui ne sait l'influence extraordinaire du corps sur l'esprit ?

Il est en outre tout naturel qu'un cœur pénétré de respect, d'humilité et de pénitence, pousse le corps à s'abaisser à sa manière et à participer ainsi au culte de l'esprit.

C'est pour cela que nous aimons à nous agenouiller, non-seulement devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour l'adorer et le prier, mais encore aux pieds de sa Très-Sainte Mère que nous vénérons, devant les reliques des martyrs et des saints, devant les images sacrées de la croix. Dieu défend en sa loi, non de *vénérer* les saintes images,

mais de les *adorer*[1]. Quel est le catholique qui adore et confond avec DIEU une image de MARIE, un crucifix, une relique ?

Agenouillons-nous donc avec un humble amour devant les objets vénérés du vrai culte du vrai DIEU ; et non-seulement devant ces objets sacrés, mais encore aux pieds du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, aux pieds de nos Evêques, aux pieds des prêtres de DIEU, afin de recevoir leur sainte bénédiction qui n'est pas la bénédiction de l'homme, mais celle de JÉSUS qui réside en eux et qui, par eux bénit, éclaire et sanctifie le monde.

III.

Un mot sur les brochures et les pamphlets protestants.

Les petites brochures dont les Sociétés bibliques nous inondent sont de deux espèces : les unes, et c'est le plus grand nombre, sont d'insignifiantes histoires, d'une religiosité fade et pâteuse, où l'on voit invariablement des gens qui se convertissent à la seule vue de la Bible, et des bonnes femmes

1. Les protestants ont toujours à la bouche le texte de Moïse : *Tu n'auras pas d'images taillées* ; mais il est très-rare qu'ils ajoutent la fin du commandement : *pour les adorer*. Nous ne les adorons pas plus que les Israélites n'adoraient les deux grands chérubins d'or massif que Moïse, par ordre de DIEU même, avait placés aux côtés de l'arche d'alliance.

qui meurent saintement, sans confession, sans sacrements, sans prêtre ; c'est toujours un pasteur vertueux, tolérant, au langage doux et biblique; une dame pieuse, toute zélée pour l'Evangile, parcourant les chaumières en consolant les pauvres et leur lisant la Bible. Dans ces petits traités, l'Eglise catholique n'est pas attaquée de front; leur danger est tout négatif, et consiste à fausser les idées des lecteurs en présentant à leur admiration et à leur imitation des exemples d'une religion tout opposée au christianisme véritable. Le silence même qu'on y garde à l'égard de l'Eglise catholique est une attaque perfide; ce silence calculé, qu'on fait passer pour de la modération, est hostile et non point pacifique; il tend à apprendre aux gens à se passer de l'Eglise et à la laisser en dehors de la vie commune. Très-heureusement ces histoires sont fort mal écrites et mortellement ennuyeuses, ce dont il faut louer Dieu.

Les brochures de la seconde espèce, que l'on distribue avec discernement, attaque de front la sainte Eglise ; ce ne sont le plus souvent que de violentes diatribes contre ce que la religion a de vénérable et de sacré. Ce sont des calomnies impudentes contre le clergé catholique ; des blasphèmes contre la la Mère du Sauveur, et des mensonges si grossiers et si odieux qu'il est impossible de les attribuer à la seule ignorance [1].

1. Les plus agressifs de ces pamphlets sont ceux des pasteurs Puaux et Roussel.

Quelquefois, ainsi que Mgr. l'évêque de Strasbourg le dénonçait solennellement dans un mandement récemment publié, ces brochures portent un titre catholique et sont ornées, pour mieux tromper les simples, de l'image de la sainte Vierge.

La distribution de ces libelles est pour les protestants une œuvre pie, que les sectes divisées semblent faire en commun. Elle prend chaque année de nouveaux développements[1] : l'ancien colporteur, qui voyageait jadis à pas lents, chargé de sa balle, s'est transformé et multiplié. Le beau sexe protestant prend une part de plus en plus active au colportage ; les wagons se remplissent d'*évangélistes* en jupons. Bourrant leurs poches, leurs sacs à ouvrage, leurs caisses à chapeaux, de ces brochures composées par leurs ministres respectifs, ces dames partent pour la croisade, déterminées à détruire l'empire de la superstition. Elles offrent leurs petits papiers, elles les distribuent, elles les lancent, elles les imposent, elles les déposent; elles les glissent entre les jalousies, elles les fourrent sous les portes, elles les accrochent

---

1. En 1856, une seule Société protestante, celle dite des Traités religieux, de Paris, a édité *un million vingt-huit mille* de ces brochures ; en 1857, *un million cinq cent mille*. Une autre Société qui a son siége à Toulouse, se vantait, dans ses comptes-rendus de 1856, d'avoir répandu plus de *vingt-deux millions* de ces livres depuis sa fondation.

avec des épingles aux haies des chemins et aux arbres des grandes routes.

Cette manière d'apostolat n'est pas nouvelle ; Luther ne la dédaignait point. Au libelle diffamatoire qu'il fabriquait de verve et en maître, son génie non moins astucieux que brutal ajoutait la caricature. Son disciple chéri, l'*angélique* Mélanchton, l'assistait en cette lâche besogne où tous deux prenaient un grand soin. Ces libelles et ces caricatures de si sainte origine étaient d'une obscénité révoltante. Quoique certains côtés scabreux sur lesquels Luther appuyait par une pente naturelle soient plus gazés dans les brochures qu'on distribue de nos jours, nous aimons à croire cependant que les pieuses voyageuses qui les placent avec tant d'acharnement ne les lisent pas toutes.

A ces productions de l'hérésie opposons les bonnes lectures, et que l'ardeur protestante tourne à la gloire de DIEU en ranimant notre zèle pour la diffusion des livres catholiques.

IV

La tolérance protestante:

Parmi les préjugés qui courent le monde, il en est un assez répandu, non-seulement dans les rangs du protestantisme, mais aussi chez certains demi-catholiques. " Si la Réforme a fait du mal, dit-on, si elle a fait couler beaucoup de sang et démoralisé des pays entiers, du moins a-t-elle apporté au monde

un bien inappréciable : *la tolérance religieuse.*"

Or, il n'est rien de plus faux et de moins fondé que ce préjugé historique. Partout où il est le maître, le protestantisme est intolérant et persécuteur. Sans doute, il ne l'est pas partout au même degré ; mais d'où cela vient-il ? de ce qu'il n'a pas partout le même degré de puissance. Pour persécuter, il ne suffit pas de vouloir, il faut pouvoir. Le protestantisme, heureusement, ne peut pas toujours ce qu'il veut ; mais toujours, qu'on lui rende cette justice, en fait d'intolérance, il fait ce qu'il peut.

Partout où la Réforme s'est introduite, elle l'a fait violemment, et ses premiers fruits en Allemagne, à Genève, en Angleterre, en Suède, ont été invariablement la guerre civile, les proscriptions et les meurtres. C'est tout simple : la Réforme est une révolution, et tout révolutionnaire est tyrannique de sa nature.

Une fois établi, le protestantisme s'est maintenu par les mêmes violences. Chacun sait ce qu'est le protestantisme anglais vis-à vis des catholiques, quelles sanglantes lois il a portées et exécutées, et avec quel despotisme féroce il écrase en ce moment encore la fidèle et malheureuse Irlande.

Un célèbre historien anglais *protestant*, William Cobbett, a été forcé par sa conscience de rendre, contre l'Eglise nationale, cet écrasant témoignage : "Cette Eglise, dit-il, la plus intolérante qui ait existé, se montra au

monde armée de couteaux, de haches et d'instruments de supplice; ses premiers pas furent marqués du sang de ses innombrables victimes, tandis que ses bras ployaient sous le poids de leurs dépouilles." Il rapporte des actes officiels du Parlement constatant que, par suite des bûchers et des échafauds dressés contre les catholiques, la population de l'Angleterre fut *décimée* en moins de six ans. PEINE DE MORT était prononcée et impitoyablement exécutée contre tout prêtre catholique qui entrait dans le royaume, ou qui était convaincu d'avoir célébré la Messe; PEINE DE MORT contre quiconque osait donner asile à un prêtre; PEINE DE MORT contre quiconque refusait de reconnaître que la reine Elizabeth était le chef de l'Eglise de JÉSUS-CHRIST. Une forte amende était prononcée contre tout citoyen qui n'assistait pas aux offices protestants, et " la liste des personnes mises à mort pour le seul crime de catholicisme, pendant le règne d'Elisabeth, formerait, ajoute l'historien protestant, une liste dix fois plus longue que celle de notre armée et de notre marine réunies.

" L'Eglise d'Angleterre n'a point changé; elle a gardé le même caractère depuis le jour de son établissement jusquà présent; en Irlande, ses atrocités ont surpassé celles de Mahomet, et il faudrait un volume pour rapporter ses actes d'intolérance[1]."

1. Lettre de sir William Cobbett à lord Tenderden, chef de la justice d'Angleterre, qui avait en plein Parlement vanté la tolérance du protestantisme anglais.

C'est de la même manière que le calvinisme a tenté de s'introduire en France. Pendant plus d'un siècle, l'histoire de notre patrie ne retentit que de révoltes, de séditions et de pillages commis par les huguenots, partout où pénétrait leur doctrine. Toute cette période n'est qu'un tissu de désordres, de perfidies, de cruautés ! Et il n'y a point lieu de s'en étonner, puisque Calvin prêchait hautement qu'il fallait jeter à bas les rois et les princes qui ne voulaient pas embrasser le protestantisme, *et leur cracher au visage plutôt que de leur obéir.* Sous les ordres de Coligny les calvinistes révolutionnaires formèrent le projet d'enlever dans son palais le roi de France encore enfant ; ayant manqué leur coup ils s'emparèrent d'Orléans, dévastèrent les bords de la Loire, la Normandie, l'Ile-de-France, et particulièrement le Languedoc, où ils commirent les cruautés et les profanations les plus odieuses. A Montauban, à Castres, à Béziers, à Nîmes, à Montpellier, ces grands prôneurs de la tolérance et de la liberté de conscience interdirent, sous les peines les plus rigoureuses, tout exercice du culte catholique. Tout le monde connaît ce fameux baron des Adrets, chef calviniste, qui ayant pris Montbrison, se donna l'innocent plaisir de faire sauter du haut d'une tour ce qui restait de la garnison faite prisonnière. Or, tel est à peu près le traitement que les protestants firent subir à toutes les villes qui tombèrent en leur pouvoir :

églises profanées, vol de vases sacrés, prêtres et religieux chassés ou tués, atrocités les plus barbares jointes aux sacriléges les plus abominables. Ce sont là des faits historiques que personne ne conteste, pas même les protestants, qui laissent quelquefois imprudemment échapper des vœux pour le retour de ces temps heureux du protestantisme français.

On ne saurait lire, sans frissonner d'horreur les atrocités commises par les Hollandais pour étendre le protestantisme dans les Pays-Bas, et particulièrement les tortures et les supplices auxquels eut recours le *zèle religieux* des envoyés du prince d'Orange, Lamark et Sonoi. Ce dernier était passé maître dans l'art de tourmenter les corps pour perdre les âmes. Voici la description qu'une plume protestante et hollandaise nous a laissée des moyens employés par ce tigre pour martyriser les catholiques fidèles à leur religion : " Les procédés ordinaires de la torture la plus cruelle, écrit Kerroux, ne furent que les moindres tourments qu'on fit endurer à ces innocents. Leurs membres disloqués, leur corps mis en lambeaux par les coups de verges, étaient ensuite enveloppés dans des linges trempés d'eau-de-vie auxquels on mettait le feu, et on les laissait dans cet état jusqu'à ce que leur chair noircie et ridée laissât voir à nu les nerfs sur toutes les parties du corps. Souvent on employait jusqu'à une demi-livre de souffre pour leur brûler

les aisselles et les plantes des pieds. Ainsi martyrisés, on les laissait plusieurs nuits de suite étendus sur la terre sans couverture, et à force de coups, on chassait loin d'eux le sommeil. Pour toute nourriture, on leur donnait des harengs et d'autres aliments de cette espèce propres à allumer dans leurs entrailles une soif dévorante, sans leur accorder seulement un verre d'eau, quelque supplice qu'on leur fit endurer. On appliquait des frêlons sur leur nombril. Il n'était pas rare que Sonoi envoyât au service de cet épouvantable tribunal un certain nombre de rats qu'on plaçait sur la poitrine et sur le ventre de ces infortunés, sous un instrument de pierre ou de bois façonné pour cet usage et recouvert de combustibles. On mettait ensuite le feu à ces combustibles, et on forçait ainsi ces animaux à ronger les chairs de la victime et à se faire un passage jusqu'au cœur et aux entrailles. Puis on cautérisait ces plaies avec des charbons allumés... D'autres horreurs plus dégoutantes encore furent inventées et mises à exécution avec un sang-froid dont on pourrait à peine trouver des exemples parmi les cannibales, mais la décence nous interdit de continuer[1]."

Ce que la tolérance protestante a fait en Angleterre, ce qu'elle a voulu faire en France

---

1. *Abrégé de l'Histoire de la Hollande,* par M. Kerroux, t. II, p. 310.

et en Hollande, elle le fait encore aujourd'hui en Suède. Là aussi, la Réforme s'est établie par la violence et par le sang, et les lois religieuses de ce pays ont conservé toute la barbarie que comporte l'esprit de notre siècle. En cette année même où j'écris, six familles viennent d'être condamnées à l'exil et dépouillées de tous leurs biens uniquement pour avoir embrassé la foi catholique. En Norvége, en Danemark, en Prusse, à Genève partout où il domine, le protestantisme se montre l'ennemi acharné et l'aveugle destructeur des catholiques. Ayant là ses coudées franches, il dédaigne tous ces ménagements hypocrites qui lui donnent si souvent chez nous l'apparence de la modération ; il dit hautement ce qu'il veut et ce qu'il espère.

Au Synode protestant de Brême, un pasteur d'Elberfeld, M. Sander, s'écriait, en parlant du Pape et des religieux de la Compagnie de JÉSUS : " Des autorités protestantes ne doivent pas souffrir qu'ils *existent*, encore moins doivent-elles supporter qu'ils soient libres."

A Genève, les protestants, jaloux des progrès du catholicisme, ont formé, d'un commun accord, une ligue ou association dans laquelle ils prennent l'engagement : de ne rien acheter des catholiques ;—de ne les employer à aucun travail, et de chercher ainsi à les réduire à la plus complète indigence ;—de faire en sorte que les protestants obtiennent seuls les charges et les emplois.

Et tout cela se fait par des hommes qui ré-

clament avec indignation la liberté et l'égalité des cultes dans les pays où ils forment une imperceptible minorité, par des hommes qui ne parlent que de liberté de conscience, de charité chrétienne, de religion, de paix et d'amour ; par des hommes qui ne croient plus en Jésus-Christ, et chez qui on est libre d'être incrédule, panthéiste, athée, mais non point catholique !

V.

L'intolérance catholique.

Nous avons vu ce qu'il faut penser de la prétendue tolérance des protestants ; voyons maintenant ce qu'il en est de l'accusation banale d'intolérance que certaines gens portent contre l'Eglise catholique. Cette accusation renferme une vérité et un mensonge.

L'Eglise est intolérante en matière de doctrine. Cela est vrai ; non-seulement nous l'avouons, mais nous nous en faisons gloire. La vérité est intolérante de sa nature. En religion comme en mathématiques, ce qui est vrai est vrai, et ce qui est faux est faux. Impossible de faire le moindre compromis entre la vérité et l'erreur ; impossible à la vérité de faire la moindre concession. Cette concession, quelque minime qu'on la suppose, serait la destruction immédiate de la vérité. Deux et deux font quatre ; cela est, c'est ce qu'on appelle une *vérité*. Donc, quiconque dira autrement dira une fausseté ; que ce soit

en plus ou en moins, l'erreur sera toujours erreur ; que l'on se trompe d'un millième ou d'un millionnième, on sera toujours hors de la vérité tant qu'on ne dira pas que deux et deux font quatre.

L'Eglise apporte et conserve dans le monde des vérités aussi certaines que des vérités mathématiques et qui ont des conséquences autrement importantes. Elle enseigne et défend ces vérités avec autant d'intolérance que la science mathématique en met à défendre les siennes. Quoi de plus légitime ? L'Eglise catholique seule, au milieu des différentes sociétés chrétiennes, proclame qu'elle possède la vérité absolue hors de laquelle il n'y a point de vrai christianisme ; seule elle peut être, seule elle doit être intolérante. Seule elle peut et doit dire, comme elle le fait depuis dix-huit siècles dans ses Conciles : " Si quelqu'un pense, enseigne, contrairement à ma doctrine qui est la Vérité, QU'IL SOIT ANATHÈME ! "

Mais Notre-Seigneur, qui a confié à l'Eglise le dépôt de la vérité, lui a laissé aussi son esprit de charité et de patience. Intolérante pour les doctrines, l'Eglise est miséricordieuse pour les personnes, et jamais elle n'a employé les moyens légitimes de rigueur qu'après avoir tenté toutes les voies de douceur et de persuasion.

Elle n'a jamais frappé qu'à la dernière extrémité, et elle n'a jamais frappé que les incorrigibles. Alors elle a dû le faire pour

garantir de la contagion les âmes des fidèles. pour mettre fin à des scandales, et enfin pour remplir le grand devoir de la justice qui n'est pas moins divin que le devoir de la miséricorde.

Dans sa patience aussi bien que dans sa rigueur, dans sa tolérance envers les personnes aussi bien que dans son intolérance à l'égard des doctrines, l'Eglise catholique imite fidèlement son chef et son DIEU, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST qui est la Vérité même, la Miséricorde et la Justice.

Quant aux mensonges des historiens anti-catholiques sur les prétendues barbaries de l'Eglise au moyen âge, ils tombent de plus en plus en discrédit de nos jours devant les travaux consciencieux d'une nouvelle génération d'historiens plus impartiaux que leurs devanciers. " Pour pouvoir vivre, le protestantisme avait été obligé de se faire une histoire à lui," disait le célèbre historien Aug. Thierry, peu suspect, comme on sait, en faveur de l'Eglise.

Des protestants eux-mêmes, déposant l'esprit de parti, viennent témoigner contre ces vieilles calomnies, ces exagérations coupables, ces perfides insinuations dont les livres d'histoire sont remplis. " Depuis trois siècles, a dit M. de Maistre, l'histoire a été une conspiration permanente contre la vérité."

VI.

L'Inquisition, la Saint-Barthélemy, les Dragonnades des Cévennes.

Quelques mots encore pour terminer cette question de l'intolérance catholique.

Il est certains faits historiques que les protestants ne perdent jamais une occasion de jeter à la face des catholiques pour les convaincre d'intolérance : ce sont l'*Inquisition*, la *Saint-Barthélemy*, et les *Dragonnades des Cévennes.*

On a fait là-dessus des romans et des drames, mais les faiseurs de feuilletons et les faiseurs de comédies ne se croient pas tenus de respecter l'histoire et ce n'est pas à eux que s'adressent généralement les gens qui ont du sens commun et qui cherchent la vérité.

I. Qu'est ce donc que cette *Inquisition*, dont on fait, encore de nos jours, un épouvantail si terrible ? Les romans populaires la représentent comme un affreux tribunal, élevé dans tous les pays catholiques, qui torture de pauvres victimes dans de sombres cachots, et qui finit par les mettre à mort sur des bûchers perpétuellement allumés.

L'historien protestant Rancke et le très-protestant M. Guizot reconnaissent avec probité que l'inquisition espagnole a été avant tout une institution politique, destinée à sauvegarder l'unité de l'Espagne. Les rois d'Espagne voyaient dans l'hérésie le plus dange-

reux ennemi de la paix de leur royaume et ils la déclarèrent, à ce titre, crime de *lèse-patrie*. Ne pouvant juger par eux-mêmes ni par leurs tribunaux civils des questions de foi, ils établirent un tribunal ecclésiastique chargé d'interroger les prévenus et de juger de leur orthodoxie. Les inquisiteurs de la foi faisaient connaître au prince le résultat de leur enquête, et celui-ci faisait alors ce que bon lui semblait.

On peut apprécier diversement l'institution du tribunal de l'Inquisition en Espagne, et il est plus que permis de blâmer les abus et les cruautés dont les passions politiques et le caractère espagnol souillèrent parfois ce tribunal; mais il est difficile de voir dans le rôle redoutable qu'y joua le clergé autre chose que l'exercice le plus légitime et le plus naturel de l'autorité religieuse. L'examen des questions de la foi n'est-il pas de droit divin du ressort de l'Eglise? et quel homme de bonne foi confondra cette fonction exclusivement religieuse avec l'office du bourreau.

On voit d'ailleurs que les Papes ont toujours cherché à modérer la rigueur de l'Inquisition espagnole, quoiqu'elle ne relevât d'eux en aucune manière, étant, comme nous l'avons vu, une institution politique du royaume d'Espagne.

II. "Mais la Saint-Barthélemy, dira-t-on, ce massacre épouvantable ordonné par l'Eglise catholique et où périrent tant de protestants?"

La Saint-Barthélemy, bien plus encore que l'Inquisition d'Espagne, est un fait politique. Les protestants s'insurgeaient contre l'autorité légitime, ils avaient tenté de s'emparer du roi, ils formaient dans la nation une nation à part, nation turbulente et révolutionnaire. Le jeune roi Charles IX et l'orgueilleuse Catherine de Médicis, sa mère, étaient menacés dans leur liberté et dans leur vie par la conjuration d'Amboise ; ils se voyaient obligés de fuir devant la conjuration de Meaux. Les chefs du parti protestant devenaient de plus en plus insolents. Poussés à bout par ces violences, la reine voulut se débarrasser des rebelles et fit servir à sa vengeance l'exaltation religieuse surexcitée en France par les fureurs des huguenots. La religion fut donc le *prétexte*, mais non la vraie cause du massacre de la Saint-Barthélemy. Tous les gens instruits le savent maintenant, pourquoi les écrivains protestants n'ont-ils pas la bonne foi de l'avouer ?

“ Mais à Rome, ajoute-t-on, le Pape a fait chanter un *Te Deum* à l'occasion de cet odieux massacre.”—Effectivement, mais le pape Grégoire XIII fut trompé par de faux renseignements. Ayant reçu de la cour de France une dépêche portant que le roi et sa famille venaient d'échapper à une nouvelle conjuration des huguenots et que les auteurs et complices avaient été punis, le Pape alla publiquement remercier DIEU de cet événement. Il ignorait alors les excès déplorables de cette triste nuit, excès que la passion et l'esprit de parti ont du

reste étrangement exagérés, puisque dans toute la France, et malgré le désir de grossir le chiffre des victimes, le *Martyrologe protestant*, imprimé à cette époque, ne put trouver plus de 786 noms pour la France entière. Parce que ces hommes, insurgés contre leur souverain, furent égorgés comme calvinistes, est-ce une raison d'imputer leur mort à l'Eglise catholique ? Tout l'odieux de la Saint-Barthélemy pèse donc et pèse uniquement sur le caractère machiavélique de la politique de Charles IX et de sa mère.

A ce sujet, et sans vouloir en aucune manière excuser ce qui est inexcusable, qu'il me soit permis de faire une remarque importante. Les institutions et les hommes portent toujours le cachet de leur temps. Or, dans les derniers siècles, les mœurs publiques étaient âpres et rudes, et tout se ressentait de cette rudesse, les hommes et les choses, le bien et le mal. En outre, le sentiment religieux dominait tous les autres. La violence de l'agression protestante vint donc se heurter contre une vivacité de foi dont nous n'avons plus même l'idée ; et c'est à cela qu'il faut attribuer, en grande partie, le caractère extrême de beaucoup de faits historiques de cette époque.

III. Bien que cette dureté de mœurs commençât à s'adoucir en France, au temps de Louis XIV, elle produisit encore des effets regrettables, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Je ne veux pas ici juger ce grand

acte du grand roi ; il faut seulement reconnaître que, dans les cruautés exercées contre les huguenots en certains endroits des Cévennes, les agents et les *dragons* de Louis XIV outre-passèrent de beaucoup les ordres de leur maître et furent les vrais coupables. Irrités de voir les protestants rompre l'unité de la nation, conspirer sourdement avec les puissances étrangères, entretenir de continuelles relations avec l'Angleterre, l'ennemie-née de la France, Louis XIV voulut purger le pays de ce levain de discorde. Il revendiquait autant les droits de sa couronne que ceux de la religion, et il crut devoir y employer la force. Mais chacun sait combien le clergé de France, et particulièrement Bossuet et Fénelon, tout en sympathisant avec la pensée du roi, se montrèrent contraires aux violences et aux cruautés. Que deviennent, devant ces simples observations, les accusations des ennemis de la foi, et comment les *dragonnades* des Cévennes peuvent-elles servir d'argument contre l'Eglise ?

Voilà donc trois faits, trois crimes politiques, si l'on veut, dont les protestants rendent l'Eglise responsable depuis trois cents ans ! Qu'il avait raison, le bienheureux François de Sales, à la vue de tant de calomnies dont les hérétiques, dès le temps où il vivait, chargeaient l'Eglise catholique, de la comparer à la chaste Suzanne faussement accusée par ceux qui se donnaient pour les juges incorruptibles d'Israël ! Cette sainte femme, traî-

née au pilori, était forte de son innocence et disait :

"DIEU éternel qui connaissez toutes choses, vous savez qu'ils portent contre moi un faux témoignage et que je n'ai rien fait de ce qu'ils ont si méchamment inventé contre moi." Alors DIEU enflamma dans son esprit de vérité le cœur du jeune Daniel, qui s'écria au milieu du peuple : "Etes-vous donc insensés d'avoir ainsi, *sans juger et sans connaître la vérité*, condamné une fille d'Israël ?" Et le peuple rendit justice à l'innocence et à la sainteté de la chaste Suzanne,

VII.

Les martyrs protestants.

Le protestantism -t-il des martyrs ? Il le croit, et il se trompe.

Un *martyr* est un homme qui donne sa vie pour demeurer fidèle à la foi de JÉSUS-CHRIST. Il meurt, non pour des opinions personnelles, mais pour la doctrine de l'Eglise de DIEU ; il n'est pas *entêté*, il est *fidèle*. Tout chrétien qui est mis à mort, en haine de la foi, est donc un martyr.

Les quelques protestants qui ont été tués à cause de leurs opinions religieuses ont-ils été martyrs ? Non, parce qu'ils ont sacrifié leur vie à des idées personnelles, à des convictions purement humaines, préférant leur esprit propre à la vie elle-même ; cette mort est l'acte suprême de l'orgueil, tandis que le

martyre véritable est l'acte suprême de l'humble soumission et du détachement de soi-même. Il ne suffit pas d'être tué pour être martyr. Il faut être tué pour la vérité dont l'honneur exige parfois le sacrifice même du sang.

Le caractère de tous les prétendus martyrs des sectes réformées est avant tout le fanatisme, l'exaltation, la fureur, ce qui est le propre de l'orgueil : les vrais martyrs, au contraire, ceux que la sainte Eglise donne à JÉSUS-CHRIST depuis saint Etienne, jusqu'à nos missionnaires et à nos héros d'aujourd'hui, meurent tous dans la paix de DIEU, doux et humbles comme d'innocentes victimes, pardonnant avec amour à leurs bourreaux, et dignes de JÉSUS en leur mort comme en leur vie.

L'Eglise catholique seule enfante des martyrs comme seule elle enfante des saints.

VIII.

Un exemple de la modération protestante.

Par une tactique qui dénote plus d'habileté que de bonne foi, on voit certains ministres se plaindre sans cesse dans leurs journaux, dans leurs documents officieux et officiels, de la violence des écrivains catholiques ; en revanche, ils ne se lassent pas de vanter la douceur et la modération de leur attitude vis-à-vis de l'Eglise.

A cette accusation comme à cette prétention, il y a trois choses à répondre :

1° Ce que les protestants appellent de la violence chez les écrivains catholiques n'est que le zèle ardent de la vérité, ce zèle qui dévorait Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il chassait les vendeurs du Temple et lorsqu'il prononçait contre les pharisiens et les scribes ses foudroyants anathèmes.

2° Les catholiques n'attaquent pas le protestantisme, mais SE DÉFENDENT contre les attaques des protestants. Le protestantisme est une insurrection essentiellement injuste contre la Vérité et contre l'Eglise, et les enfants de l'Eglise et de la Vérité ne le combattent jamais que pour repousser son agression et conserver leur foi.

3° Enfin, il en est de cette modération des protestants dans leur polémique comme de leur tolérance. Elle n'existe pas, et nous pouvons hardiment rejeter l'accusation qu'ils portent contre nous. En voici une preuve qui a un caractère général, à cause de la publicité qui l'environne, publicité à laquelle ont concouru les presses protestante et socialiste réunies.

Il est un livre que les journaux protestants des principales sectes de France, le *Lien*, *l'Espérance*, *les Archives*, ont annoncé avec un égal empressement, au nombre de leurs livres de propagande les plus recommandés, un livre qui se vend dans les librairies pro-

testantes de Paris, où je me le suis moi-même procuré. Ce livre est l'ancien ouvrage nouvellement réédité du luthérien Marnix de Sainte-Aldegonde, avec préface de M. Quinet.

J'ouvre ce livre contre lequel *aucun* des organes du protestantisme n'a écrit une ligne de blâme, qu'ils ont au contraire annoncé *tous* sans restrictions et sans réserves, et voici ce que j'y trouve :

Dans la préface, je lis les phrases suivantes :

“ Il s'agit ici non-seulement de réfuter le papisme, mais de l'*extirper ;* non-seulement de l'extirper, mais de le *déshonorer ;* non-seulement de le déshonorer, mais... DE L'ÉTOUFFER DANS LA BOUE.” P. 7. “ Il faut que le catholicisme tombe.”

“ Celui qui entreprend de déraciner une superstition caduque *et malfaisante* (le catholicisme)... s'il possède l'autorité, doit avant tout éloigner cette superstition des yeux des peuples et en rendre l'exercice absolument et matériellement impossible, en même temps qu'il ôte toute espérance de la voir renaitre.” P. 31.

“ Le despotisme religieux (c'est-à-dire la religion catholique) ne peut être extirpé sans que l'on sorte de la légalité... Aveugle, il appelle contre soi *la force aveugle.*” P. 37.

“ Non, point de trêve avec l'INJUSTE.” P. 42.

“ Le principe que toutes les religions so

nt

égales est le contraire de toute philosophie, de toute science, de toute histoire... Il y a UNE religion qui se glorifie d'être incompatible avec les libertés modernes; si la révolution française avait clairement vu cette différence, elle aurait pu, en concentrant ses forces, ses inimitiés, ses décisions, *éliminer* ce culte qui exclut la civilisation moderne. Mais... ELLE A MANQUÉ D'AUDACE... et le culte (catholique) qu'elle avait mission d'abattre est sorti de ses mains plus entier, plus indompté que jamais. Ne refaisons pas la même faute!" P. 57 et suivantes.

C'est parler sans déguisement, et au moins nous savons à quoi nous en teuir sur la conduite que tiendrait envers l'Eglise chrétienne le protestantisme triomphant! Devant ces violences ouvertes, ces excitations publiques à la haine et à la destruction de la religion, qui oserait trouver mal que nous autres chrétiens nous nous levassions pour défendre notre foi et notre vie?

Du reste, il ne faut pas s'étonner outre mesure de cette incroyable provocation à la persécution et à l'anéantissement de l'Eglise par le fer et le feu. M. Quinet ne fait en en cela que répéter, avec un accent affaibli, les déclamations sanguinaires des fondateurs du protestantisme, et ce qu'il dit aujourd'hui, Luther et Calvin le disaient et l'écrivaient, il y a trois cents ans, avec un emportement de fureur que les révolutionnaires de nos jours n'ont peut-être jamais égalé.

IX.

Le marché des âmes.

Il se fait en France et dans les autres pays catholiques une distribution immense de livres et de pamphlets hérétiques ; nous en avons déjà parlé dans nos causeries. Mais cette distribution, toute pernicieuse et toute active qu'elle est, n'est qu'un moyen secondaire pour les agents de la propagande protestante. Il est un autre moyen plus efficace auquel beaucoup n'ont pas honte de recourir c'est L'ARGENT : " Un cri unanime d'indignation, dit Mgr. l'archevêque de Gênes, dans un mandement récent, s'élève sur ce point dans toute l'Europe catholique ; en sorte qu'il est aussi surprenant qu'inutile que les sectaires protestants aient l'audace de nier."

Ce trafic des consciences est un fait avéré. Certes, je le sais, il ne manque pas, parmi les protestants et même parmi leurs ministres, d'hommes incapables de recourir à de semblables pratiques ; ceux-là s'indignent de l'accusation portée contre le protestantisme et j'entends avec bonheur leurs réclamations énergiques qui prouvent en faveur de leur honorabilité personnelle, mais non point en faveur des moyens employés par la propagande de leur parti. Le caractère général de cette propagande est de présenter aux pauvres l'appât grossier de l'argent et des secours temporels pour leur faire apostasier

la religion catholique ; des faits authentiques et journaliers appuient cette accusation de manière à ne laisser place à aucun doute. Les personnes qui aiment et secourent les pauvres découvrent à chaque instant de ces tentatives de séduction, et elles sont loin de les connaître toutes. Les malheureux qui se laissent séduire se gardent bien de faire connaître leur infâmie, et les agents provocateurs se bornent, dans leurs comptes rendus, à donner le chiffre de leurs *convertis*. Si l'on en juge par le nombre des refus, le nombre des tentatives doit être bien considérable. Je connais personnellement plusieurs familles d'ouvriers ou d'indigents à qui des *convertisseurs* ou des *convertisseuses* ont offert des secours, du travail, de l'argent et quelquefois beaucoup d'argent, *à condition qu'elles se feraient protestantes ;* et le vénérable curé de Saint-Sulpice, à Paris, déposait en janvier 1858 entre les mains du Ministre des cultes, à la suite d'une enquête opérée dans sa paroisse, de nombreuses dépositions signées par une foule de particuliers et de familles, attestant les coupables manœuvres de la propagande hérétique.

" N'avez-vous point rencontré, disait naguère un illustre Evêque, quelques-uns de ces marchands de conscience qui parcourent les campagnes, se promènent dans les villes, et se faufilent jusque dans le sein des familles pour y semer le mensonge et la zizanie ? Cette branche de commerce, toute nou-

velle parmi nous, prend une singulière extension. Elle mérite d'être connue.

" Or, voici comment se passent les choses : il y a dans un village une pauvre famille qui a des dettes et dont on est sur le point de vendre la chaumière qui lui reste pour l'abriter ; aussitôt se présente un de ces brocanteurs d'âmes qui sont à l'affût du malheur. Avec un air de bonhomie, il dit au chef de la famille : Pauvre homme ! vous êtes bien mal logé dans cette cabane si mal fermée ; vous devez avoir bien froid ! Comment le curé de l'endroit ne vous donne-t-il pas de quoi réparer votre maison et vous bien habiller ?......Tenez ! moi, je suis ministre protestant, et quand il y a des pauvres dans ma paroisse, je les assiste. Venez demain chez moi, je vous remettrai une couverture pour mettre sur votre lit et quelques vêtements pour vos enfants. Il s'en va et laisse ces pauvres gens tout ébahis d'une si belle charité.

" La couverture arrive, et le ministre protestant ne tarde pas à la suivre. Cette fois il parle de refaire la maison et assure que la somme nécessaire se trouverait, si seulement cette pauvre famille était protestante au lieu d'être catholique. A ces mots, la femme se révolte et le prédicateur s'en va sans laisser dans la chaumière autre chose qu'un mauvais livre.

" Dans un autre endroit, un ouvrier, qui n'a que le travail de ses bras pour nourrir sa femme et ses deux enfants, est tombé malade. La misère et la faim sont de bien mauvaises

conseillères, elles donnent de grandes tentations. Les marchands d'âmes le savent : ils accourent et promettent du pain à ces malheureux, pourvu qu'ils consentent à livrer leur conscience. Hélas ! ils le font.

" Tout à côté, un créancier a fait mettre aux enchères la maison et le champ d'un pauvre laboureur qui n'avait rien au monde que ce petit domaine ; les prédicants viennent lui offrir de quoi payer sa dette s'il veut abandonner sa religion. Il pleure et il promet.

" Une pauvre mère veuve a deux enfants qu'elle traîne de porte en porte pour trouver de quoi les nourrir. Les brocanteurs envoient vers elle des zélatrices qui lui demandent ses enfants, promettant de les élever dans le bien-être. Comme si elle voulait pactiser avec sa concience, la pauvre mère en cède un et garde l'autre pour Dieu.

" Les acheteurs s'adressent de préférence et avec plus de succès aux ivrognes, qui ont toujours besoin d'argent; aux banqueroutiers, qui ne demandent pas mieux que de trouver une planche dans leur naufrage ; aux femmes perdues, qui n'ont à vendre qu'une âme déjà bien gâtée, et surtout aux simples et aux ignorants. Dans les hôtels, dans les cabarets, sur les bateaux à vapeur, dans les voitures publiques, le long des grands chemins, on rencontre des prédicants, des catéchistes, des colporteurs, qui semblent dispo-

sés à convertir tout le monde, chacun à sa secte[1]."

Pour ne parler que de la France, nos grandes villes, et Paris surtout, sont travaillées avec une ardeur sans égale. " Il faut à tout prix nous emparer de Paris, ont dit les chefs des sectes protestantes ; une fois que nous aurons Paris, nous tiendrons la France ; par la France nous serons les maîtres de l'Europe." En conséquence de ce plan de campagne, des agents payés, des femmes fanatisées des diacres, des diaconesses, etc., pénètrent chez nos pauvres et cherchent à les acheter eux et leurs enfants[2].

A Lyon, les mêmes faits se reproduisent ; M. l'abbé Cattet, vicaire-général, en a cité plusieurs dans une brochure sur le protestantisme ; voici quelques extraits de ce travail :

"...Alors que nous tracions le tableau de ces honteuses manœuvres du protestantisme

---

1. *Du commerce des consciences et de l'agitation protestante en Europe*, publié à Annecy en 1856.

2. A plusieurs reprises, les protestants ont défié les catholiques de donner les noms des pasteurs ou des agents (les pasteurs n'ont aucun signe extérieur qui les distingue des simples agents) qui ont recours aux moyens déshonnêtes que nous signalons ici. Ce défi lui-même est-il bien loyal ? Ne savent-ils pas que ces agents ont garde de décliner leurs noms lorsqu'ils sont repoussés avec mépris ? Ces messieurs ne donnent leur nom et leur adresse qu'aux malheureux qui acceptent leur marché, et ceux-là ne viennent pas nous le dire.

pour se faire des prosélytes, nous avions la main pleine de certificats des pauvres catholiques de nos contrées qu'on avait séduits de la sorte, et qui, honteux, repentants d'avoir pu se laisser ainsi acheter par les apôtres du *nouvel Evangile*, nous ont donné leur déclaration écrite touchant un si pitoyable moyen de séduction employé à leur égard. Depuis cette époque, nous avons envoyé à M. le recteur de l'Académie de Lyon quatre certificats de pères de famille qui déclaraient également avoir reçu de l'argent pour envoyer leurs enfants à l'école des protestants.

" Qu'elle est judicieuse et que nous aimons à la reproduire, la réflexion d'un de ces hommes ainsi achetés, et dont nous avons fait recevoir l'abjuration par un ecclésiastique du diocèse ! Bourrelé de remords depuis qu'il avait eu la faiblesse de toucher le prix de son apostasie, il disait à sa femme, qui était elle-même tombée dans ce piége : " Franchement, femme, je me défie d'une religion qui donne de l'argent pour se faire accepter."

" En présence de ces faits notoires, le *Comité d'évangélisation* osera-t-il encore soutenir qu'on ne donne pas de l'argent dans sa secte pour s'attacher des suppôts ?"

Il faudrait faire ici une statistique qui dépasserait les bornes d'une simple causerie. Partout ce sont les mêmes procédés, et l'éloquence du coffre-fort est employée partout pour *convertir* les catholiques pauvres. " Pas

de jour, disent les *Annales de Genève*, où nous n'apprenions quelques essais de conquête sous le patronage du *dieu Mammon*. Ici c'est un ministre bien connu qui arrête dans la rue une ouvrière en lui offrant du travail et des secours pour l'hiver ; là c'est une grande dame qui entraîne une domestique dans sa voiture pour lui développer les précieux avantages de la Réforme ; ailleurs, c'est un monsieur quelconque, qui, débusqué une première fois, revient à la sourdine soustraire à un père de famille ses enfants qu'il envoie dans une pension protestante, etc.[1]." Partout ce sont des visites obséquieuses et multipliées, dans lesquelles on profite de la situation peu aisée du clergé catholique pour ruiner la foi des âmes simples. — Comment ! disent-ils d'un air patelin aux malheureux déjà aigris par le besoin, vos prêtres ne vous donnent pas d'argent ? Eh bien, laissez-les, venez à nous, parmi nous vous trouverez des secours! Là-dessus arrivent les vieilles redites sur les vices du clergé et sur les abus de la religion catholique ; puis ils glissent adroitement une pièce de monnaie dans la main de l'auditeur, et il ne leur reste qu'à se glorifier d'avoir fait une campagne évangélique. C'est

1. Les *Annales*, à qui nous empruntons ce passage, ajoute en note : " Nous devons signaler MM. Oltramare, Jacquet et Bordier (pasteurs protestants à Genève), qui ne craignent pas de s'afficher hautement dans des visites à des pauvres catholiques."

un chrétien qui n'ira pas à la messe, qui ne fera plus ses Pâques, qui haïra le prêtre ; c'est assez, il est gagné à la cause du *pur Evangile*.

Telle est cette propagande protestante qui s'accroît chaque jour. Telles sont ces *conversions* immorales, non moins honteuses pour ceux qui les provoquent que pour ceux qui les subissent. Les cœurs élevés chez les protestants aussi bien que chez les catholiques hésitent à croire à cette *traite des âmes* et pourtant il est certain que l'argent est devenu le principal instrument de cette propagande. Entre ses mains la charité n'est plus un secours désintéressé, c'est une prime offerte à l'apostasie : Vous êtes pauvre, venez à nous ! vous aurez le bien-être.

Comme le pain doit être amer quand il est le prix d'un pareil déshonneur !

Par suite de cet *agiotage* religieux, les grandes idées d'honneur et de morale, déjà si affaiblies, disparaissent de plus en plus ; les cœurs s'abaissent, les caractères s'énervent, les convictions tombent ; la vérité et la religion ne sont plus qu'un moyen d'exploiter le riche et d'avilir le pauvre. Acheter et vendre, voilà le dernier mot de la propagande protestante.

X.

La religion d'argent.

1. La *religion d'argent*, tel est le nom que certains ministres protestants donnent à la

religion catholique. De concert avec les impies, ils accusent nos prêtres de vendre les choses saintes et d'exploiter, au profit de leur bourse, la crédulité du peuple.

Cette calomnie est habile. Sur dix hommes, il en est neuf qui sont fort sensibles à tout ce qui, de près ou de loin, touche aux écus, et accuser les prêtres d'aimer l'argent et de vouloir en soutirer au pauvre peuple, c'est le vrai moyen de paralyser leur ministère. Les protestants le savent : aussi reviennent-ils sans cesse à cette calomnie qu'ils répètent avec une mauvaise foi des mieux calculées. Cette accusation cependant est plus déplacée dans leur bouche que dans toute autre.

On ignore généralement, en effet, que l'emploi de pasteur est fort lucratif[1]. Le gouvernement donne 1,500 francs au pasteur du moindre village et un traitement bien plus considérable à ceux des grandes villes. Outre ce traitement, ils ont un *casuel* qui, pour n'être pas tarifé, n'en est pas moins exigé par l'usage. Or, ce casuel n'est pas peu de chose ; en Alsace, par exemple, jamais un bourgeois ne marierait son fils ou sa fille sans donner une somme fort ronde au pasteur ; aux baptêmes, à la soi-disant première communion et à d'autres époques de l'année, on est tenu par les convenances de faire au

1. Je tiens de la propre bouche d'un ministre qu'à Paris la moindre place de pasteur vaut 13,500 francs.

pasteur de beaux cadeaux en argent ou en nature, et les étrennes du jour de l'an ne sont pas du tout à dédaigner. Puis, sans parler des *leçons de religion* ou catéchismes qui sont une source abondante de revenus pour beaucoup de ministres ; il est bon de dire que chez les protestants les enterrements ne sont rien moins que gratuits. A Paris et dans les endroits catholiques, les ministres jouent le désintéressement et affichent à la porte de leurs temples : *Ici l'on ne paye point les chaises*, tandis qu'en Alsace et dans les contrées protestantes, chaque famille a sa place déterminée qu'elle paye fort cher pour l'occuper tout au plus une fois par semaine.

Il faut ajouter à tout cela les subventions incessantes des Sociétés bibliques, évangéliques et autres, qui soutiennent leurs apôtres. En 1856, une réunion de propagande protestante, tenue en Allemagne, se vantait d'avoir consacré à ses agents en France une somme d'environ 8,000,000.

Enfin, gardons-nous d'oublier qu'en pays protestants, les jeunes pasteurs font généralement de fort bons mariages. Leurs administrés sont quelquefois les premiers à s'en plaindre. Dernièrement, dans un endroit du canton de Zurich, les jeunes gens encore célibataires déclarèrent qu'à l'avenir ils ne souffriraient pas qu'on reçût des ministres qui ne fussent pas mariés, " car, disent-ils, ils nous enlèvent tous les bons partis du pays." Dans d'autres localités, au contraire,

il est arrivé que le conseil presbytérial, se composant en majorité de pères de famille ayant des filles à marier, refusa obstinément d'accepter la nomination d'un pasteur déjà pourvu de femme, et dont, par conséquent le cœur et la main n'étaient plus disponibles.

Or, de cet argent qui de tous les côtés afflue dans la poche des ministres, il n'y a rien ou presque rien à déduire pour les frais du culte.

Le temple une fois bâti (et ce n'est pas le pasteur, bien entendu, qui paye la bâtisse), ne demande d'autre entretien que le balayage de chaque semaine ; il n'y a ni ornements sacrés, ni luminaire, ni pompe religieuse. La robe noire de M. le pasteur ne sert que les dimanches ; elle doit durer longtemps à ce sobre métier, et quand elle commence à passer, elle peut servir à une foule d'usages domestiques.

II. Le curé catholique reçoit du gouvernement un peu plus de la moitié du traitement du moindre de ces pasteurs protestants qui crient si fort contre la religion d'argent : 850 fr. au lieu de 1,500 accordés aux pasteurs les moins rétribués.

Si le pasteur protestant n'a pas de dépenses à faire pour son culte, il n'en est pas de même pour le curé catholique. Il y a dans les cérémonies du culte chrétien tout un côté matériel qui coûte fort cher, même dans les plus humbles églises. Dans la moindre chapelle de village, il faut pour la célébration des offices

divins du pain et du vin, des flambeaux, des cierges, des ornements sacerdotaux de diverses couleurs, des vases sacrés, des linges de différentes sortes, enfin une foule d'objets indispensables et dont ne se doutent pas les gens qui demeurent étrangers à ces détails pratiques. De plus, il faut payer les employés de l'église ; ce sont ordinairement des ouvriers qui n'ont que leur travail pour vivre. Outre ces dépenses spéciales, le curé est, en raison de son ministère, le premier et le principal soutien de tous les pauvres et de toutes les œuvres charitables de la paroisse ; lors même que son cœur ne l'y pousserait pas, il y serait obligé par les convenances et même par le devoir. Enfin, il faut qu'il vive, qu'il s'entretienne, lui et la personne qui le sert.

Pour peu qu'on soit sincère, il n'est personne qui s'étonnera de voir le gouvernement et l'Eglise elle-même autoriser nos prêtres à prélever sur les fidèles une sorte de taxe à l'occasion de certaines fonctions de leur ministère, afin de suppléer à une aussi grande disproportion entre le traitement et les dépenses obligatoires. C'est là ce qu'on appelle le *casuel;* il est facile d'en comprendre l'indispensable nécessité. Avant la Révolution, le casuel était presque nul ; on ne payait point les chaises dans les églises, et le peu que le prêtre demandait aux fidèles n'avait d'autre but que de constater le *droit* qu'a le prêtre de vivre de l'autel, et de recevoir des chrétiens l'assistance temporelle en échange des biens spirituels que

leur apporte son ministère[1]. Les révolutionnaires y ont mis ordre ; ils ont tout pris à l'Eglise dans notre pays ; ne pouvant la tuer, ils l'ont dépouillée, espérant la faire mourir de faim. Elle ne meurt pas, mais c'est grâce à l'incessante libéralité des fidèles auxquels le prêtre se voit obligé désormais de s'adresser. Voilà pourquoi on paye maintenant les bancs et les chaises; voilà pourquoi les prêtres, malgré leur répugnance, réclament tels ou tels menus droits qui pèsent au peuple, mais dont le produit est à peine suffisant pour couvrir toutes les dépenses.

Est-ce là une *religion d'argent ?*

Cependant il est une *religion d'argent*, et je vais vous dire quels sont ceux qui la pratiquent. Ce sont des hommes qui ramassent chaque année dans leurs *Sociétés* publiques ou secrètes des millions et des millions ; qui, la bourse à la main, entrent dans la mansarde de nos ouvriers, dans la chaumière de nos paysans, et, abusant de la misère et du malheur, vont acheter des âmes à prix *d'argent !*

A eux la honte de pratiquer ce dont ils nous accusent !

---

1. *Epître de saint Paul aux Corinthiens*, ch. x, 11 et suiv. : " Si nous vous apportons les biens spirituels, " n'est-il pas juste que nous vivions de vos biens tem- " porels ?... ne savez-vous pas que les ministres du " sanctuaire vivent de ce qui est offert au sanctuaire, " et que ceux qui servent à l'autel vivent de l'autel ?

XI.

Une preuve d'un nouveau genre en faveur du protestantisme.

A mesure que le protestantisme laisse à toutes les épines du chemin les lambeaux de vérité et de vie chrétienne qu'il tenait de l'Eglise, il *se matérialise* de plus en plus ; il devient de plus en plus la religion de Luther, son premier apôtre, et chante avec lui : "Bien boire et bien manger, c'est le vrai moyen d'être heureux."

Parmi les pays qui ont perdu la foi lors de la Réforme, il s'en trouve plusieurs, l'Angleterre en tête, qui, en raison de leur position géographique ou de leur instinct commercial, font vraiment très-bien leurs affaires en ce monde, gagnent beaucoup d'argent et s'entendent admirablement à se procurer toutes les jouissances de la vie, jouissances que l'esprit moderne semble regarder de plus en plus comme la fin dernière de l'homme et le but unique auquel doivent tendre ses efforts. De là, le croirait-on? des hommes sérieux, *des ministres de l'Evangile*, prétendent tirer un argument invincible contre l'Eglise catholique en faveur du protestantisme: "Les protestants, disent-ils, sont plus riches que les catholiques, donc leur religion est meilleure."

Un pasteur français, auteur d'une foule de petits libelles protestants qui courent les rues,

a développé, dans un livre spécial, cet argument d'un nouveau genre devenu fort populaire parmi nos bourgeois et nos industriels indifférents. Mais mal lui en a pris, et la leçon lui est venue de ceux mêmes dont il attendait les applaudissements. Le *Journal des Débats*, qui cependant n'est rien moins que catholique a consacré à cette étrange production un travail plein de verve et de bon sens, où il flagelle, avec une indignation qui lui fait honneur, les principes anti-chrétiens qui servent de base à cette nouvelle apologie du protestantisme. Je cite :

" *Les nations catholiques et les nations protestantes considérées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité*, par Napoléon Roussel, pasteur.—Nous avions ouvert ce livre avec le désir d'en dire tout le bien que nous pourrions : mais, avec la meilleure volonté du monde, il nous est impossible de le considérer ni comme un bon livre ni comme une bonne action. L'auteur... a fait une œuvre dont le dernier mot est le matérialisme le plus cruel, le plus insensible, le plus désespérant. En vérité, si un *ministre de l'Evangile* n'a qu'une morale comme celle-là à présenter au monde ; si, protestant ou catholique, quel qu'il soit, il n'a point d'autre conclusion à tirer de l'histoire, alors il ne reste plus aux hommes qu'à se bien nourrir, à se bien porter et à bien faire leurs affaires ; les plus riches seront toujours les plus vertueux. Cette lecture serre le cœur...

M. Roussel a eu l'intention de comparer les nations catholiques avec les nations protestantes sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité. Par malheur, dans cette comparaison, la moralité, qui aurait droit à la première place, n'occupe que la dernière et la plus petite ; les lumières viennent au second rang, et, comme dans le titre, le bien-être s'étale, et, pour ainsi dire, se carre sur le premier plan......

" En deux volumes, M. Roussel démontre, à grands renforts de chiffres, que les protestants sont infiniment plus heureux dans ce monde que les catholiques ; qu'ils ont plus de rentes, plus d'actions industrielles, plus de couverts d'argent, plus de chemises et plus de bottes. Jusqu'a présent nous avons toujours cru qu'au jour du jugement dernier Dieu mettrait de côté les bons et de l'autre les méchants ; mais, dans le système de M. Roussel, l'humanité est partagée en deux autres catégories : celle des *gens gras* et celle des *gens maigres*. Dieu ne sondera plus les reins et les cœurs, mais les estomacs. Si M. Roussel permettait à Saint Pierre de garder l'entrée du Paradis, certainement il lui donnerait pour consigne, comme aux Tuileries, de ne laisser passer que les gens bien portants et bien vêtus ; dans la théologie protestante, pour être sauvé, *une mise décente est de rigueur*......

" Il faut voir avec quelle complaisance M. Roussel aligne les comptes de tous les pays

catholiques et de tous les pays protestants; c'est une véritable tenue de livres en partie double.

" Sur le terrain du bien-être, M. Roussel et le protestantisme règnent en maîtres : ils sont les plus riches. Voyez, par exemple, la figure que fait cette triste et sale Irlande à côté de ses sœurs protestantes ! M. Roussel nous donne, d'après un rapport officiel, le bilan d'une paroisse de quatre mille habitants, tous catholiques, a-t-il soin d'ajouter ; et ces quatre mille catholiques possèdent entre eux une charrette, une charrue, seize herses, huit selles d'homme, deux selles de femme, sept fourchettes de table, quatre-vingt-treize chaises, deux cent quarante-trois tabourets, vingt-sept oies, trois dindes, deux matelas, huit paillasses, huit chandeliers de cuivre, trois montres, une école, un prêtre, point de chapeaux, point de pendules, point de bottes, point de navets, point de carottes... Arrêtons-nous un peu dans cette nomenclature ; M. Roussel en cite des pages entières ; et, après avoir achevé cette sorte de visite à l'hôpital, il s'écrie triomphalement : " Traversons donc le canal, et, après avoir vu l'Irlande catholique et ses misères, contemplons l'Ecosse protestante et sa prospérité."

" Comme les gens qui ont la jaunisse et qui voient tout en jaune, M. Roussel va déterrer du catholicisme jusque dans des coins où on n'aurait jamais cru qu'il pût se nicher. Continuant son tour du monde, il soumet

au même procédé de comparaison la Suisse catholique et la Suisse protestante. Voici un voyageur qui arrive dans un canton catholique, et son premier mot est : " Quelle malpropreté ! quel teint jaune, noir et livide !" C'est convenu : tous les catholiques sont jaunes. Voici encore une autre impression de voyage ; nous citons : Nous arrivâmes sur les deux heures à Fluelen ; cette terre du catholicisme nous fut annoncée par quatre goîtreux, six galeux, une demi-douzaine de malheureux en guenilles qui paraissaient sortir du tombeau..."—C'est, comme on voit, de mieux en mieux ; tout à l'heure les catholiques étaient *jaunes*, à présent ils sont tous *galeux*. Détournons nos regards de ce triste spectacle, et hâtons-nous de les rasséréner par la vue d'une terre protestante : " Que de vallons ! quelle culture ! s'écrie M. Roussel Que d'abondance et d'industrie ! Zurich et ses beaux environs me paraissent l'asile de la sagesse, de la modération, de l'aisance et du bonheur......Nous entrâmes dans une chaumière où la maîtresse du logis nous offrit du lait et des cerises, et plaça sur la table neuf ou dix cuillers d'argent...." Entendez-vous bien ? dix cuillers d'argent ! Quelles saintes gens ! Ce ne sont pas des *galeux* de catholiques, ces gens *livides*, qui pourraient vous en montrer autant ! Voulez-vous suivre M. Roussel en Espagne ? Là encore, à grand renfort de citations, il vous prouvera que les routes sont mal tenues, que les auberges

sont sales et qu'on y mange dans des couverts d'étain ; puis il comparera cette terre du catholicisme à l'Angleterre, cette terre du protestantisme, qui s'annonce à son tour par des couverts d'argent, par des chemins de fer, par du linge, etc.

" Nous ne tenons pas à accompagner M. Roussel dans toutes ses pérégrinations ; nous ne nions point l'exactitude de ses comptes, et nous laissons au protestantisme le bénéfice de son argenterie. Mais M. Roussel, quand il voyageait en Irlande, par exemple, n'a-t-il jamais éprouvé le moindre remords de conscience ? Ne s'est-il jamais demandé si les protestants n'étaient pas pour quelque chose dans la misère de cette terre catholique ? Si les protestants ne représentent pas plus d'un dixième de la population de l'Irlande, de quel droit ont-ils fait main basse sur toutes les propriétés et tous les revenus de l'Eglise catholique ? Et quand M. Roussel, pour prouver que les catholiques ne sont plus opprimés en Irlande, nous dit qu'ils ont quatre archevêques, vingt-trois évêques, deux mille cinq cents églises, plus de deux mille prêtres, comment n'a-t-il pas un peu d'admiration pour ce peuple de mendiants qui trouve encore à prélever sur sa misère l'entretien de son Église, pendant que les évêques et les ministres protestants vivent grassement et plantureusement du profit de la confiscation? Comment un *ministre de l'Evangile* ne se rappelle-t-il pas cette parole : " Je vous le dis

" en vérité, cette pauvre veuve a plus donné
" que tous ceux qui ont mis dans le tronc,
" car tous les autres ont donné de leur abon-
" dance, mais celle-ci a donné de son indi-
" gence même tout ce qu'elle avait et ce qui
" lui restait pour vivre."

" Mais M. Roussel a gardé pour la France le plus éclatant, le plus invincible de tous ses arguments. Ecoutez plutôt : " Persécutés pendant des siècles, dépouillés de leurs biens, les protestants français devraient être aujourd'hui, non pas au niveau, mais bien au dessous du reste de la nation à l'égard de la richesse. En est-il ainsi ? Si nous ne voulions consulter que l'opinion publique, nous pourrions dire que la conscience du lecteur a déjà répondu........."

" Nous vous prions d'admirer en passant le singulier office que remplit ici *la conscience* mais laissons continuer l'auteur :

" Mais nous désirons ne rien affirmer, pas même l'évidence, sans nous appuyer sur des documents. Ceux que nous nous sommes procurés sur ce point sont authentiques et de la plus haute importance dans la question... —Ici nous avons frémi pour le catholicisme. Que va-t-il lui arriver ? Quelle tuile va lui tomber sur la tête ? Rassurons-nous : c'est un sac d'écus, c'est une pluie de gros sous. M. Roussel nous explique en détail qu'il s'est procuré le relevé de la cote mobilière payée par les protestants du département de la Seine. La liste est lithogra-

phiée ; elle est entre ses mains, et, d'après cette base, il prouve que la moyenne payée par tous les habitants de Paris est de 33 fr. 14 c., et la moyenne payée par les protestants de 87 fr. 1c. " Ainsi, dit-il, les protestants français possèdent trois fois plus de richesses que leurs compatriotes catholiques romains." Après un pareil coup, le catholicisme doit se rendre ; décidément, il ne se relèvera pas de la cote mobilière. Mais pourquoi M. Roussel pendant qu'il était en train de faire ses comptes, n'a-t-il pas consulté aussi la cote payée par une autre partie de la population, à laquelle nous ne voulons rien adresser de blessant, mais qui passe généralement pour bien cotée, nous voulons dire les Juifs ? Qui sait s'il n'aurait pas trouvé les Israélites encore plus riches et par conséquent encore plus vertueux que les protestants ?

" Mais, encore une fois, nous ne voulons point contester les chiffres de M. Roussel ni troubler son triomphe. Nous le laissons monter sur sa pyramide protestante de pièces de cent sous y chanter son *Gloria in* EXCELSIS. QUELQU'UN a dit : " Je vous dis en vérité qu'il " est bien difficile qu'un riche entre dans le " royaume des cieux. Je vous le dis encore " une fois il est plus aisé qu'un chameau " passe par le trou d'une aiguille qu'il ne " l'est qu'un riche entre dans le royaume " des cieux." Nous pourrions faire encore quelques autres citations qui vaudraient bien celles de M. Roussel, mais il n'est pas de notre

compétence de faire un sermon. M. Roussel a peut-être sincèrement cru faire un livre moral et religieux ; l'esprit de secte l'a aveuglé, et nous regrettons d'avoir à répéter que ses conclusions sont essentiellement matérialistes.

Signé : *J. Lemoyne*,"

XII.

Comment les protestants se conduisent à l'égard de la Mère de Dieu.

C'est une singulière manière d'honorer un fils que de mépriser et de détester sa mère. Or, la Sainte Vierge est la Mère de Jesus-Christ, et les sectes protestantes s'accordent pour la rejeter avec un dédain qui va souvent jusqu'à la colère.

Cette conduite est odieuse, et rien, même dans les principes protestants, ne la peut excuser. Marie est la Mère de Jesus ; or, Jesus est Dieu, donc Marie est la Mère de Dieu. N'est-il pas étrange que des hommes qui se disent chrétiens, refusent d'honorer la Mère du Dieu des chrétiens, celle qui a donné ce Dieu-Sauveur ? N'est-il pas étrange que des sujets qui se disent fidèlement dévoués à leur Souverain refusent à sa Mère le respect et l'honneur ?

Lorsque l'ange apparut à la Vierge Marie pour obtenir son consentement au grand mystère de l'Incarnation, il lui dit avec un respectueux amour : " Je vous salue, ô pleine

" de grâce! vous êtes la femme bénie entre " toutes les femmes." Les catholiques imitent l'ange bon et fidèle qui honore la Mère de son DIEU, les protestants préfèrent imiter l'ange infidèle et menteur, celui dont il a été dit dès l'origine : "Je poserai des inimitiés entre la FEMME et toi," celui dont MARIE doit écraser la tête : "*Et ipsa conteret caput tuum.*"

Lorsque la sainte Vierge, portant en elle le Rédempteur du monde, se présenta devant Elisabeth, celle-ci fut remplie du Saint-Esprit, et s'écria dans un divin transport : "D'où " me vient cet honneur que la Mère de mon " DIEU daigne venir jusqu'à moi ? Vous êtes " bénie entre toutes les femmes, et le fruit " de vos entrailles est béni !" Catholiques, nous suivons l'exemple de sainte Elisabeth, et, sous l'impulsion du même Esprit de vérité, nous aimons à témoigner à MARIE notre reconnaissance, notre vénération, notre amour. Les sectes protestantes imitent les habitants insensés de Bethléem, qui attendaient la venue du Messie, mais refusaient de recevoir MARIE, ignorant que c'est elle, elle seule qui apporte JÉSUS.

Lorsque MARIE répondit aux hommages d'Elisabeth par le sublime cantique de son triomphe : " *Toutes les générations*, s'écrie-t-" elle, *me proclameront bienheureuse*, car c'est " en moi que Celui qui est puissant a fait sa " grande œuvre !" Quelles sont les générations qui, réalisant cette prophétie, cette parole

de la Bible, donnent à Marie le nom de *bienheureuse?* Sont-ce les générations catholiques qui, dans les chapelles cachées des catacombes, comme dans les splendides basiliques dédiées à Notre-Dame, exaltent le nom et la gloire de Marie? ou sont-ce les générations protestantes qui n'ont pour la sainte Vierge ni respect ni louanges, et qui croient lui faire trop d'honneur lorsqu'elles ne l'insultent pas?

A ces passages de l'Écriture, si clairs, si glorieux pour Marie, les protestants opposent quelques paroles de Notre-Seigneur à sa Mère, paroles mystérieuses dont ils ne comprennent pas les profondeurs, et qui n'ont d'autre but que de faire participer Marie aux anéantissements de la Rédemption, comme elle avait participé dans l'origine aux joies et aux gloires de l'Incarnation[1]. Si ces paroles

1. Il est aussi des protestants qui, toujours poussés par cette haine vraiment diabolique contre Marie, ont attaqué sa virginité perpétuelle, se fondant entre autres sur un passage de l'Évangile où il est parlé des *frères* du Seigneur. Ignorent-ils, qu'en Orient, de nos jours encore, on appelle du nom de *frères* tous les proches parents? Les langues orientales n'ont point de termes pour exprimer la qualité de cousin; et dans la Bible, entr'autres exemples, on voit Abraham dire à son *neveu* Loth, qu'il n'y ait point de querelles entre nous, car nous sommes "*frères* (*fratres enim sumus.*" Genèse, XIII, 8.) Saint Jacques, appelé quelquefois dans l'Ecriture frère du Seigneur, était son cousin germain.

Le dogme de la virginité perpétuelle de Marie est confirmé par tous les monuments des temps apostoliques; il faut manquer de sens chrétien, de pudeur chrétienne, pour oser le révoquer en doute.

avaient le sens que leur prêtent les hérétiques, il faudrait en conclure que Jésus n'a point aimé sa Mère, qu'il ne l'a point honorée, qu'il a été un mauvais fils, qu'il a violé le quatrième commandement de sa loi : "Tu honoreras ton père et ta mère." Qui prouve trop ne prouve rien.

Après son Père céleste, Notre-Seigneur n'a rien tant aimé que sa Mère. Outre qu'elle est sa Mère, elle est la plus humble, la plus pure, la plus sainte de toutes les créatures; à ce double titre Jésus aime Marie d'un amour unique. En aimant et respectant Marie, nous nous conformons aux sentiments de Jesus, et nous accomplissons ainsi, quoique bien imparfaitement encore, la grande règle tracée par l'apôtre saint Paul : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* "Aimez ce que le Seigneur Jesus a aimé."

Si nous invoquons la sainte Vierge dans nos besoins, c'est que nous savons que Marie est puissante sur le cœur de son Fils, et que le premier miracle du Christ a été accompli à la prière de sa Mère.

De même que le Père nous a donné Jesus par Marie, de même veut-il que tous les dons de Jesus nous arrivent par la même voie. Ce n'est point que Marie soit notre *Médiatrice de Rédemption,* Notre-Seigneur Jesus-Christ seul nous a sauvés et rachetés; mais elle est médiatrice d'intercession et de tendresse, elle est notre avocate, notre mère d'adoption. Nous lui demandons sa protection auprès du

bon DIEU, comme l'enfant recourt à sa mère pour obtenir plus facilement du père l'accomplissement de ses désirs.

Du reste, le culte des chrétiens envers la sainte Vierge va droit à JESUS-CHRIST, et c'est le Fils qui est honoré dans la Mère. Si nous aimons et louons MARIE, c'est pour la féliciter d'être la Mère de Jésus, c'est pour la remercier de nous l'avoir donné. Le culte d'honneur que nous rendons à MARIE est la sauvegarde du culte d'adoration que l'on doit rendre à JESUS; ce qui se passe sous nos yeux en est une preuve frappante. C'est l'Eglise catholique, elle que l'on accusait d'oublier JESUS pour MARIE, le Créateur pour la créature, c'est l'Eglise catholique qui conserve seule et défend, contre l'incrédulité protestante, la divinité de cet unique Médiateur, de l'honneur duquel l'hérésie se montrait si pharisaïquement jalouse et qu'elle renie tous les jours davantage [1].

---

1. Pour tout ce qui concerne la sainte Vierge et son culte, je recommande la lecture du bel ouvrage de M. Aug. Nicolas, intitulé : *Etudes philosophiques sur la sainte Vierge.—La Vierge Marie et le Plan divin.—La Vierge Marie dans l'Evangile.—La Vierge Marie vivant dans l'Eglise.* Toutes les difficultés protestantes y sont résolues de la façon la plus péremptoire, " Après la lecture de votre ouvrage,disait à M.Nicolas un savant magistrat, on ne peut plus rester protestant à aucun degré."

XIII.

Combien le protestantisme est désolant.

Le cœur humain et l'Eglise catholique ont un seul et même auteur qui est le bon Dieu et Dieu a fait l'Eglise merveilleusement appropriée à tous les besoins du cœur humain.

Son autorité doctrinale répond à notre besoin de croire, parce que sans l'autorité il n'y a pas de foi ; les cérémonies de son culte répondent à notre nature, qui est composée d'un corps et d'une âme, et qui a besoin d'associer les choses matérielles à l'acte tout spirituel de ses adorations ; la confession répond à ce besoin de pénitence et de pardon, qui est au fond de notre âme pécheresse ; l'invocation des saints, les prières pour les morts, au sentiment de l'union éternelle des âmes en Dieu et de la solidarité des hommes entre eux ; et ainsi de suite de tous les dogmes, de tous les préceptes, de toutes les pratiques de l'Eglise.

Dans le protestantisme, au contraire, tout est froid, triste et nu comme les murs de ses temples, où l'on sent l'absence de Dieu.

Malheur à l'âme égarée ou viciée qui, semblable à l'enfant prodigue de l'Evangile, abandonne la maison paternelle pour les régions désertes et lointaines de l'erreur ; sortie de l'atmosphère vivifiante où Dieu l'avait si miséricordieusement fait naître,

elle ne respire plus qu'un air glacé, elle ne trouve que le vide et la désolation.

Pour celui qui s'est fait protestant, plus de frein au moment de la passion, mais aussi plus de consolation au moment du repentir ; plus de guide au moment du doute, plus de secours au moment de la tentation et de la lutte, plus de pardon assuré après la faute, plus de confesseur qui le console et qui pardonne de la part de DIEU. Pour ce pauvre apostat, plus de belles cérémonies à l'Eglise, plus d'images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints : c'est de l'idolâtrie ! Plus de crucifix, plus de signe de croix : idolâtrie ! Plus de prières, de respect ni d'amour pour la Mère de DIEU : idolatrie ! Plus de confiance en l'intercession des Saints, plus de patrons, de protecteurs dans le ciel ; idolâtrie !

Et quand arrive l'heure de la mort, quand le malheureux est seul, près de paraître devant DIEU avec tous les péchés de sa vie, pas de prêtre qui lui donne les derniers sacrements de l'Eglise, et qui lui dise avec certitude : "Pauvre pécheur, tu peux mourir en paix, car JÉSUS m'a donné le pouvoir de te pardonner, et je te pardonne en son nom."

Ce n'est pas tout. Après la mort de l'apostat, son corps ne sera point porté à l'Eglise ; il sera conduit tout droit dans le cimetière qui n'est pas bénit, car pour le protestant toute bénédiction de ce genre est encore une idolâtrie ; enfin, si ses enfants sont devenus protestants comme lui, il leur sera défendu

de prier pour leur père ; car le protestantisme n'admet ni purgatoire, ni prières pour les morts. Non, pas une prière, dans ce culte désolant, pour les pauvres morts, pas de visite pieuse à leur dernière demeure ; des larmes impuissantes et stériles au moment où tombe la dernière pelletée de terre, et tout est fini entre eux et nous !

Pour moi, je l'avoue, cette considération seule suffirait à me démontrer la fausseté absolue du protestantisme. Le besoin de prier pour ceux qu'on a aimés et perdus est si profond, si impérieux, si naturel au cœur de l'homme, qu'une religion qui nie ce besoin et qui en interdit la satisfaction est jugée d'avance ; et elle exprimait le sentiment universel, cette pauvre petite fille de dix ans qui, ayant vu mourir sa mère, me disait à moi-même avec une admirable énergie : " Quand je serai grande et maîtresse de mes actions, je me ferai catholique ; car je veux être d'une religion qui me permette d'aimer la sainte Vierge et de prier pour ma mère !"

XIV.

Le jugement de la mort.

On a dit de la mort qu'elle est l'écho de la vie. Le moment de la mort est un moment solennel où les sophismes perdent leurs forces, où les illusions se dissipent, où la conscience revendique ses droits. Dans le procès

que les sectes protestantes intentent à l'Eglise, appelons-en à ce jugement d'une autorité suprême, au jugement de la mort.

Il y a des protestants qui se sont faits catholiques ; il y a des catholiques qui se sont faits protestants : regardons-les mourir les uns et les autres.

Devant la mort comme pendant la vie, les innombrables protestants rentrés dans le sein de l'Eglise sont pleins d'espérance et de sérénité ; pas un regret ne leur échappe, pas un remord ne les agite, pas un doute ne trouble leurs derniers moments ; ils croient, ils aiment, ils prient et ils rendent leur âme à DIEU, en le remerciant de les avoir faits catholiques ! Nous défions le protestantisme de citer *nn seul fait* contraire à cette affirmation.

Tous ces docteurs, tous ces ministres, tous ces hommes instruits et courageux qui, élevés dans le sein du protestantisme, et le connaissant à fond pour l'avoir pratiqué, l'ont abandonné pour se faire catholiques, meurent sans exception comme cet illustre comte de Stolberg, un des plus célèbres d'entre eux, qui expira plein de joie et d'amour de DIEU, bénissant le Seigneur de lui avoir fait connaître sa véritable Eglise, recommandant à ses enfants de prier pour les morts, et de demeurer fermes dans la religion catholique. Après avoir humblement reçu les derniers sacrements, il mourut en répétant avec une joie toute céleste : " Loué soit JÉSUS-CHRIST!"

Combien est différente la mort de la plupart des apostats, pour ne pas dire de tous ! Et quand ils n'ont pas perdu tout sentiment de foi en Dieu et en l'âme immortelle, quand ils ne se sont pas endurcis jusqu'au matérialisme et à l'athéisme, que de troubles, que de remords, que de terreurs agitent leurs derniers moments ! Ils se rappellent alors cette Eglise sainte qu'ils ont quittée. Ce monde, avec ses enivrements et ses charmes, disparaît à leurs yeux épouvantés pour faire place aux pensées du jugement et de l'éternité qui s'approche ! Et s'ils croient encore à l'Ecriture sainte, ils y lisent avec terreur les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui les condamnent : " *Qu'importe à un homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme!*

La mort des fondateurs du protestantisme, tous apostats et pour la plupart prêtres apostats, confirme ces réflexions d'une façon effrayante.

Luther désespérait de son salut. Peu de temps avant sa mort, sa femme lui montrait un soir d'été les étoiles qui brillaient au firmament : " Vois donc, maître, lui disait-elle, combien ce ciel est beau ! — Il ne brille pas pour nous, répondit sombrement l'hérésiarque.—Est-ce, répliqua Catherine effrayée, parce que nous avons violé nos vœux ?—Peut-être, dit Luther.—S'il en était ainsi, il y faudrait revenir.—Il est trop tard ; le char est trop embourbé." Et il coupa court à la conversation.

A Eilseben, la veille du jour où il fut frappé d'apoplexie, il disait à ses amis ; " J'ai presque perdu le Christ dans ces grandes vagues du désespoir où je suis comme enseveli." Et, après une pause : " Moi qui ai donné le salut à tant d'autres, je ne puis me le donner à moi-même ! J'ai cité plus haut son testament impie ; il mourut abandonné de Dieu, blasphèmant jusqu'à la fin ; et sa dernière parole fut une protestation d'impénitence. Son fils aîné, qui doutait et de la Réforme et du réformateur, lui demanda une dernière fois s'il persévérait dans la doctrine prêchée. " Oui," murmura le grand coupable ;—et il parut devant Dieu.

D'après le protestant Schusselburg[1] "...Calvin mourut de la fièvre pourpre, dévoré par une fourmilière de vers, et consumé par un abcès ulcéreux, dont l'odeur infecte ne pouvait être supportée par aucun des assistants." Il exhala misérablement sa méchante âme, en désespérant de son salut, en invoquant les démons et en proférant les jurements les plus exécrables et les blasphèmes les plus affreux.

Jean Haren[2], disciple de Calvin, et témoin oculaire de sa mort, rapporte également que : "....Calvin est mort dans le désespoir, d'une de ces morts honteuses et dégoutan-

---

1. *Théol. Calvin.*, t. II, p. 72.
2. J. Harenius, *De vita Calvini.*

tes dont DIEU a menacé les impies et les réprouvés....Je puis l'attester en toute vérité, ajoute-t-il, puisque je l'ai vu de mes yeux."

Spalatin, Justus Jonas, Isinder, et bien d'autres amis de Luther et coryphées de la Réformes, périrent les uns désespérés, les autres fous.

Henri VIII mourut en disant qu'il avait perdu le ciel; et sa digne fille, Elisabeth, expira dans des sentiments d'une désolation profonde, couchée par terre, et n'osant se mettre au lit, parce qu'au début de sa maladie, elle avait cru voir son corps tout décharné, palpitant dans un brasier de feu[1].

En présence de ces morts épouvantables, et devant la pensée de l'éternité, puissent nos pauvres frères catholiques qui seraient tentés d'abandonner la foi de l'Eglise pour se mettre à la suite de ces infortunés, se rappeler qu'un jour viendra où ils devront, eux aussi, se préparer à paraître devant DIEU ! Puissent-ils penser à la mort, au jugement, à l'enfer, et je leur affirme qu'ils ne se feront pas protestants.

Que ceux pourtant qui ont été assez malheureux pour céder à la tentation et renier leur foi ne désespèrent pas de la miséricorde divine, et qu'ils écoutent l'histoire parfaitement véridique de la mort d'un apostat, plus coupable certainement qu'ils ne le seront jamais.

1, Voir l'*Histoire d'Angleterre*, de LINGARD t. VIII, c. VIII, et les *Lettres* de MILNER, lettre VIII, p. 246 et suiv.

Dans un pays limitrophe du nord de l'Allemagne vivait un prêtre oublieux des devoirs de son saint état. A force de tomber de désordres en désordres, il en vint à un tel excès qu'il renonça à sa foi et s'enfuit de sa patrie pour se faire protestant : il accepta une place de pasteur, et ainsi de prédicateur de la vérité il devint un maître d'erreur. Cet état d'inimitié avec DIEU dura pour ce malheureux plusieurs années. Un jour il fut invité à dîner par un prédicateur d'une grande ville, qui réunissait à sa table plusieurs autres pasteurs du voisinage. Tandis qu'ils s'y livraient ensemble à la gaieté, on vint dire au pasteur maître de la maison qu'un pauvre homme était sur le point de mourir, qui paraissait avoir bien besoin de secours spirituels. Je ne sais quel empêchement s'opposa à ce que fût ce pasteur lui-même qui se rendit auprès du malade, et notre apostat s'offrit en conséquence pour aller le remplacer dans ce ministère. Son offre fut acceptée. On l'introduisit bientôt dans une chambre où gisait un vieillard qui allait rendre son dernier soupir avec le désespoir dans son cœur. Le pasteur lui lut quelques mots d'un passage de la Bible ; mais le moribond lui dit pour toute réponse : " Je suis perdu ; il n'y a plus de pardon pour moi ; malheur à moi, je suis damné !"

Le pasteur cherchait à le rassurer et l'exhortait à prendre confiance. " Non, non, reprit l'autre, personne ne peut me prêter

secours, je ne puis aller au Ciel, mon péché est trop énorme, il faut que je sois damné ! —Mais,pour l'amour de Dieu, pourquoi donc ? De quoi vous sentez-vous le cœur chargé ?" Et le moribond ne lui répondait que par les mêmes paroles de désespoir.

Enfin il se rendit aux vives instances du pasteur et ajouta : "Ce qui fait qu'il n'y a pour moi ni salut ni paradis, c'est que je suis un prêtre apostat ; et tous les péchés que j'ai ajoutés à celui-là, et toutes mes résistances aux sollicitations de la grâce, et toutes les miséricordes divines que j'ai repoussées... Hélas ! ma faute est trop grande pour que je puisse en trouver le pardon ; je suis perdu ; je ne puis être aidé par personne !"

Une pareille révélation jeta le trouble dans le cœur du pasteur, qui y voyait le tableau fidèle de l'état de sa pauvre âme ; en ce moment, l'antique croyance se représenta à sa pensée avec la conscience qu'il avait du pouvoir divin et inamissible accordé au prêtre dans le sacrement de l'Ordre. Il dit d'une voix émue au moribond : "Cher frere, je puis vous aider, comme il est vrai qu'il y a un Dieu ; je puis vous secourir !... Je suis moi-même un prêtre catholique, je vous l'assure ; comme vous, hélas ! je suis un renégat, un excommunié ; mais, avec mon pouvoir sacerdotal, je puis rouvrir le Ciel à un mourant.

Ce fut alors pour le pauvre moribond comme si un ange était venu du Ciel pour

lui rendre l'espérance et le salut. Vaincu par l'infinie miséricorde de son DIEU, qui, à la dernière heure de sa vie, lui offrait encore le pardon, et avec le pardon le retour de ses faveurs et l'assurance du salut, il fit dans les sentiments de la plus vive douleur et du plus sincère repentir, la confession de ses péchés, en obtint l'absolution et mourut dans la paix du Seigneur. Ce triomphe de l'amour divin, qui veut le salut de tous les hommes et recherche les plus grands pécheurs jusqu'à leur dernier soupir, frappa tellement celui qui en avait été l'instrument, et son cœur fut tout à coup si changé par la toute-puissance de la grâce, que dès ce moment-là il résolut de se convertir. De retour auprès de ses compagnons, qui n'étaient pas encore séparés, il leur parla ainsi : " Adieu, messieurs ; je rentre dans le sein de l'Église catholique que j'ai abandonnée avec tant de perfidie. Je viens de voir combien le moment de la mort est horrible pour un apostat. Je me suis retrouvé prêtre et j'ai servi d'instrument à la miséricorde de DIEU ; et voici que cette miséricorde infinie m'appelle moi-même à la pénitence, à la réconciliation et au salut."

XV.

Le protestantisme et l'incrédulité.

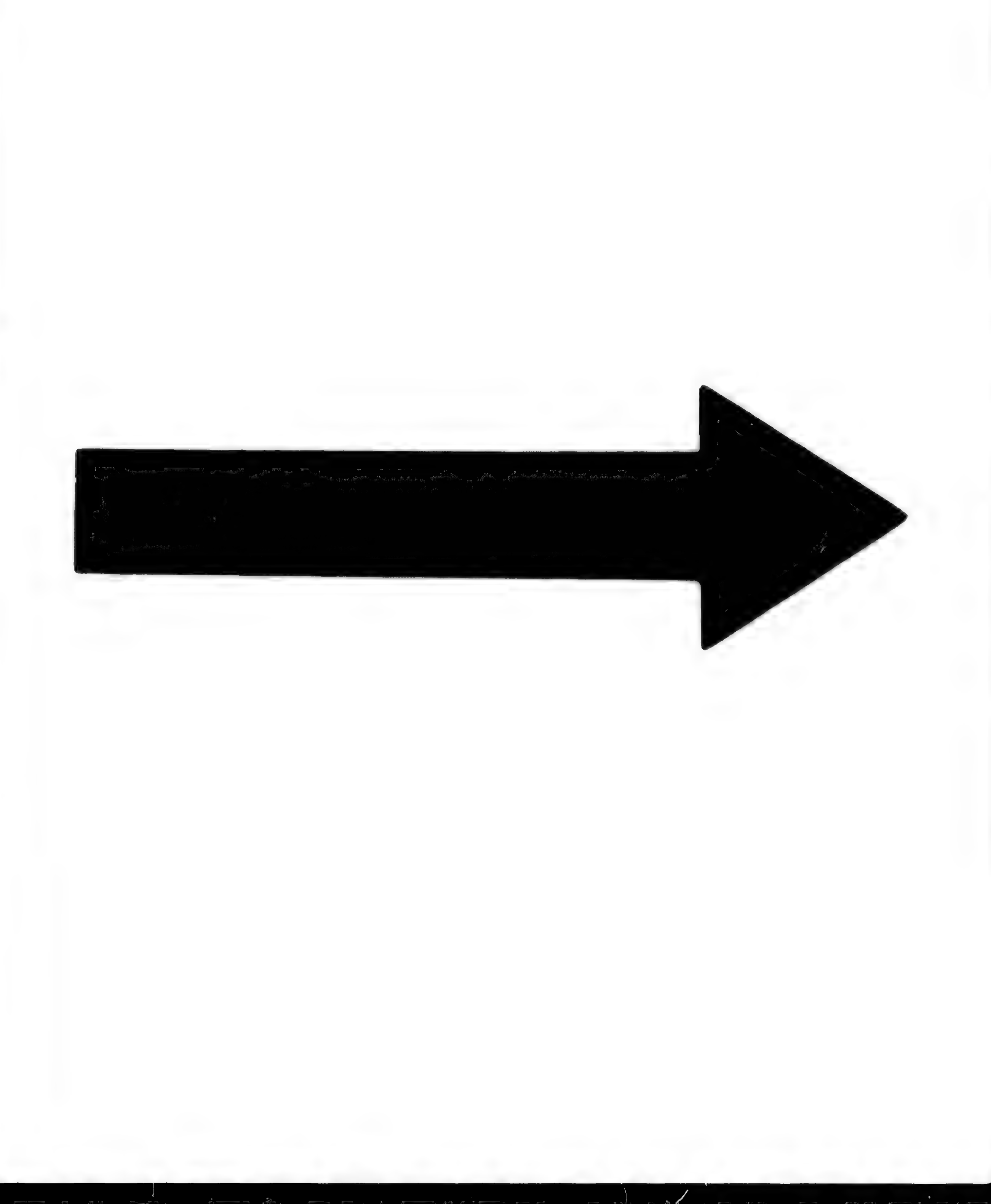
Les incrédules et les rationalistes de nos jours ont des complaisances toutes particulières pour le protestantisme et pour l'œuvre de la Réforme ; ils regardent Luther et Calvin comme leurs grands-pères, et ils ont raison. Quoi qu'en disent quelques protestants encore chrétiens, l'incrédulité qui ravage notre société moderne est la conséquence logique,fatale,de la révolte religieuse du seizième siècle.

Le protestant, c'est l'homme qui, au nom du libre examen, rejette une partie des vérités chrétiennes que l'Eglise enseigne au monde par l'autorité du Christ. L'incrédule, c'est l'homme qui, au nom de ce même libre examen, va plus loin et rejette l'ensemble de ces vérités.

Le protestant rejette l'Eglise parce qu'il ne la croit point d'institution divine. L'incrédule rejette le Christ, parce qu'il ne le croit point vraiment DIEU.

Le principe est le même de part et d'autre.

C'est la raison individuelle qui prend la place de la foi, c'est-à-dire de la soumission de l'esprit à l'autorité divine. Le protestant, qu'il le sache ou non, est un incrédule en germe, et l'incrédule est un protestant parfait.



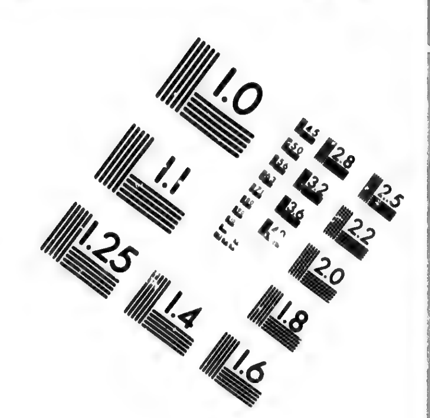
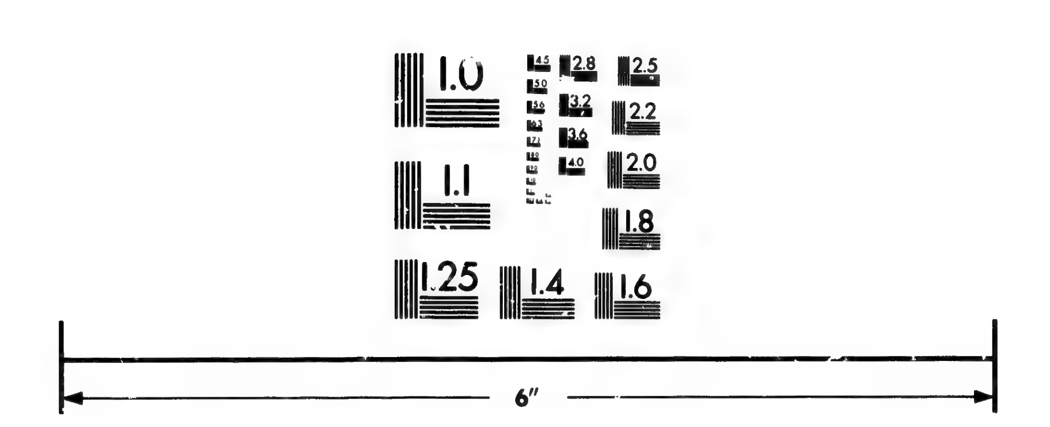
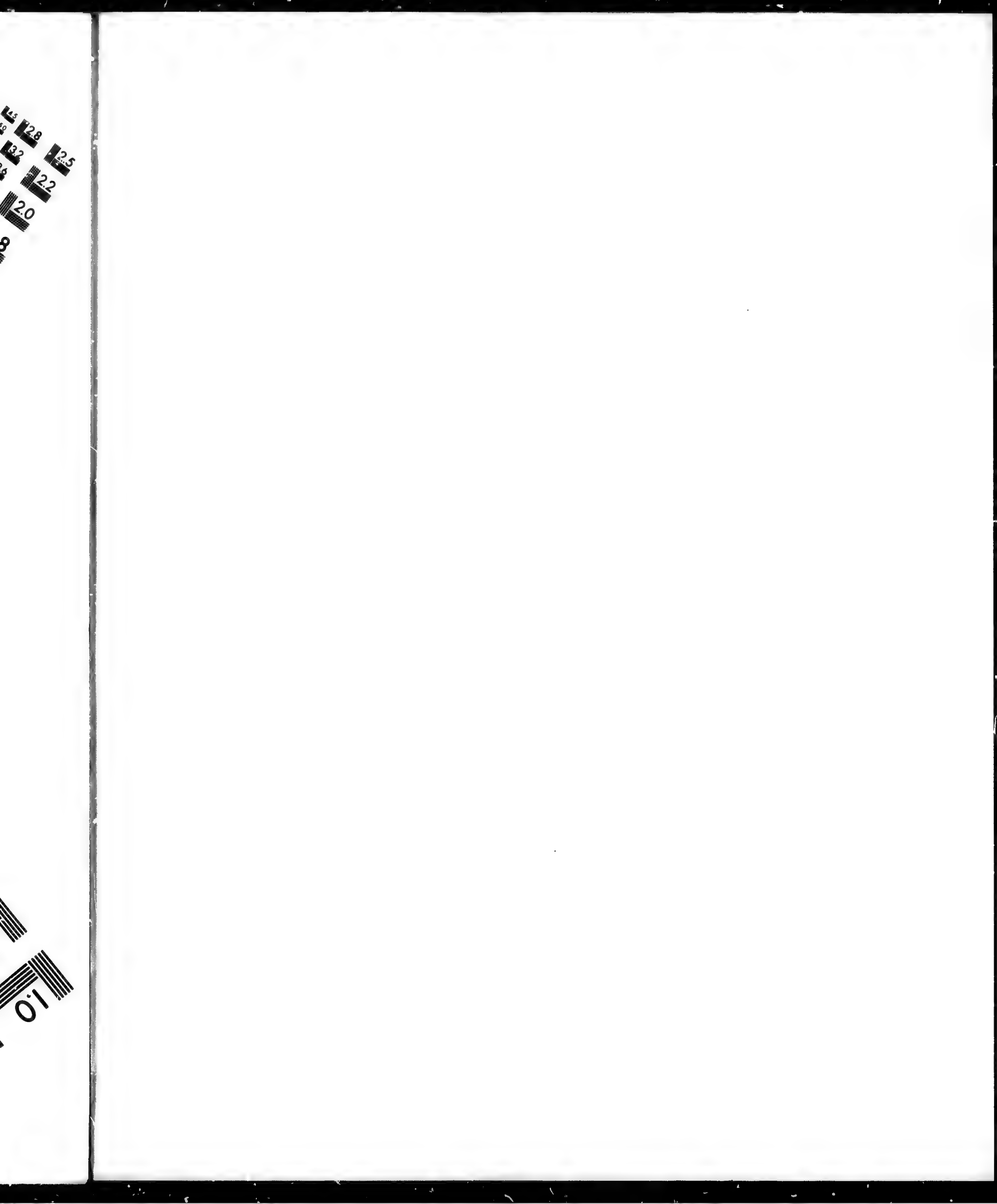


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





L'incrédulité est dans le protestantisme, comme le chêne est dans le gland, comme la conséquence est dans le principe. La pente est glissante dans le chemin des négations. Si le libre examen d'un luthérien, ou sa raison, comme vous voudrez l'appeler, le force à rejeter l'autorité du pape, Vicaire de Jesus-Christ, ce même libre examen fait rejeter au calviniste la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, dogme conservé par les luthériens. Par le même principe, les sociniens, les ministres de Genève et une foule de pasteurs français rejettent aujourd'hui, à l'imitation de Voltaire et de Rousseau, la divinité même de Jesus-Christ, et par conséquent abjurent le christianisme et tombent dans l'incrédulité complète, toujours par suite du libre examen. Nos philosophes allemands et français, rationalistes et panthéistes de toutes les nuances, ne s'arrêtent point à Jesus-Christ et nient l'existence d'un Dieu créateur ; tout cela encore par la grâce du libre examen.

Or, je le répète, et tout protestant le répétera avec moi, le libre examen c'est le protestantisme dans son principe essentiel. Luther, père du libre examen et du protestisme, est donc le père de l'incrédulité, le père de toute négation antichrétienne [1].

---

1. C'était le sentiment du roi Henri IV au plus fort de son calvinisme. Il trouvait que Protestant et Turc étaient synonymes quant à la piété : "Je suis endiablé, écrivait-il à la marquise de Verneuil, si je n'étais *huguenot*, je me ferais Turc."

“ J’étais à Iéna, dit M. Eugène Rendu dans son mémoire sur l’instruction publique en Allemagne, j’étais à Iéna deux mois après l’ouverture du synode qui devait réunir à Eisenach les pasteurs des différents Etats d’Allemagne. “ S’occupera-t-on, demandai-je à un pasteur, professeur célèbre de théologie à l’Université d’Iéna, de questions dogmatiques et de doctrines ?—Non, répondit le théologien ; on traitera de liturgie et de simples questions de forme. Sur le reste, *on ne peut penser à s’entendre ;* dès qu’on se rencontre sur le terrain dogmatique, *Pst, tout disparaît !*”

Eugène Suë, l’un des chefs du parti antichrétien, a écrit, entre cent autres, ces lignes que nous recommandons à la méditation de tous les catholiques, et des nombreux protestants qui aiment la vérité : “ Les hommes de liberté[1], dit-il, les radicaux, les rationalistes ont peut-être inoportunément attaqué le protestantisme, sorte de religion transisitoire... de pont, si je puis m’exprimer ainsi, à l’aide duquel on doit arriver assurément au rationalisme pur, tout en subissant cette fatale nécessité d’un culte dout la masse de la population ne saurait encore, à cette heure, se passer.

“... Nous, libre penseur, pénétré des périls inhérents à toute religion, nous admettons

1. Lettre publiée dans le *National belge* en novembre 1856, et reproduite par tous les journaux du parti.

la nécessité d'une religion (transitoire, il est vrai), car, disons-le, il faut distinguer le possible du désirable.

" L'on doit reconnaître qu'il est des degrés dans le mal, et que le moindre mal est préférable au mal absolu." Le mal absolu pour ces hommes, c'est JESUS-CHRIST et son Eglise, c'est la religion, ce sont les catholiques.

Et passant de la théorie à la pratique, Eugène Suë formule les odieux statuts d'une association dont les membres ne baptiseront plus leurs enfants, ne se marieront plus religieusement, ne présenteront plus les morts à l'Eglise, en un mot, renonceront complétement à tout rapport avec la religion.

Un autre impie, Edgar Quinet, grand prôneur du protestantisme, et gendre d'un pasteur, appelle les sectes protestantes *les mille portes ouvertes pour sortir du christianisme.*

Nos protestants, dira-t-on, ne vont pas généralement aussi loin. C'est vrai : il y a des degrés dans le protestantisme, et l'incrédulité absolue n'est autre chose que le protestantisme au superlatif.

XVI.

Le Protestantisme et la Révolution.

Tout protestantisme est révolutionnaire. Je ne dis pas tout protestant, mais tout protestantisme, car je sais bien que l'homme n'est

pas toujours assez conséquent pour mettre en harmonie ses actions avec ses croyances; souvent il vaut mieux par ce qu'il fait que par ce qu'il pense; et de même que nous avons malheureusement des révolutionnaires forcenés parmi les catholiques, on rencontre en grand nombre des esprits sincèrement amis de l'ordre parmi les protestants; mais il s'agit ici du protestantisme et non des protestants, et, je le repète, tout protestantisme est révolutionnaire.

Tandis que le catholicisme est la soumission du cœur et de l'esprit à l'autorité de l'Eglise, le protestantisme n'est que la négation de toute autorité en fait de religion. Or, une fois établi en principe que l'homme ne doit reconnaître aucune autorité religieuse, n'est-il pas simple, naturel, logique, de conclure qu'il ne doit non plus reconnaître aucune autorité politique ou civile?

" Pourquoi ceux qui ont rejeté l'obéissance à l'Eglise ne rejetteraient-ils pas l'obéissance à l'Etat? Le protestantisme, ou la révolte contre l'autorité religieuse, renferme dans ses entrailles le germe de la révolte contre toute autorité politique.

" L'histoire du protestantisme rend un éclatant témoignage à cette vérité. Partout où il fut proclamé, son premier appel à la révolte des chrétiens contre le Pape se traduisit à l'instant même en appel à la révolte des peuples contre les rois. Les mêmes langues des chefs de la Réforme qui formu-

laient les blasphèmes les plus atroces contre le chef de l'Eglise vomirent les plus sanglantes insultes contre les chefs des Etats. Pour ces génies du désordre, si le Souverain Pontife ne fut qu'un tyran, les princes ne furent que des monstres, et les *guerres de religion* qui, à cette époque malheureuse, ensanglantèrent l'Allemagne, l'Angleterre et la France, ne furent au fond que des *guerres de révolution.*

" Depuis lors, le protestantisme a toujours et partout sympathisé avec toutes les révoltes, et toutes les révoltes ont témoigné au protestantisme des sympathies bien frappantes; tout protestantisme a toujours été essentiellement révolutionaire comme toute révolte a toujours été essentiellement protestante.

" C'est du sein des peuples protestants qu'est sorti l'esprit de révolte qui, dans ces derniers temps, a gagné certaines contrées catholiques; c'est depuis que la Réforme a failli renverser l'autel que tous les trônes ont été ébranlés. La Révolution de la France catholique n'a été qu'une imitation sanglante de la Révolution de l'Angleterre protestante; et c'est au protestantisme anglais que revient la triste gloire d'avoir introduit dans l'Europe chrétienne la mode païenne d'assassiner juridiquement les rois[1]."

---

1. Carême prêché devant l'Empereur, à la chapelle des Tuileries, en 1857, par le R. P. Ventura (4e Discours).

En vertu de cette commune origine, le protestantisme et la Révolution se fondent de plus en plus. Les protestants honnêtes repoussent, il est vrai, cette union qui les épouvante ; mais elle s'accomplit fatalement, en vertu du principe même qui a produit la Réforme, et les organes les plus avoués du socialisme le proclament hautement.

"... Je m'adresse à toutes les croyances, à toutes les religions qui ont combattu Rome, écrit le révolutionnaire Quinet ; **ELLES SONT TOUTES, QU'ELLES LE VEUILLENT OU NON, DANS NOS RANGS**, puisqu'au fond leur existence est aussi inconciliable que la nôtre avec la domination de Rome."

Tout Luther religieux, dit Louis Blanc, *appelle nécessairement un Luther politique.*

Mazzini, Garibaldi et les autres aventuriers qui tinrent, il y a quelques années, sous leur joug pervers la capitale du monde chrétien, ne crurent pas trouver un meilleur moyen d'affermir et de consolider en Italie la révolution sociale que d'y introduire le protestantisme ; des milliers de Bibles falsifiées furent distribués dans Rome, et le projet fut formé de donner aux protestants l'Eglise du Panthéon, au cœur même de la ville. "*La Bible*, disait en 1850 Garibaldi en confiant au ministre protestant Pozzi l'éducation religieuse de son fils, *la Bible est le canon qui nous ouvrira l'Italie.*"

Les publications effrontées des révolutionnaires modernes sont, du reste, sous les yeux

des protestants comme elles sont sous les nôtres. Qu'ils les consultent. D'une voix unanime, les révolutionnaires applaudissent tous au protestantisme, *cette forme religieuse de la révolution.*

C'est là un fait incontestable et public qui mérite l'attention des hommes sérieux ; ceux qui restent indifférents aux intérêts sacrés de la foi doivent s'émouvoir au moins à l'aspect des dangers du foyer domestique.

" Le socialisme, a dit un grand écrivain[1], n'est que le protestantisme contre la société, comme le protestantisme n'est que le socialisme contre l'Eglise."

---

1. *Du protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme*, par Aug. Nicolas.—Je ne saurais trop recommander ce remarquable travail à tous ceux qui voudraient étudier plus à fond la vérité si grave que je n'ai fait qu'indiquer dans ce petit article —Consulter aussi le beau livre du P. Perrone : *Le Protestantisme et la règle de foi.*

CONCLUSION.

Et maintenant adieu, lecteur, mon cher ami, priez pour moi si ce petit livre vous a fait du bien, et priez pour tous ceux qui le doivent lire.

Je me suis adressé à votre loyauté et à votre bon sens, et j'espère avoir réussi à vous faire toucher du doigt la profonde misère de ce que l'on appelle le Protestantisme.

S'il vous arrive jamais de discuter avec un protestant, soyez prudent et charitable. Ne vous laissez pas conduire hors du sentier droit, clair et pratique du bon-sens. Ne vous embarquez pas dans des controverses infructueuses, qui ne sont propres, comme le dit l'apôtre saint Paul, " qu'à troubler et à aigrir." Renvoyez à votre curé les ergoteurs et les inventeurs de religions.

Pour vous, gardez la foi ; soyez un enfant docile et fidèle de la sainte Eglise catholique qui est la maîtresse de la vraie piété et l'infaillible dépositaire des vérités chrétiennes. Pratiquez votre foi avec zèle

et amour ; priez beaucoup, communiez souvent ; aimez profondément Jésus-Christ votre Sauveur, la bienheureuse Vierge sa Mère, le Pape son représentant visible ; et vivez de telle sorte que vous puissiez, après les jours de votre pèlerinage sur la terre, arriver à Dieu et demeurer en lui à jamais.

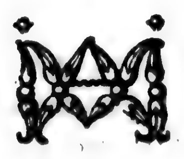


TABLE DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

DEUXIEME PARTIE

TROISIEME PARTIE

SUB TUUM PRÆSIDIUM. IMMACULATA.